

REVUE [EXTRAITS] DE PRESSE

L'intégralité à consulter : WWW.LAMANUFACTURE.ORG



la manufacture
collectif contemporain

ÉDITION 2018
06 > 26.07

LA MANUFACTURE / COLLECTIF CONTEMPORAIN
2 rue des Écoles, 84000 Avignon
Salles climatisées • Bar & Restaurant

ATTACHÉE DE PRESSE MURIELLE RICHARD
presse@lamanufacture.org - 06 11 20 57 35

#MANUF18
#MANUFACTURECOLLECTIFCONTEMPORAIN

WWW.LAMANUFACTURE.ORG

!

RADIO!



LE CHOIX DE JOELLE GAYOT

Emission du 11 juillet 2018

Toutes les femmes s'appellent Hedda

Parce que, parmi les 1500 spectacles du Off, existent d'incroyables pépites, nous abordons le cas *Hedda*, un monologue de Sigrid Carré Lecoindre sur la violence conjugale, que joue au Théâtre de la Manufacture la comédienne Lena Paugam. Un spectacle sidérant dont le public sort en état de choc.

L'exercice du seul en scène est un moment périlleux, tendu, impitoyable qui dépose sur les épaules du seul comédien la totale responsabilité du spectacle. Il faut les avoir solides, ces épaules, pour ne pas vaciller devant le public. Lena Paugam, puisque c'est d'elle que nous parlons aujourd'hui, ne flanche pas. Cette actrice fascinante assume pourtant un texte qui est loin d'être simple. Il est signé Sigrid Carré Lecoindre. Dans ce monologue tout en rupture, en cassure, en césure, en distorsion et contraction de rythme, l'auteur développe une histoire douloureuse mais ne se contente pas de la retracer avec les habituels poncifs. Je m'explique. Hedda est un personnage de fiction. Jeune femme timide, elle rencontre un homme sûr de lui, tombe amoureuse, l'épouse, a un enfant avec. Vie de couple, vie de famille, vie de rêve jusqu'à ce jour fatal où l'homme lève la main sur elle. Elle fait sa valise puis la vide. La refait. La revide. Elle reste. Et c'est l'enfer.

Violence conjugale

Mais pourquoi, se demande-t-on alors, pourquoi ne part-elle pas ? Et c'est là que la pièce s'enfonce dans l'innommable. En s'éloignant de l'habituelle binarité coupable vs victime, en refusant de s'enfermer, et nous avec, dans la morale, l'auteur creuse un sillon dérangeant, contrariant et très problématique qui place, au dessus des coups physiques et des attaques psychologiques, l'amour inconditionnel que le couple se porte. C'est révoltant et scandaleux, on n'a vraiment pas envie d'entendre ça, mais ce chemin suivi permet d'aller très avant, et jusqu'à la nausée, dans l'entreprise monstrueuse qui voit un homme dénier à une femme toute possibilité de rester un être humain. La violence conjugale est une violence trop souvent privée où se mêlent le silence et l'effroi. Ce spectacle incroyable brise la sidération. Il met des mots sur ce qui ne se dit jamais. Ça n'a rien de plaisant mais le théâtre n'a pas à faire plaisir. Ne ratez pas cette représentation.



LE PETIT JOURNAL DES FESTIVALS

16 juillet 2018 – Matinale de 7h20

Le Off à Avignon plonge dans l'actualité

C'est au lendemain des attentats du Bataclan, qu'est né le spectacle Heroe(s) conçu par Philippe Awat, Guillaume Barbot et Victor Gauthier-Martin.

Le spectacle est saisissant. Il questionne les faits d'actualité. De cette guerre menée contre Daesch jusqu'à l'émergence des lanceurs d'alerte, ces héros du 21ème siècle qui dénoncent les dérives du monde capitaliste.

Heroe(s) est l'un des spectacles choc de ce Off.

Stéphane Capron

10h20 à La Manufacture jusqu'au 26 juillet



LE MASQUE ET LA PLUME

22 juillet 2018

COUPS DE CŒUR

*Un homme qui fume c'est plus sain par
le Collectif Bajour à La Manufacture.*

C'est l'histoire d'une fratrie qui se
retrouve au moment de l'enterrement du
père. Ça tient à la fois de l'écriture de
Jean-Luc Lagarce et de *Retour à Reims*
de Didier Éribon.

Ce sont tous les règlements de comptes
qui peuvent se jouer entre frères et
sœurs.

C'est drôle, piquant. Tonique !

Fabienne Pascaud



LE MASQUE ET LA PLUME

22 juillet 2018

COUPS DE CŒUR

Ce qui demeure à La Manufacture.

C'est un spectacle d'Élise Chaturet où l'histoire du 20^{ème} siècle est vue au travers d'une jeune femme et d'une autre beaucoup plus âgée, aux sons d'une violoncelliste.

C'est tonique, touchant et plein de rêves.

Fabienne Pascaud



LE MASQUE ET LA PLUME

22 juillet 2018

COUPS DE CŒUR

Cent mètres papillon à La Manufacture

Maxime Taffanel, comédien-auteur raconte une partie de sa vie, quand plus jeune, il était nageur professionnel.

Avec un don de mime extraordinaire, il raconte seul en scène ce que c'est que de se préparer à la compétition, de ne vivre que pour ça et puis un jour de commencer à échouer.

Avec cette impression fascinante que nous avons d'être avec lui dans l'eau mais aussi dans sa tête.

Vincent Josse

PRESSE!
ÉCRITE

Alloucherie, échos et écrits de la «jungle»

Le directeur artistique pas-de-calaisien a mis en scène la lecture de son prochain spectacle, «No Border», consacré aux migrants. L'auteure Nadège Prugnard a écrit le texte et le porte de sa voix.

L'actualité est aphone. On n'entend plus rien, c'est devenu sec. Guy Alloucherie aime réveiller les voix mises en sourdine, monter le son. Pendant des années, il a déterré l'histoire ouvrière, lui, fils d'un homme qui a passé trente-sept ans dans les mines pour creuser le charbon. Depuis vingt ans, il a installé sa compagnie en contrebas des terrils dans le Nord Pas-de-Calais. Il a placé Loos-en-Gohelle, 6 000 habitants, à la pointe de l'écoute du monde.

Complexité. La question des réfugiés est arrivée avec Mireille, une militante, il y a dix ans. Dans le spectacle *les Sublimes*, elle témoigne en vidéo : elle avait hébergé des réfugiés. Guy Alloucherie est persuadé que pour parler de la complexité du monde, il faut aller à Calais. «*Mais comment trouver la distance poétique, sans que ce soit un discours donneur de leçon*» ? Il va voir jouer Nadège Prugnard, trouve «*un alter ego*», a la solution. Elle a peur de l'effrayer avec son parcours scène rock-arts de la rue, lui est sûr que c'est la voix qu'il faudra. Pendant deux ans et demi, Nadège Prugnard parcourt la «jungle». Elle commence à l'époque où il n'y a que trois-quatre tentes, sera témoin de la ville-monde en

train de se construire et de son démantèlement. On n'entre pas comme ça : elle se lance comme bénévole. «*Je me rends vite compte que ça ne sera pas suffisant. Il faut que je trouve un déclencheur de parole, autre que l'urgence.*» Et là, idée : «*Le coup des fleurs.*» Des roses, des jonquilles, des graines dans la «jungle». Nadège Prugnard apporte des fleurs. «*Le temps a été suspendu, on s'est mis à parler.*»

Elle réalise qu'il n'y a que les gestes artistiques, symboliques, qui permettent à la «jungle» de sortir d'un rapport au temps imposé par la nécessité. Elle interroge migrants, bénévoles, médecins, routiers, Calaisiens et commence à angoisser : tellement à dire. «*Je n'avais jamais vu la vie arriver à ce niveau-là*» : ceux qui sont morts cent fois ne s'apitoient pas. Elle cherche un geste d'écriture «*sans tomber dans le cliché ultra-militant ou le réalisme sordide*». La réalité ne fait pas de cadeau : on est trop collés, ou trop loin. Le juste milieu est rare. Les premiers mots seront donc «*je suis perdue*». Ayeu qui ouvre sur un poème traversé par mille voix. On remercie Guy Alloucherie d'avoir compris qu'il ne fallait pas les disperser : un seul être pour les porter. C'est Nadège Prugnard elle-même qui dit les mots et forme alors l'image de ces vies que le monde en 2018 projette les unes contre les autres.

«Forum». Pour la création qui sera présentée à Béthune et Loos-en-Gohelle, Guy Alloucherie imagine du gumboot, danse de protestation des mineurs noirs d'Afrique du Sud durant l'apartheid. «*Et pourquoi pas Facebook aussi, pour servir le propos* ? » A l'Ecole d'art d'Avignon, un élève

a réalisé un film sur le rapport de Guy Alloucherie aux réseaux sociaux. Mohamed El Khatib et Lorraine de Sagazan lisent ses posts Facebook à propos de Calais, nouvel espace de dialogue avec la réalité. A la Manufacture, la question des réfugiés traverse plusieurs spectacles, dont deux à l'intérieur du «Focus Arabe» proposé par le metteur en scène égyptien présent dans le in, Ahmed El Attar. Guy Alloucherie se souvient de la question du CRS à l'entrée du camp : «*Vous n'avez pas de manteau ?*» Le crime, c'était reconstruire quand les autorités voulaient faire disparaître. Le mot «forum», trouvé par Zimako, le créateur de l'école de la «jungle», lui manque. «*C'était un forum, une discussion mondiale, quelque chose naissait.*» Il est désespéré d'entendre, il y a peu encore, des cousins se plaindre des migrants vivant à cinq kilomètres de leur maison bourgeoise, avoir peur «*qu'ils arrivent chez nous*». Il lâche un dernier mot, à la façon de l'ancien combattant, pas dupe, qui sait qu'on aurait pu éviter la guerre : «*J'en ai marre du malheur.*»

AURÉLIE CHARON

Envoyée spéciale à Avignon

NO BORDER film autour de Guy Alloucherie et Nadège Prugnard de BORIS KOMMENDIJK. Ecole d'art d'Avignon avec La Manufacture, Festival off. Jusqu'au 22 juillet. Lecture par Nadège Prugnard, m.s. de GUY ALLOUCHERIE.

NO BORDER création à la Comédie de Béthune du 1^{er} au 6 octobre, puis du 22 octobre au 23 novembre à la scène nationale Culture Commune de Loos-en-Gohelle (Pas-de-Calais).

Libération

Vendredi 20 Juillet 2018

Le père venant de mourir,
les enfants se retrouvent pour
préparer l'enterrement.

PHOTO NICOLAS VIGNARD



«Un homme qui fume c'est plus sain», damnés de famille

Issu de l'école du TNB, le collectif BAJOUR explore sur scène la lutte des classes au sein d'une même fratrie.

«Collectif» est le mot de l'époque, et tant mieux. C'est comme si une nouvelle génération avait besoin de retrouver le sens de la communauté et d'écrire la suite de son histoire à plusieurs mains. La promo 8 de l'école du TNB rennais, sortie en 2015, a créé le collectif BAJOUR. Ses huit membres décortiquent dans leur spec-

tacle *Un homme qui fume c'est plus sain*, présenté à la Manufacture dans le off d'Avignon, la lutte des classes à l'intérieur d'une même famille. Tout est placé sur scène pour que leur monde paraisse ordonné, car c'est celui dont les membres du collectif ont hérité. Tout pourra dégénérer ou valser, tables, chaises, plantes et canapé. Il y a souvent soumission apparente avant révolution. Il faut se méfier de l'eau dormante. On pense à Sylvain Creuzevault ou Jean-Christophe Meurisse qui, avec leurs compagnies, ont créé des spectacles à partir de l'écriture et l'improvisation de

plateau. Ceux-là ont des disciples doués. Car BAJOUR va encore plus loin : c'est un collectif de collectifs, avec huit membres fondateurs, dont Leslie Bernard qui, cette fois-ci, signe la mise en scène. Elle a lu Jean-Luc Lagarce ou *Retour à Reims* de Didier Eribon, et veut parler, à l'intérieur des familles, des ascensions et des descentes. Des pertes de vue et des retrouvailles. A Cholet, le père vient de mourir, on prépare l'enterrement. Parmi les sept frères et sœurs, il y a ceux qui sont restés et ceux qui sont partis, sommés de revenir pour la cérémonie. Le dialogue est difficile

entre le gardien de la paix, l'intellectuel de service, la sœur au chômage. Plus rien ne relie ceux qui ont grandi ensemble. Les dialogues sont drôles, durs, méchants, écrits pour trancher ce qu'il restait de liens. Le regard snob de l'amie d'enfance qui a quitté Cholet dès qu'elle a pu crucifie sur place la jeune sœur pauvre au chômage. Le monde décrit est cruel, c'est celui de la génération 1998, déçue par les années 2000. La Coupe du monde les réunit autour d'un souvenir et du même de l'action de Barthez sur Ronaldo. Ça ne suffit pas à reconstituer ce que la société a fait exploser. Deux des comédiens,

Adèle Zouane et Matthias Jacquen, ont rejoint la troupe des Chiens de Navarre pour leur dernier spectacle, *Jusque dans vos bras*, tentative de reconstituer l'histoire de France. Cette génération s'attaque de front, et par la fiction, aux nouvelles inégalités inavouées de la société.

AURÉLIE CHARON
(à Avignon)

UN HOMME QUI FUME C'EST PLUS SAIN
du collectif BAJOUR, m.s. LESLIE BERNARD jusqu'au 26 juillet à la Manufacture.
En tournée à Clamart le 19 octobre, à Saint-Ouen le 18 décembre.

Hip-hop, inspiration africaine et architecture charnelle

Une large palette de danse contemporaine s'est déployée pendant le Festival d'Avignon

DANSE

AVIGNON – envoyée spéciale

A la Manufacture, tempo plus sec avec *Dans l'engrenage*, du chorégraphe Mehdi Meghari, à la tête de la compagnie Dyptik, qu'il co-dirige avec Souhail Marchiche. Il met le feu à un scénario sur le pouvoir et l'autorité qui réserve d'étonnantes trouvailles visuelles. Ultra-virtuoses en breakdanse au sol, ouverts sur les autres techniques, les sept interprètes majorisent la segmentation hip-hop pour camper des personnages qui coupent, tranchent et assènent leur domination d'une simple désarticulation d'épaule.

ROSITA BOISSEAU

Dans l'engrenage, de Mehdi Meghari. La Manufacture, 17 h 45, jusqu'au 24 juillet.

Le Monde

Une balade entre le « in » et le « off », du meilleur au Py

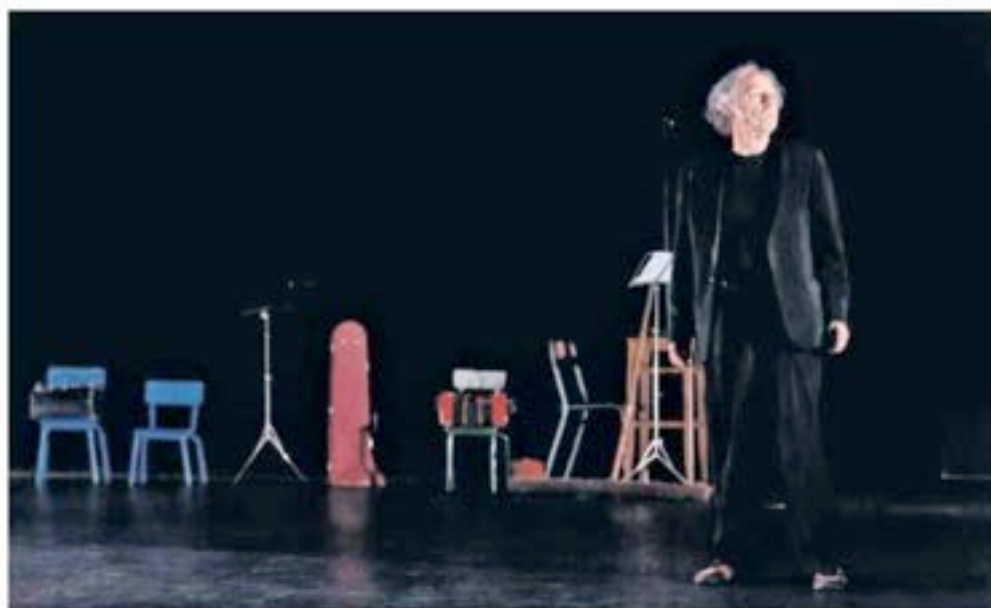
Deux pépites, « Je m'en vais mais l'Etat demeure », d'Hugues Duchêne, et « Ce qui demeure », d'Elise Chatauret, et une déception, « Pur présent », nouvelle création du directeur du Festival

(...) Mais il arrive aussi que des compagnies échappent à la règle : *Ce qui demeure*, programmé par La Manufacture, une des bonnes salles du « off », se joue à la piscine, hors des remparts, où les spectateurs sont emmenés gratuitement en car. Là, le spectacle peut se déployer sans contrainte en une heure et quarante minutes. Ecrit et mis en scène par Elise Chatauret, il repose sur le dialogue entre deux femmes, l'une jeune, l'autre de 92 ans, qui raconte son histoire. C'est fin, délicat, fort bien mis en scène et joué. Une pépite réconfortante, comme on en trouve dans le « off ». ■

BRIGITTE SALINO

MARDI 17 JUILLET 2018

17 juillet 2018



Harangueur, bateleur, facétieux, Defacque est un poète capable de vous embarquer loin. Frédéric Lovino

OFF

Dis, comment ça marche un clown ?

La compagnie l'Interlude (Eva Vallejo et Bruno Soulier) met en scène Gilles Defacque, directeur du Prato, à Lille, dans *On n'aura pas le temps de tout dire*.

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

Acteur, clown. Clown, acteur. À l'endroit ou à l'envers, Gilles Defacque est un type singulier, très singulier. Il est né à la Libération, dans une salle de bal-catch-cinéma, le Mignon Palace, à Friville-Escarbotin, tenu par ses parents. Pour ceux qui l'ignoraient encore, c'est en baie de Somme. Prof de français, très vite, il fait clown. Ce qui n'est pas la même chose que faire le clown. Il obtient son diplôme en clownerie sur le tard et le tas, sans passer par les écoles de cirque qui, de toute façon, n'existaient pas alors.

Harangueur, bateleur, provocateur, facétieux, Defacque est un être fantaisiste, poétique, capable de vous embarquer loin. Les doigts de pied en éventail posés sur les étoiles, la tête sur terre, il observe, l'œil vif, un brin goguenard, le monde d'ici en bas. Il se marre, nous fait rire même si l'on rit jaune, parfois. Mais un tour de piste plus loin, envoyez la ritournelle, Defacque contre-attaque, joue du concertina, assis, quand d'autres jouent du piano debout. Il déroule une partition surréaliste, dadaïste, des collages, des photos-montages... un coup de vent, tout s'envole. Pas grave, il y retourne, au charbon, au chagrin, à l'ombre des pendus qui hantent la mémoire du bassin minier.

Defacque écrit. Pour les besoins des spectacles mais pas seulement. *Purlures*, en 2 tomes ; la *Rentrée littéraire*, en août 2014, un livre drôle qui s'amuse des stratégies de communication des éditeurs, se moque des critiques, invente des auteurs qui n'existent pas mais qui témoignent surtout de son amour de la littérature... Il tient aussi un journal de bord dans lequel il consigne tout : des souvenirs – de théâtre, de cinéma, d'en-

fance –, des dialogues imaginaires entre Loyal et Auguste, des fragments de lettres, des tentatives de poèmes, des souvenirs des *Barbares* mis en scène par Lacascade... C'est à partir de ce matériau épars, diffus, qu'Eva Vallejo a conçu la mise en scène, composé un spectacle fragmentaire, presque austère. Gilles Defacque est méconnaissable dans ce travail introspectif, dans cette mise en abîme à l'intérieur de ses propres textes. Parfois, il marque un arrêt, comme s'il doutait en être l'auteur. Ce qui peut être vertigineux. Mais c'est bien lui qui s'engueule avec Loyal ; raconte le tract avant de partir à l'assaut de la cour d'Honneur ; écrit à sa maman des nouvelles

rassurantes lors de son premier Festival d'Avignon, alors que l'on devine l'angoisse de la salle vide. Mais tout ça est dit, raconté dans un murmure, entrecoupé de silences. Bruno Soulier, compositeur de talent, a imaginé une partition musicale qui n'illustre pas le propos mais donne une amplitude acoustique inattendue, bienvenue et bienveillante ; savante aussi tant elle se joue des notes dans des accords fulgurants ; populaire quand elle se fredonne. Installé

à jardin, on sent que Bruno Soulier épèle le moindre geste de Defacque, épousant ses pérégrinations clownesques. Eva Vallejo aurait pu choisir un chemin plus tranquille : sa mise en scène brise volontairement l'univers de Gilles Defacque, s'attachant à l'autre facette, peut-être la plus importante, celle qui se cache sous sa carapace de clown. On dit que le rire est la politesse du désespoir. Ici, la mélancolie de Defacque crève les lumières de la piste. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

LE PRATO EST UN THÉÂTRE-CIRQUE SITUÉ DANS LE QUARTIER POPULAIRE DE MOULINS, À LILLE. IL EST ÉGALEMENT PÔLE NATIONAL DU CIRQUE.

Jusqu'au 26 juillet, à 13h55, à la Manufacture.
Rés. : 04 90 85 12 71.

OFF

La puissance du corps naturel

Avec onze danseurs nus,
le chorégraphe Thierry Smits
propose une superbe divagation
entre humains et animalité.

Avignon (Vaucluse), envoyé spécial.

D'abord dissimulés aux trois quarts sous d'informes linceuls immaculés, les onze danseurs, de la Compagnie Thor, avancent lentement sur le plateau. Leurs pieds, remarquables sur le sol blanc, s'animent, accrochés aux notes lancinantes et brillantes de la composition que signe Francisco Lopez. Puis, dans des grognements, des souffles puissants, des cris indistincts, les corps s'animent. Progressivement, les voiles tombent, les corps se révèlent dans leurs écrins de peau. De la blanche à la noire, le chorégraphe, qui, depuis une trentaine d'années, pointe à l'avant-garde de la danse contemporaine à Bruxelles, a recruté des garçons sur tous les continents pour cette pièce hors des normes et des habitudes.

C'est entièrement nus, sans rien dissimuler de leur anatomie et de leur intimité sous toutes les coutures, que les interprètes content à un rythme endiablé l'aventure de la vie. *« J'ai eu envie de puiser dans la matière brute des rites et pratiques de transe d'une très grande intensité formelle et symbolique »*, explique Thierry Smits. Le résultat est flamboyant. Sans voyeurisme. Sans une poussière de vulgarité. Dans la beauté de leur anatomie, les danseurs expriment une constante ambivalence entre animalité et postures humaines, questionnant l'individu sur son actualité et son devenir, au-delà des apparences et des postures convenues. Autour d'un homme à l'état brut. ●

G. R.

Anima Ardens, jusqu'au 15 juillet, 19 h 50.

La Manufacture, rue des Écoles, tél.: 04 90 85 12 71.

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

23 juillet 2018

La famille, ce mystère fusionnel

Quand ils se retrouvent, certains après des années d'éloignement, c'est pour l'enterrement du père. Frères et sœurs savent que désormais rien ne sera plus comme avant. Qu'un fil est définitivement rompu. Restent les souvenirs, que chacun fait surgir à sa façon, avec une violence pour marquer sa faiblesse, un faux détachement, souvent avec humour. Même un soupçon de magie. Sans éviter les épines du passé, l'inceste, la honte... Les jeunes comédiens : Leslie Bernard (également à la mise en scène), Julien Derivaz, Matthias Jacquin, Hector Manuel, Joaquim Pavy, Georges Slowick, Alexandre Virapin, Adèle Zouane réalisent un joli tour de force. Dans un tourbillon fusionnel, ils invitent à faire partie de cette famille au moins aussi compliquée que beaucoup d'autres. ●

G.R.

*Un homme qui fume c'est plus sain, à la Manufacture,
à 11 h 50, jusqu'au 26 juillet, tél.: 04 90 85 12 71.*

LA CROIX

24 juillet 2018

De quoi nous souviendrons-nous?

— Élise Chatauret et la Compagnie Babel mettent en scène les souvenirs d'une femme presque centenaire et approchent, tout en finesse, ce qu'est la mémoire d'une vie.

Ce qui demeure
De la Compagnie Babel
et Élise Chatauret

Avignon
De notre envoyée spéciale

Tout commence dans une cuisine. Au fond de la scène, derrière une verrière, deux femmes attablées partagent repas et anecdotes. Entre elles, un micro. L'une, plus jeune, pétillante Elsa Guedj, dé-

vore. L'autre, vibrante Solenne Keravis, picore. L'une questionne, audacieuse et prévenante. L'autre accepte et se fait facétieuse, contant une histoire où un hindou s'étonne de l'obsession occidentale pour la vitesse. « *Que fait-on de tout ce temps qu'on a gagné?* », s'amusaient-elles.

La plus âgée a 93 ans. De cette longue existence, toutes deux portent le récit à la perfection. La première, captivante dans l'attention qu'elle porte aux choses. La seconde, irrésistible de spontanéité. Il arrivera aussi qu'elles échangent leurs rôles, leurs intonations et leur débit, avec la même justesse. À leurs côtés, l'altiste Julia Robert épouse chaque méandre de cette histoire, la nostalgie douce comme la réalité

grinçante. Quand la description implacable de la vieillesse est projetée sur scène, l'alto se fait électrique, presque assourdissant.

Parfois leurs voix se taisent et laissent entendre une autre conversation, enregistrée celle-là. Élise Chatauret travaille comme une réalisatrice de films documentaires. Ses spectacles naissent d'enquêtes et de rencontres. Pour *Ce qui demeure*, elle a interviewé une amie presque centenaire pendant six mois. Avec le dramaturge Thomas Pondevie, elle a ensuite composé ce montage du passé. Un travail d'orfèvre.

À même le sol, sur le devant de la scène imaginée par Charles Chauvet, une page blanche s'écrit peu à peu, encadrée par la lumière des

néons. Tandis que, dans la cuisine, la plus âgée égrène ses souvenirs, la plus jeune étale là des photographies grand format. Détails sculptés par Michel-Ange, visages peints par Giotto, clichés d'anthropologues et autres images en noir et blanc se juxtaposent, offrant une autre composition, une autre mémoire.

Que retient-on au soir d'une vie? Que choisit-on de raconter? Comment se souvient-on aussi de ce qui a manqué? *Ce qui demeure* conte une expérience universelle, la matière même de toute vie. Et nous touche au cœur.

Béatrice Bouniol

Jusqu'au 26 juillet. En mai 2019 au théâtre du Beauvais de Beauvais, au théâtre Roger-Barat d'Herblay et au Théâtre des Quartiers d'Ivry à Ivry-sur-Seine.



Le Parisien

Aujourd'hui en France

19 juillet 2018

Passion Avignon

Le Festival off
se poursuit jusqu'au
29 juillet. Parmi
les 1 538 spectacles
qui s'y jouent
(un nouveau record),
voici nos coups de cœur.

UN SPECTACLE À EUX TOUS SEULS

« 100 M PAPILLON »

Ancien nageur de haut niveau, Maxime Taffanel livre son vécu au travers du parcours de Larie, espoir de la natation qui raccrochera. Alternant mouvements très chorégraphiés du nageur, gestes précis en quête de performance, récit et jeu, il multiplie les incarnations, amis et concurrents, coach au discours musclé, pour dire le sport, les efforts et les espoirs, la perte de sensations puis l'abandon. Captivant.

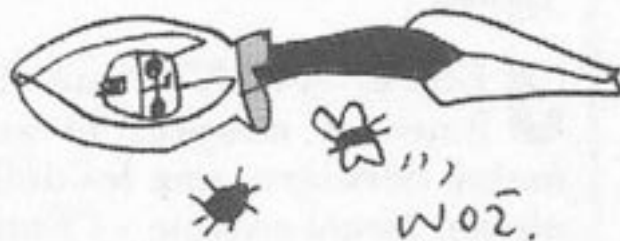
(La Manufacture, 16 h 25)

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Cent mètres papillon

Que se passe-t-il dans la tête d'un nageur de haut niveau qui s'active dans la piscine trois heures par jour, ne vit que pour la compétition, les centièmes de seconde, le podium ? Avant d'être comédien, Maxime Taffanel a connu tout cela, qu'il rejoue ici, incarnant tour à tour les



acteurs de cet étrange monde aquatique survolté (son personnage du coach, notamment, est d'anthologie). C'est tout en force et en finesse. Il sort en nage, et nous aussi.

Jean-Luc Porquet

● A la Manufacture.

mercredi 25 juillet 2018

Causette

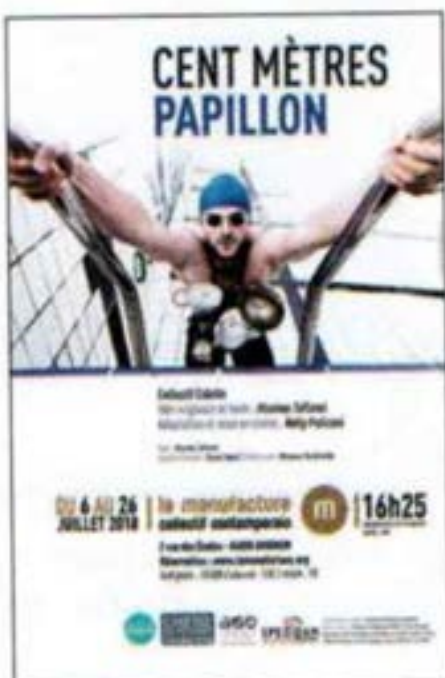
PLUS FÉMININE DU CERVEAU QUE DU CAPITON

Causette #91 • JUILLET-AOÛT 2018

CENT MÈTRES PAPILLON

Enfilez vos lunettes et vos bonnets de bain, pour un 100 mètres à toute allure dans la piscine. Avant de devenir comédien, Maxime Taffanel était nageur de haut niveau. Plongées quotidiennes dans l'eau chlorée, lutte contre le temps, corps mis à rude épreuve, compétition effrénée. Tout ça pour une course annuelle : les championnats de France. C'est dans un spectacle très original, tant sur le fond que sur la forme, que ce jeune homme au corps aussi athlétique

qu'émouvant raconte le rapport qu'il a eu un temps avec la performance. Et son lot d'ambivalences. Au point d'en devenir presque mutique. Les évocations de nage, mimées, rapprochent cette performance scénique de la danse contemporaine. Un ballet pour une personne en eau douce. Et une jolie réussite théâtrale. ● **S. G.**



Théâtre de la Manufacture,
à 16 h 25.



FOCUS —

J'APPELLE MES FRÈRES

MISE EN SCÈNE NOÉMIE ROSENBLATT / LA MANUFACTURE, À 15h55 (vu au Théâtre de Suresnes en mars 2018)

« Amor, jeune européen issu de l'immigration, marche dans sa ville au lendemain d'un attentat.
Quelle attitude adopter quand on ressemble comme un frère à ceux qui...? »

L'APPEL AUX (L)ARMES
— par Audrey Santacrocce —

Une voiture a explosé à Stockholm. Amor a la vingtaine, des doutes existentiels, un amour non réciproque et un meilleur ami obsédé par sa nouvelle paternité. Il n'y a aucun lien entre l'attentat à la voiture piégée et le jeune homme. Et pourtant. Durant les vingt-quatre heures suivant l'explosion, Amor va se retrouver pris dans une spirale d'angoisse et de suspicion.

« J'appelle mes frères » est une réponse de l'auteur suédois Jonas Hassen Khemiri, considéré en Suède comme l'un des écrivains les plus importants de sa génération, aux débats qui agitent régulièrement la population depuis le début de la vague d'attentats à laquelle le monde est confronté. Écrit à la suite d'un attentat à Stockholm en 2010, puis publié sous forme de roman en 2012, avant de devenir une pièce de théâtre l'année suivante. La metteuse en scène Noémie Rosenblatt a donc choisi de s'emparer de ce texte afin d'amener le débat sur la scène théâtrale. La grande force du texte, c'est de faire un pas de côté par rapport à ce qu'on pou-

vait en attendre. De l'acte terroriste en lui-même, il sera finalement peu question. Ce dont on parle, en revanche, c'est la méfiance des uns envers d'autres, la création d'un « eux » mal défini mais qui fait peur face à un « nous » soupçonneux. Mais la peur est aussi et avant tout du côté d'Amor. Lui qui est suédois se retrouve violemment ramené à la question de ses origines maghrébines par les regards méfiants dans la rue, qu'ils soient imaginaires ou bien réels. Le choix est tragique, car Amor hésite entre céder à la peur et gommer ce qui fait qu'il est lui, se fondre dans la masse, ne pas faire de vague, ça va passer, et faire acte de résistance en restant celui qu'il est, en refusant de se justifier.

“
Réinscrire le théâtre au cœur de la cité

« J'appelle mes frères » appuie précisément là où ça fait mal en nous mettant face à nos responsabilités de citoyens. C'est ainsi que la volonté de la metteuse en scène Noémie Rosenblatt d'inclure un chœur consti-

tué d'anonymes choisis dans chaque ville où passe le spectacle a du sens. C'est en réinscrivant le théâtre au cœur de la cité (ce mot étant ici utilisé au sens antique du terme) que chacun peut se sentir enfin concerné. Ce chœur anonyme évoque aussi bien les tragiques grecs que les mouvements de foule actuels qui s'élèvent contre les droits de ces fameux « autres » à exister autant que tout le monde. Slimane Yefsah, lui, porte brillamment la pièce de bout en bout. Alternant les chants, appels à la révolte tranquille de ceux qui en ont assez de se faire emmerder quotidiennement car ils ont l'outrecuidance d'exister, et les quasi-monologues face au public, il est de toutes les scènes et parvient à faire rire et réfléchir le public en même temps. Malgré une formation classique (Cours Florent puis CNSAD) qui laissait craindre sur le papier un acteur trop policé, c'est un peu votre pote qui vanne en soirée, rendant le propos encore plus percutant, culminant dans une fin coup de poing qu'on se gardera bien de révéler.



OFF LE CRI

La compagnie stéphanoise Dyptik n'en est pas à son coup d'essai dans le OFF puisqu'on avait pu découvrir leur travail en 2012 avec le trio – déjà ! – «En quête», chorégraphié par Souhail Marchiche rejoint pour la danse par Mehdi Meghari et Toufik Maadi. Avec ce nouveau trio «Le Cri», leur toute dernière création – deuxième volet d'un triptyque dont vous pourrez voir aussi «Dans l'engrenage», un septuor, première chorégraphie de Mehdi Meghari, le tout à La Manufacture à Avignon –, Souhail Marchiche abandonne le hip-hop pur au profit d'une écriture résolument «danse contemporaine», délaissant le brio pour une intensité des émotions. S'il faut attendre un temps certain pour voir où il veut en venir avec des séquences qui se veulent burlesques mais qui trompent le spectateur sur ses intentions réelles, l'image centrale du cri, inspirée sans doute par la célèbre toile de Munch, est une réussite à la fois émotionnellement et visuellement. Toufik Maadi, au sommet de son art, sait donner du sens à ces gestes volontaires de révolte insufflée par le chorégraphe dans cette seconde partie. Les effusions de matières ajoutent à ce trouble et coïncident avec le moment où le propos de Souhail Marchiche est le plus lisible mais aussi le plus fort. Inspiré par les photos chocs de Kevin Carter, le chorégraphe pousse un grand cri d'alerte et s'affecte de la société de l'indifférence où la misère côtoie le bling-bling sans que, finalement, le monde s'en émeuve. **E.S.**

MISE EN SCÈNE SOUHAIL MARCHICHE
— LA MANUFACTURE 17H45 —



OFF CE QUI DEMEURE

Que reste-t-il d'une vie quand la mémoire et le corps se délitent ? Quel souvenir accepte-t-on de laisser derrière soi à l'approche de la mort ? C'est avec beaucoup de pudeur qu'Élise Chatauret tente de répondre à ces questions, en s'appuyant sur des entretiens réalisés avec une dame de quatre-vingt-treize ans. Se rapprochant du théâtre documentaire sans son côté rébarbatif, la metteuse en scène s'interroge sur les traces mnésiques et sur ce qu'elles révèlent de nous. S'il est question de mémoire, il est aussi question de sa manipulation. Car à une mémoire qui peut être défaillante s'ajoute l'envie de contrôler ce qui restera, de réécrire une histoire officielle, qu'elle soit moins dure pour ceux qui resteront, plus flatteuse pour soi, ou tout simplement la plus pudique possible. **A.S.**

MISE EN SCÈNE ÉLISE CHATAURET
— LA MANUFACTURE 10H —



CENT MÈTRES PAPILLON

Après avoir pendant longtemps écumé les bassins, Maxime Taffanel a métamorphosé son geste de sportif en une arabesque nouvelle. Cet ancien nageur de haut niveau signe ici un joli texte qui agit comme une renaissance : le rêve aquatique s'est transformé pour lui en une source poétique. Le rituel du plongeon et de la course devient le prétexte pour une aventure immersive dans l'univers des sandales plates et autres bonnets de bain. La mise en scène de Nelly Pulicani sert de manière juste et efficace le récit de ces années passées à nager contre la montre. Maxime Taffanel jongle astucieusement entre quelques personnages mais rayonne particulièrement lorsqu'il se fait pur souffle, pure chair, pur mouvement. Tantôt musicien, tantôt danseur, Maxime décrypte pour nous cette sensation ineffable de glisse et nous entraîne avec lui dans le rythme soyeux de l'eau pour une escapade des plus rafraîchissantes. **L.S.**

MISE EN SCÈNE NELLY PULICANI
— LA MANUFACTURE 16H25 —



HAYES

**THESE ARE MY PRINCIPLES...
IF YOU DON'T LIKE THEM
I HAVE OTHERS**

Tu préfères passer un week-end avec Poutine ou avec Trump? Mourir jeune auréolé de gloire ou vieux et oublié? Ta mère ou ma mère? Qui n'a pas joué à ce petit jeu aussi absurde que révélateur leur jette la première pierre. Phil Hayes et Nada Gambier devant un grand mur à paillettes et une table pour le son s'interrogent indéfiniment l'un l'autre à coups de dilemmes impossibles ou inconséquents. Quelles sont les raisons de nos choix, les mécanismes inconscients qui amène à la prise de décision? Questions passionnantes mais jamais traitées de front. C s'arrête ici à l'exercice et à la blague, et c'est dans la répétition ad libitum du principe que certains y trouveront un intérêt. **M.S.**

**MISE EN SCÈNE PHIL HAYES
— LA MANUFACTURE À 23H00 —**



REGARDS

OFF BADBUG

MISE EN SCÈNE MENG JINGHUI / LA MANUFACTURE JUSQU'AU 22 JUILLET, À 21H45

« Un jeune prolétaire à la pensée petite-bourgeoise, Prissyppkine, délaisse sa compagne, Zoïa Berezkine, pour faire d'Elzévire Davidovna Renaissance, une jeune bourgeoise, sa nouvelle petite amie. »

ANGOISSES GÉNÉRATIONNELLES

— par Youssef Ghali —

A chaque époque ses dystopies, et certaines sont parfois plus éloignées que d'autres. En s'emparant d'un texte de Vladimir Maïakovski, Meng Jinghui se confrontait à une œuvre d'anticipation de 1929, avec des peurs et des angoisses propres à son temps. Un texte qui, s'il avait été scrupuleusement respecté, aurait difficilement pu sonner autrement que désuet (le futur imaginé par Maïakovski se déployant, à quelques années près, aujourd'hui même, il n'en serait rien ressorti d'autre que la fausseté de ses prédictions). Meng Jinghui a décidé d'éviter cet écueil en concevant un autre futur à l'année 1929 de Maïakovski: le dramaturge russe imaginait

une société où le communisme aurait purgé les esprits de toute autonomie et fait du peuple une masse informe, le metteur en scène chinois propose une société beaucoup moins fictive où le communisme est mort et où l'individualisme a triomphé. Une résonance autrement plus actuelle et pertinente, d'où découle alors un spectacle multiple, foisonnant, où les effets scéniques s'enchaînent pour donner corps à un acte de rébellion manifeste. La volonté de subversion est évidente, l'envie de bousculer le spectateur, omniprésente. Au-delà de la fable et du propos — que l'on croira volontiers particulièrement audacieux dans la Chine d'aujourd'hui —,

c'est le geste artistique lui-même qui se fait acte politique. Et c'est malheureusement là que le spectacle se perd, dans la démultiplication de ses tentatives de coups d'éclat scéniques, qui finissent par paraître fabriqués et nous laissent nous interroger sur leur nécessité essentielle. La musique, jouée en direct sur le plateau, s'avère trop souvent illustrative, parfois bruyante. Les nombreux passages chorégraphiés imposent un rythme mécanique et empêchent l'intensité dramatique de s'installer. Les scènes d'agitation collective paraissent trop souvent forcées et dégagent rarement l'énergie organique nécessaire à emporter le spectateur. Quelques

moments de grâce demeurent, cependant, comme cette scène de rupture entre Prissyppkine et sa Zoïa au cœur brisé, ou cette autre scène de mariage où l'espace se déploie au-delà du rideau de fond de scène dans une respiration salutaire. Il serait injuste de parler de spectacle raté. Le qualifier de maladroit serait probablement condescendant envers un metteur en scène expérimenté qui n'a rien à prouver. Et cependant, face à ce «Badbug», il demeure un sentiment de frustration: celui d'être persuadé que l'adhésion complète à cette proposition ambitieuse ne tient qu'à un surcroît de sobriété.



OFF HEROE(S)

MISE EN SCÈNE PHILIPPE AWAT, GUILLAUME BARBOT & VICTOR GAUTHIER-MARTIN

LA MANUFACTURE, À 10H20 (Vu au Théâtre de la Cité Internationale en février 2018)

« Attentats, démocratie dégradée, dédain glaçant des seigneurs de l'argent, trois metteurs en scène-acteurs s'interrogent sur la déglingue du monde. »

CRI D'ALARME

— par Julien Avril —

Ça commence comme le teaser d'une performance participative, le rêve éveillé de ce que serait un spectacle idéal avec une liberté totale et des moyens illimités, l'état dans lequel se sentaient les trois metteurs en scène comédiens Philippe Awat, Guillaume Barbot et Victor Gauthier-Martin en recevant une commande du Théâtre de Chelles: deux ans pour inventer un spectacle sur le thème de la guerre.

Mais que se passe-t-il lorsque l'actualité dépasse en trombe sur la droite le sujet de votre spectacle? Comment prendre la parole quand le pays compte ses morts aux abords des stades, aux terrasses des cafés et dans les salles de concert? Pas d'autre solution pour continuer à créer que de s'accrocher à l'actualité. Comme trois cascadeurs s'agrippent à un train lancé à grande vitesse dans un film d'action, les trois artistes, pris dans la tourmente des événements post-attentats de 2015, cherchent à donner du sens à cette nouvelle ère qui s'ouvre. Pour mieux nous

embarquer dans cette course-poursuite avec le réel, ils la représentent sous la forme d'une chronique, faisant ainsi de son processus de création le sujet même du spectacle. Il s'agit de comprendre et, pour comprendre, d'enquêter. Enquêter sur ce qui fonde l'état d'urgence, ce qui se détraque dans notre démocratie, sur la nécessité de la guerre pour faire fonctionner le capitalisme...



Preuve par l'expérience collective

Dans un intérieur, espace diffracté de recherche et de mise en commun, pour ne pas dire de retrouvailles, entre les nappes sonores et le violon électrique de Pierre-Marie Braye-Weppe, ils épluchent les discours aliénants, débusquent les liens obscurs entre les pays, les gouvernements et les industriels, observent la ronde des classes dominantes, démêlent les causes des conséquences. Ils inscrivent leur cheminement sur les murs où s'invitent

parfois des archives sonores et vidéo. Au milieu de tout cela émerge une nouvelle figure héroïque contemporaine, celle du lanceur d'alerte. D'Edward Snowden au John Doe des Panama Papers en passant par d'autres moins connus, c'est une figure éminemment tragique puisque, bien qu'altruiste, elle est juridiquement précaire, systématiquement menacée et bien souvent détruite par ceux qu'elle dénonce. Théâtre comme preuve par l'expérience collective, «Heroe(s)» nous explique à la fois comment créer facilement une société offshore sur Internet et pourquoi le miroir de la dette publique qu'on nous tend si l'on refuse de se plier aux politiques d'austérité n'appartient qu'aux alouettes et non pas aux générations futures. Le mandat de l'acteur est celui de jouer à notre place. Dans ce cas, ce n'est pas pour nous purger de nos passions afin que nous puissions reprendre une activité normale, mais bien pour lancer le jeu et nous mettre nous-mêmes en action. Comme au football, la première passe: l'engagement.



LA QUESTION

À QUI LE TOUR ?

— par Guillaume Barbot —

«U n / une présidente, un / une directrice de lieu, un / une victime, un / une rescapée?... et le tour de quoi? de taille? de pâte de maison? du monde?

la question démarre et déjà j'hésite à me lancer alors je vais vous raconter mon déjeuner (désolé)

j'ai revu un ami d'enfance, d'adolescence plutôt, un de ces amis qu'on revoit tous les cinq ou dix ans sans avoir la sensation de s'être vraiment quittés. Ça ne sent pas la nostalgie, juste le souvenir. On boit un verre. On se résume nos dernières années en quelques mots un peu mal choisis, on improvise, on se regarde, surtout moi, lui fixe devant, alors tu vas bien?

je suis en pleine représentation de «Heroe(s)», on y cause d'évasion fiscale, d'ailleurs on mentionne la Société générale, tu travailles toujours à la Société générale toi?

oui

tu sais que c'est une banque qui détient 979 comptes offshore juste via le Panama?

non, il ne le sait pas, ou pas vraiment, il est heureux – sincèrement – dans sa boîte, la Société générale est une des sociétés du CAC 40 où il fait très bon vivre, c'est un sondage qui le dit, son directeur a même été élu meilleur président par un autre sondage, ami ou cousin du premier... donc... Avec tous ses scandales, les salariés de la banque sont restés soudés, solidaires. Pas évident à vivre cette tornade. Panama Papers, et confrère. Je comprends. Tu pourrais parler d'une autre banque, plaisante-t-il. Il a raison. Il y a de quoi faire. J'ai toute une liste sous la main... de toute façon rien ne s'arrête, tout continue... depuis, déjà, les Paradise Papers... et demain... à qui le tour? l'actualité y répondra bien plus vite que moi, je swingue mais pas au même tempo... je lui dis à tout à l'heure, à mon ami, à vite même... j'espère ne pas l'avoir vexé avec mes histoires.»

«Heroe(s)», mise en scène de Guillaume Barbot, Philippe Awat et Victor Gauthier-Martin, La Manufacture à 10h20.



FOCUS —

OFF PORTRAIT FOUCAULT - LETZLOVE

MISE EN SCÈNE PIERRE MAILLET / LA MANUFACTURE, DU 21 AU 26 JUILLET À 23H00 (Vu au Monfort Théâtre en janvier 2017)

« Été 1975. Un jeune homme fait du stop sur l'autoroute en direction de Caen. »

REVOLUTIO, ONIS

— par Jean-Christophe Brianchon —

1975. Thierry Voeltzel, vingt ans, rattrape le temps perdu et s'essouffle à courir contre. Contre le temps et les systèmes, contre le monde et cet aujourd'hui qui empêche, avec dans le dos le vent d'une année 1968 qu'il n'a pas vue passer, trop occupé qu'il était à faire du patin à roulettes. Puis la rencontre, Porte de Saint-Cloud : Michel Foucault.

« J'ai rencontré le garçon de vingt ans », dira le philosophe. Alors, des discussions, des embrassades, des débats et un livre, « Vingt ans et après », publié en 1978. Un mauvais livre d'entretiens avec l'archéologue du savoir, fait de considérations au débotté sur la jeunesse, la révolution et ses affres. Sur le monde qui va et qui court, lui aussi, mais à sa perte, manifestement. 2016, le temps passe : création de l'adaptation de ce petit texte au succès dérisoire au CHU de Caen par Pierre Maillet/Foucault et Maurin Olles/Voeltzel. Ratage en vue ? Immense réussite, pourtant. Sur la scène, le dialogue prend entre

ces deux acteurs qui occupent l'espace et s'écoutent brillamment en récitant à la lettre un texte dont il apparaît que seule la version audio aurait dû être publiée. Par un dispositif d'une simplicité désarmante mais d'une intelligence crasse, Pierre Maillet permet à chaque instant aux spectateurs de comprendre, par-delà le texte et ses errances, toute la beauté d'un homme de vingt ans et les raisons de nos échecs.

“

Désespérance joyeuse

Du haut de son gradin, Maillet/Foucault interpelle le jeune homme, figurant ainsi l'histoire de la prégnance écrasante des intellectuels sur des vies qu'ils ne connaissent pas, alors que sur l'écran en fond de scène c'est tout le théâtre et nos échecs collectifs qui se trouvent interrogés. En effet, au fil des titres qui s'y affichent et des discussions qui suivent, l'absurdité de cet art écrit pour être

parlé transpire, quand au gré des photos de manifestants qui s'enchaînent la question de la révolution apparaît et prend un relief que le texte de Voeltzel-Foucault n'a pas. Parce que oui, quand avant de partir en claquant la porte Maurin Olles s'arrête seul devant la photographie d'un enfant devenu symbole des luttes passées, c'est bien notre désir de refaire l'histoire qui se trouve mis en perspective. À cet instant, le spectateur ne peut alors plus que se rappeler avec une désespérance joyeuse les origines latines de la révolution nietzschéenne, qui n'était rien d'autre que le mouvement circulaire d'éternel retour à un point de départ. Désespérance joyeuse, oui, car en tuant 68 et ses idéaux, c'est une possibilité de vivre le présent qui s'offre à nous à l'instant où Maillet/Foucault demande « Et après ? », et que Olles/Voeltzel lui répond : « Essayer de faire des choses là, aujourd'hui. Sans ça, je n'ai pas de projet. »



AS FAR AS MY FINGERTIPS TAKE ME

Affublé d'une blouse blanche, j'enfile un casque et enfonce mon bras dans le trou d'une cloison. Je sens qu'on dessine quelque chose dessus. Une voix dans les écouteurs, celle du performeur Basel Zaraa. C'est lui de l'autre côté du mur. Il me raconte son double exil, de la Palestine à la Syrie, puis de la Syrie vers l'Europe. Le récit devient chanson rap en arabe, j'en lis la traduction. «As Far As My Fingertips Take Me», élaboré par Zaraa lui-même et Tania El Khoury, laisse des traces: le dessin sur mon bras d'une file d'êtres humains qui se heurtent à un mur. L'encre disparaîtra quelques jours plus tard, mais l'autre trace indélébile est une brèche dans mon âme qui ne se refermera pas, celle par laquelle j'ai tendu la main à cet artiste. La superposition des formes (musique, récit, poésie, image, sensation sur la peau) vient réparer quelque chose en moi, comme si le flux dispersé d'informations qui nous empêche d'appréhender la question des réfugiés dans son ensemble était rassemblé. La simplicité du lien qui se crée alors permet une empathie rare et bouleversante. **J.A.**

**MISE EN SCÈNE TANIA EL KHOURY
— LA MANUFACTURE, À 10H30 —**



OFF HEDDA

MISE EN SCÈNE LENA PAUGAM
LA MANUFACTURE JUSQU'AU 26 JUILLET, À 14H45

« Sigrid Carré Lecoindre et Lena Paugam inventent les mots pour dire la coexistence de la détresse et de l'amour. »

AMOUR BLEU

— par Victor Inizan —

Très librement inspiré de l'affaire Hedda Nussbaum, «Hedda», qui consacre la collaboration entre Sigrid Carré Lecoindre et Lena Paugam (après «Les Cœurs tétaniques» créés au T2G en 2016), élabore une renversante dramaturgie de la violence conjugale.

Hedda est d'abord une histoire d'amour contre laquelle la violence, odieusement, s'écrase. Une formidable relation passionnelle lentement érodée par la souffrance et le silence de Hedda, qui s'engonce pareillement dans le renoncement et dans son gilet en laine – s'étouffant peu à peu sous les coups. Hedda réfléchit autant qu'elle se réfléchit... Son être se diffracte: texte (pluralité des personnages), scénographie (évoquant d'un intérieur avec une salle de bains en point de fuite), lumières (multiples espaces d'apparition)... Un solo morcelé pour espace schizoïde dans lequel Lena Paugam excelle – l'ADN meurtrie de Hedda s'accrochant désespérément aux murs de l'intérieur kitsch quand elle perd le contrôle de ses émotions. «Hedda» parle de la «violente violence»; sa manière abrupte et cruelle de surgir. La violente violence pé-

nètre le cadre sans prévenir, en mordant aux flancs: la première droite est violente d'abord par son surgissement... Le coup lui-même n'est qu'un enzyme incomplet et sensible de l'incommensurable inattendu. Peu à peu, la souffrance de Hedda s'emmure: chaque fois, le poing de l'homme est plus confortable dans le cadre. Il trouve moins le champ et plus les joues, tandis que Hedda, lentement, sort du cadre lors de ses errances nocturnes, qui sont autant de douloureuses et incoercibles fuites. Alors l'horreur, seulement, s'épanouit avec le goût saignant de l'habitude.



Douceur déconcertante

La violence est comme la lumière: partout, mais on ne la remarque tristement que lorsqu'elle rencontre une surface. Sigrid Carré Lecoindre a l'intelligence manifeste du thème: la violence est inscrite sur les membres de Hedda. Elle ne s'écrit pas toujours avec un V majuscule: dans «Hedda», son corps est une surface mutilée de bandages. À chaque reprise de coups, les neurones de

Hedda fatiguent et s'épuisent... Et la violence s'immisce à l'intérieur du texte surchargé, fougueux, presque bavard de l'autrice. La violence charrie son double de neige: il y a celle qui pénètre violemment le cadre – la brusque violence – et l'autre, insidieuse, lénifiante, qui contamine les mots et l'amour, celle qui fait bégayer Hedda la tragique. Deux espaces de la violence que Sigrid Carré Lecoindre articule avec un brio antimanichéen (qu'elle commente malheureusement un peu trop parfois): la grisaille incertaine l'emporte sur toute morale.

L'interprétation de Lena Paugam (qui signe également la mise en scène), porte-parole de l'histoire et incarnation de la protagoniste, est à l'antithèse de la douleur: une douceur déconcertante émane de son sourire... C'est Hedda amoureuse qui s'adresse au spectateur; l'intention slalome entre les obstacles du pathos. Ce gouffre éclatant entre le propos et le jeu n'est autre que l'endroit de l'émotion bâti par la dramaturgie: la lucarne poétique fuyant la grossière illustration. Au coin de cette lucarne glisseront peut-être les larmes du spectateur, qui n'auront, il faut le dire avec enthousiasme, aucunement été forcées.



OFF Ô MA MÉMOIRE,
PORTRAIT DE STÉPHANE HESSEL

Sarah Lecarpentier dresse le portrait de son grand-père à travers le prisme de la poésie. Nous voici comme invités dans le salon de ce diplomate, figure de la Résistance. Il nous parle des poètes et des vers qu'il a appris tout au long de sa vie. L'apprentissage par cœur du poème est une gymnastique de l'esprit qu'on pratique pour se faire plaisir et se maintenir en forme. Mais il peut surtout se révéler salutaire quand la mort vous frôle ou que la barbarie vous retient dans ses griffes. La comédienne bascule entre une incarnation très délicate de l'aïeul et l'évocation de ses propres souvenirs d'enfance avec lui. Ainsi, elle déroule le fil de ce destin formidable dont chaque épisode est ponctué par la savoureuse récitation en musique d'un Apollinaire, d'un Vigny ou encore d'un Edgar Allan Poe. Hommage plein de tendresse à la mémoire, ce muscle immatériel, ce véhicule tout-terrain de la grâce qui permet la transmission de la joie . **J.A.**

**MISE EN SCÈNE KEVIN KEISS
— LA MANUFACTURE
JUSQU'AU 14 JUILLET, À 19H35—**



OFF JOGGING

C'est une silhouette vêtue de noir, aux cheveux dissimulés derrière un hijab, que l'on peut croiser sur la corniche de Beyrouth, au lever du soleil. Une coureuse quinquagenaire, perdue dans ses pensées, qui parle toute seule entre deux foulées et trois étirements. Elle laisse échapper des bribes de mots, des fragments d'histoires. Les mots de toutes les femmes silencieuses de Beyrouth, de celles qui perdent leurs fils à la guerre et de celles qui tuent leurs enfants par désespoir d'aimer, de celles qui sont confrontées chaque jour à leur échelle au visage du tragique. Obsédée par le personnage de Médée, par l'amour niché au cœur du monstre, la comédienne Hanane Hajj Ali interroge dans « Jogging » ce que les faits divers libanais viennent dire de la société et de la condition féminine. Convoquant également sa propre histoire et son rapport à la maternité, l'artiste livre une performance brute et sobre, savamment référencée et remarquablement interprétée. Un portrait du Liban moderne traversé par les tragédies antiques. Un Liban qui aurait le visage d'une femme, éperdue de douleur, de révolte et d'amour. **A.C.**

MISE EN SCÈNE HANANE HAJJ ALI
— LA MANUFACTURE, À 12H50 —



OFF ARTEFACT

MISE EN SCÈNE JORIS MATHIEU
LA MANUFACTURE JUSQU'AU 22 JUILLET,
À 11H30 & 16H00 (Vu au TNG en juin 2017)

**« Du théâtre sans humain ? Des dialogues joués par des machines ?
Bienvenue dans Artefact. »**

DYSTOPIE

— par Floriane Fumey —

Alors qu'une voix artificielle récite les vers intemporels de « Hamlet », un bras de robot mécanique déplace précautionneusement sur une table des petits personnages. L'image est cocasse. Façon théâtre d'objet moderne, Joris Mathieu imagine un monde où les humains auraient intégralement disparu. C'est ainsi, avec son humour bien à lui, qu'il met en œuvre la prophétie de l'avènement d'un règne de robots. Né de conversations avec des speechbots, type Siri, « Artefact » propose une déambulation dans trois dispositifs, où hologrammes et imprimantes 3D côtoient ce qu'on pourrait appeler un « robot's show ». Les intelligences artificielles y ont les pleins pouvoirs : elles confient leurs envies et leurs réflexions encore maladroites et balbutiantes, ou jouent du théâtre. L'humain manque cruellement au milieu de cet univers immersif, mais tant impersonnel qu'il en devient désœuvrant. Le choix de vider la scène de ses comédiens fait notamment un drôle d'effet dans un contexte économique où le one-man-show est roi. Cette critique spontanée ne tient pourtant pas debout lorsque l'on pense au nombre de techniciens et concepteurs de l'ombre qui s'affairent en amont, en aval et en coulisse de

la création... L'objet est ainsi, paradoxal. Bien qu'étonnamment humaines, les intelligences artificielles ne sont a priori pas conçues pour créer, et leurs imperfections de langage constituent des ressorts comiques incontestables. Mais ici, la discontinuité de leurs pensées rassure autant qu'elle inquiète : le déficit d'intelligence est-il synonyme de perfectionnement futur, ou l'inverse ? Placer ces robots sur scène, est-ce leur ouvrir l'avenir lorsque l'on se questionne tous les jours sur le nôtre ? « N'avez-vous pas peur de rendre la prophétie autoréalisatrice ? » demande ainsi un spectateur à Joris Mathieu, lors du débat qui suit la représentation. « L'artiste ne peut s'enfermer dans son théâtre et refuser de prendre en compte le monde extérieur. L'interrogation porte plutôt sur la place du théâtre dans notre société : veut-on être simple acteur ou spectateur du monde qui se construit ? » répond l'artiste. Entre artisanat et technologie, on ne croit en effet qu'à moitié à un futur proche, car la scénographie est trop désuète pour qu'il s'agisse de demain et non d'hier. Le trouble seulement visuel contribue tout de même à caricaturer la dystopie sous nos yeux. « Un artefact de théâtre », comme le dit si bien Joris Mathieu lui-même.

Causette

PLUS FÉMININE DU CERVEAU QUE DU CAPITON

791 • OCTOBRE 2018

CULTURE

LA RENTRÉE DE CAUSETTE

PAR SARAH GANDELLOT

UN HOMME QUI FUME C'EST PLUS SAIN

Ce fut l'une des jolies pépites du Off d'Avignon, cette année. Le collectif Bajour, composé de jeunes comédiens bourrés de talent, a monté cette pièce qui raconte avec grâce et habileté les retrouvailles, à Cholet, d'une fratrie de sept frères et sœurs à l'occasion de la mort de leur père. Ils ont tout vécu ensemble, petits. Les soirées dans le grenier, la coupe du monde 1998, les courses folles dans la campagne. Leur monde se limitait à leur famille. Et puis les voilà grandis. Ils sont reliés, mais étrangers. Les souvenirs remontent à la surface. Les bons et ceux qui font mal. Jusqu'au point de rupture... En alternant, sans cesse, entre le présent et des flash-back dans l'enfance, la



pièce nous plonge au cœur de cette famille. Et du mal qui la ronge. Les dialogues, ciselés, la mise en scène, plus qu'enlevée,

emportent le spectateur dès les premières minutes. On rit comme on pleure dans cette poignante proposition. ●

L'un homme qui fume c'est plus sain, par le collectif Bajour, mise en scène de Leslie Bernard. Dates de tournée sur cpc.fr/wp/spectacle/homme-fume-cest-plus-sain

VU À LA MANUFACTURE // JUILLET 2018

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

REPORTAGE

CENDRES

Un spectacle grandiose où se télescopent les trajectoires d'un écrivain et d'un ado pyromane.



La compagnie franco-norvégienne Plexus Polaire, sous la houlette de Yngvild Aspeli, signe un spectacle incendiaire. Librement inspiré d'un roman de Gaute Heivoll, *Cendres* plonge dans les pulsions intérieures d'un jeune pyromane habitant un village du sud de la Norvège. L'histoire de cet ado doué et hypersensible percute celle d'un écrivain tentant d'écrire autour de ce fait divers, des années plus tard. Seul en scène, assis à son ordinateur derrière un voile transparent, il ploie sous la culpabilité : celle d'avoir déçu son père en ne devenant pas avocat. Un démon commun à celui du jeune Dag, pantin de grande taille manipulé à hauteur d'homme dans un décor plus petit, fait de maisonnettes perchées sur les hauteurs. Chacun contient ses démons comme il peut, cédant pour l'un à l'appel du feu hypnotique dans l'obscurité, les vapeurs d'alcool et de fumées de cigarettes pour l'autre. Mais consumer le monde qui les entoure n'éteint pas le chagrin qui les assaille.

La première demi-heure de ce spectacle tout en tension hypnotique, où les mots de l'écrivain projetés sur le voile

s'échappent en volutes dans la nuit de sa solitude, relève de la pure merveille. Les trajectoires se croisent et s'enveloppent avec la douceur d'apparitions marionnettiques touchant aux nuées fugaces d'un rêve éveillé. Jeux d'échelle, détails des visages et des postures sont au service d'un savant art de la manipulation. Sans un mot prononcé, tout s'écrit en nous, l'incompréhension du père de Dag, chef des pompiers, les fêlures d'un écrivain ayant mis au sien jusqu'à son lit de mort, le plaisir aussi, dévorant et insatiable, du pouvoir des flammes. Leur danse sibylline et les ombres qu'elles projettent dans la nuit noire. La panique aussi qu'elles provoquent tout autour.

Puissance de la destruction, gouffre intérieur sans fond, élans de folie... Malheureusement, la fascination s'essouffle devant les démonstrations par trop littérales et redondantes à l'instar de l'incarnation des peurs sous la forme d'un énorme loup aux mouvements mécaniques, tout droit sorti d'une histoire sans fin bien pâlichonne. / THOMAS FLAGEL

librement inspiré d'un roman de Gaute Heivoll /
mise en scène Yngvild Aspeli - Compagnie Plexus Polaire /
avec Viktor Lukowski, Ateljé Sans Jannes, Alice Chénè,
Andrés Martínez Costa / à voir à Herblay, Paris et Laval

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°15 - AUTOMNE 2018

THÉÂTRE

HEDDA

La pièce nous immerge dans le quotidien d'une femme qui voit la violence s'installer dans son couple.



Elle sourit. Seule sur scène, la metteuse en scène Lena Paugam ne se dépatille que rarement de ce sourire figé, ce masque si embarrassant pour le spectateur à qui elle s'adresse presque frontalement tout au long de cette pièce. Errant par l'autisme et dramaturge Sigrún Carré-Leclair, elle nous plonge dans l'intimité d'un couple qui bascule et s'enfonce dans la violence. Si elle accuse ce spectateur — « et vous ? Où êtes-vous ? » —, elle vient surtout lui parler à l'oreille. Lui raconter une histoire ordinaire de la violence conjugale, celle d'une femme, Hedda, et de son mari, qu'elle appellera « l'homme », bientôt parents d'une petite fille. Tout à tout actrice et narratrice, Lena Paugam décrit les prémices, la rencontre entre ces deux êtres, la fragilité de l'un, l'autorité de l'autre, la manipulation qui se dessine de plus en plus nettement par les attitudes puis les remarques, jusqu'au premier coup, jusqu'à l'enlèvement, jusqu'au point de non-retour.

La force de ce récit théâtral tient dans sa capacité à remplir les silences par les gestes comme des tentatives d'explication qui évitent la moralisation, à ne pas céder

à la binarité en racontant la complexité, la quête de l'amour qui se mêle à l'emprise psychologique, et l'espoir qui lie ces deux êtres, irréversiblement, sur le chemin de la destruction. C'est l'histoire d'un corps, celui d'Hedda qui se casse, d'un esprit qui se brise, le fracas de deux solitudes qui ne se rencontrent plus que dans la tourmente. Dans la pièce où avance la comédienne, une fenêtre qui dit l'illusion de la liberté et une baignoire comme alcôve tragique. Et ce sourire, encore, qu'on ne veut plus regarder.

Les deux artistes se sont librement inspirés du livre *Surviving Infamous Territory*, d'Hedda Nussbaum, connue aux États-Unis en 1987 pour le meurtre de sa fille dont l'accusait son mari, lui-même soupçonné de violences psychiques et psychologiques sur sa femme. Créée à la Passerelle, scène nationale de Saint-Brieux en janvier 2018, *Hedda* se veut être l'écho d'une réalité, la violence qui naît et se nourrit de l'amour. / ANAIS COIGNAC.

de Sigrún Carré-Leclair / mise en scène Lena Paugam / avec Lena Paugam / à voir à Brest, Lamballe et Toulouse

La Provence

Notre coup de cœur

La véritable histoire du cheval de Troie

Deux fugitifs sur un rivage de la Méditerranée. L'un se nomme Énée, il a fui Troie, sa ville en feu détruite par les Grecs : Homère-le Grec puis Virgile-le Latin racontent son histoire, il y a plus de 2000 ans. Mais ce pourrait être aujourd'hui. C'est aujourd'hui, puisque le metteur en scène Claude Brozzoni nous fait revivre cette tragédie de la guerre avec ses héros et ses traîtres, ses larmes et alarmes mais aussi les chants de la fraternité, de la foi en un avenir de paix. Sur le plateau nu, deux interprètes : Guillaume Édé, comédien-danseur-chanteur, fidèle du théâtre musical de la compagnie Brozzoni, tout comme le compositeur Claude Gomez, ici à l'accordéon. Et nous voilà embarqués pour 55 minutes d'une terrible intensité. "Qui pourrait retenir ses larmes auprès de qui a la mort au fond des yeux ?" : récit ou actions mimées, danse, chants de deuil ou de fête (empruntés aux patrimoines macédonien et rom), micro ou voix vive si proche de nous, Guillaume Édé, costume fatigué, chapeau et valise de vagabond, nous livre ce migrant perdu, en marche vers une autre vie. Fuyard de Troie, aujourd'hui en Turquie, cela nous rappelle quelque chose, évidemment ! Claude Gomez, virtuose discret, le suit pas à pas. C'est un spectacle miraculeux, poignant et vivifiant, d'une justesse et d'une générosité évangéliques. À 13h25, à la Manufacture.

8juillet 2018

La Provence

LA MANUFACTURE

"On ne prête pas assez attention aux détails du début". Les préludes amoureux c'est rouge, comme les joues d'Hedda, pétrie dans sa maladresse et sa pudeur d'exister. Cette fragilité même qui féconde sa force et sa saisissante individualité. Elle va l'aimer l'homme, celui qui est beau, qui n'a pas peur, celui qui disparaît dans un bain au milieu du dîner, celui qui va lui faire un enfant. Des "je t'aime" comme une encre qu'on agrippe sans cesse pour se rappeler qu'on y a droit à ce bonheur d'être deux.

Puis il y a le bleu, l'indescriptible peur, elle est là depuis toujours, elle se tapit dans les moindres recoins, elle bégaie dans la bouche d'Hedda, elle se cache derrière l'achat de beaux meubles pour l'appartement, elle se contient dans les mâchoires de l'homme quand il n'est plus que le mari qui accompagne sa talentueuse femme dans des dîners d'éditeurs. Et un jour elle déferle dans une claque, une de celles



qui mettent à terre.

Sigrid Carre-Lecoindre, inspirée par une des premières affaires médiatisées de violences physiques et psychologiques aux États-Unis en 1942, signe un texte subtil, loin des préjugés et des lieux communs sur la violence, elle interroge les tréfonds de la colère. Celle dont on a autant honte de recevoir que

d'infliger. Le point de non-retour où plus personne n'est dupe de l'amour, quand on sait qu'il n'y a plus aucun refuge à la peur. L'illusion de joie est finie, malgré l'enfant qui est là, malgré les sourires placardés sur le frigo.

Lena Paugam, seule en scène, à la lisière entre conte et slam, porte ce texte avec virtuo-

sité et élégance. Une création contemporaine à la hauteur de ses ambitions, qui pose des questions au-delà des limites de la bienséance, sans nous asseoir en otage d'une réponse unique.

FI.B.

À 14 h 45 à La Manufacture, jusqu'au 26 juillet. Tarifs : 18,50/13 €, ☎ 04 90 85 12 71. www.lamanufacture.org

14 juillet 2018

La Provence

À LA MANUFACTURE

Liz Cherhal passe une Alliance...

Dans la famille Cherhal, après la multi-talentueuse Jeanne (auteure-compositrice-chanteuse-comédienne, Victoire de la musique en 2005), nous demandons la benjamine Liz, qui semble bien être engagée dans les pas de son aînée. Accordéoniste-chanteuse du groupe Uztaglote pendant quelques années, elle a sorti son premier album en 2011. Pour son dernier-né, *L'Alliance*, Liz Cherhal ouvre le champ des possibles au travers d'un spectacle éponyme qui s'adjoint la



Liz Cherhal, accordéoniste dans l'âme depuis l'âge de 20 ans.

/ PHOTO DR

complicité sur scène d'un interprète en langue des signes. Avec cette particularité de rendre l'intime universel, l'artiste aborde la question des liens que l'on fait et que l'on défait, la famille, le couple ou encore la parentalité. Mis en scène par Néry Catineau le spectacle (qui laisse aussi une place toute particulière à la danse) fait une incursion d'une dizaine de jours dans le Off.

A la Manufacture, du 15 au 25 juillet, à 19 h 35 (relâche le 19). ☎ 04 90 85 12 71.

13 juillet 2018

Un "petit-déjeuner" théâtral à Angladon



"Le petit-déjeuner", dans la cour du musée Angladon, c'est tous les matins jusqu'au 25 juillet.

/PHOTO DR

Jusqu'au 25 juillet, le musée Angladon, rue du Laboureur, ouvre sa cour tous les matins à un spectacle très original de la Compagnie Dérézo, "Le Petit-Déjeuner". Une parenthèse littéraire et culinaire servie avec cafés et croissants chauds, en partenariat avec le collectif La Manufacture. Charlie Windelschmidt met en scène ce moment suspendu qui lance la journée au cœur du marathon avignonnais.

De quoi s'agit-il au juste ? Pendant 40 minutes, deux interprètes, gestes au rasoir et œil complice, vous tapent la discute : jactance moderne et

brèves du matin, voilà le contexte.

Un comptoir de bois où poser son chocolat chaud, ou son croissant, ou son coude.

Avec des histoires vraies, des histoires tout court, qui nous font croiser la route de Proust, "Alice au pays des merveilles", Bernard Noël, Thierry Bourcy, Alexandra Badéa...

Un voyage croustillant, en dehors des sentiers battus.

"Le petit-déjeuner", dans la cour du musée Angladon, rue du Laboureur. Rituel matinal à 9 h et à 10h30, jusqu'au 25 juillet (relâche les jeudis 12 et 19 juillet).
Contact : ☎ 06 20 26 28 34

17 juillet 2018

LA MANUFACTURE | À 19 h 50 "Anima ardens"



Au fil des tableaux les corps se mêlent, s'enchevêtrent et se séparent. Photo Fatih M.Kaymak

Tonnerre d'applaudissements quand viennent saluer les onze danseurs de la compagnie Thor, sur le vaste plateau de la Manufacture Patinoire. Pendant une heure, ils ont partagé avec le public une expérience physique et psychique unique et totale, signée Thierry Smits, danseur et chorégraphe belge exceptionnel.

Une danse extrême, tribale, chamanique...grandiose !

D'abord dissimulés sous un grand voile blanc, ces hommes des quatre coins du monde oscillent au rythme de leur respiration, des percussions et de leur voix. Quand tombe le drap qui couvrait leur nudité, ils sont comme possédés, en transe.

Leurs mouvements sont heurtés, répétitifs, leurs yeux révoltés, leur âme ardente ("Anima ardens"). Au fil des tableaux les corps se mêlent, s'enchevêtrent et se séparent. Sur une musique tellurique, qui bat jusque dans les entrailles du public, ils se lancent dans une danse extrême, tribale et chamanique, tantôt seuls, tantôt en groupe, allant crescendo et decrescendo. La salle vibre avec eux. Quelle performance ! C'est grandiose !

Marie-Félicia ALIBERT

"Anima ardens" à 19h50 jusqu'au 15 juillet, à la Manufacture (Patinoire). Durée : 1h35 (navette comprise). Réa. : 04 90 85 12 71

J'AI TESTÉ POUR VOUS | Dans la peau d'une comédienne lors du festival Off

Mon baptême de scène

Il y a un an, je posais mes valises à Avignon et découvrais une ville en habits de fête, parée d'affiches colorées jusqu'au moindre pan de mur. Je me délectais de ses spectacles et de la liesse générale qui l'animait. M'aurait-il effleuré l'esprit qu'à l'édition suivante, moi, novice, je me serais glissée dans la peau d'une comédienne ? Le 25 mai 2018, un post Facebook a marqué le début de l'aventure artistique collective qui m'a menée sur les planches de La Manufacture, dans le cadre du Festival Off : pour "J'appelle mes frères", une œuvre signée Jonas Hassen Khemiri, la metteuse en scène, Noémie Rosenblatt, recherchait des amateurs locaux qui, aux côtés des professionnels, donneraient corps à la pièce, soit en incarnant les voix qui s'entrechoquent ou se bousculent dans l'esprit du jeune Amor, soit pour incarner la foule stockholmnoise qui l'entoure. Trois groupes de 11 amateurs allaient jouer respectivement les première, deuxième et troisième semaines du festival.

Un rituel d'encouragement ludique et convivial

Novice, j'ai répondu à l'appel avec enthousiasme mais non sans appréhension. Un échange de mails plus tard avec Noémie Rosenblatt et Julie Mink, les chefs d'orchestre du projet, j'étais embarquée dans l'aventure. Après les répétitions (lire ci-dessous), le jour de la première, une étrange sensation de déréalisation s'est emparée de moi : « Vais-je vraiment monter sur scène, jouer devant



Scène rassemblant amateurs et comédiens de la pièce "J'appelle mes frères".

un public ? Et si j'oubliais mes répliques ou mes déplacements ? ». Nous nous sommes retrouvés 1 h 30 avant la représentation, au sein de l'Espace solidaire de St-Chamand, avec Noémie et Julie, pour répéter, échauffer le corps et la voix et se charger de l'énergie collective. Nous sommes ensuite allés ensemble à la Patinoire, le lieu de représentation où nous avons rejoint les comédiens et les autres membres de l'équipe. Un rituel d'encouragement ludique et convivial avec les comédiens et les metteuses en scènes et... nous voilà sur scène.

L'interaction du public avec la pièce, ses rires et ses applaudissements étaient des moments inédits pour moi, la cohésion du

groupe-comédiens, metteuses en scène, amateurs - une nourriture pour l'âme. Mon groupe d'amateur a joué six fois consécutives lors de la deuxième semaine du festival, avant de laisser place au groupe suivant, qui jouera jusqu'au 26 juillet.

Bilan de l'immersion ? Une envie poignante de ne pas en rester à ce baptême de la scène, et la volonté de garder contact avec toutes les personnes avec qui, un mois durant, entre les répétitions et les représentations, j'ai partagé cette expérience enrichissante.

Soumaya MIRABET

La Manufacture, site de la Patinoire à St-Chamand, du 6 au 26 juillet, à 16 h 10.

"J'appelle mes frères" : culpabilité collective ou délit de faciès



Noémie Rosenblatt, metteuse en scène et Jonas Hassen Khemiri, auteur de la pièce, lors d'une rencontre entre l'écrivain suédois et le public, à la Manufacture.

Instaurer "la conscience de groupe"

Un mail a été envoyé aux amateurs, contenant le texte de la pièce et un "livret des amateurs", détaillant le déroulement du stage, le calendrier des répétitions spécifiques à chacun des trois groupes d'amateurs, le déroulement des représentations, des précisions sur la scénographie. Pour l'organisation, les metteuses en scène n'ont négligé aucun détail, pas même les

covitations pour les lieux de répétitions et de représentation.

Lors du stage d'initiation, Noémie, Julie et les amateurs nous sommes rencontrés pour la première fois. Les présentations faites, nous nous sommes mis dans le bain avec des jeux et exercices de théâtre visant à instaurer "la conscience de groupe" nécessaire à la fluidité de cette chorégraphie collective qu'est la pié-

ce. Il s'agissait de se familiariser ensemble avec les codes théâtraux, les attentes en termes de jeu, d'occupation de l'espace, de placement de la voix. Il s'articulait autour d'activités collectives et d'autres, par groupe. Puis, chaque groupe a eu deux répétitions, en juin, une répétition générale, la veille de la première, et des répétitions partielles précédant chaque représentation.

Il y a quelques instants encore, Amor festoyait joyeusement en boîte de nuit, mais le voilà en proie à une pénible gueule de bois : un coup de téléphone vient de lui apprendre qu'un attentat manqué a secoué sa ville, Stockholm ! Les habitants posent désormais sur lui des regards lourds de suspicion... Son teint pâle, ses cheveux noirs, son foulard autour du cou lui donnent un air de... Est-il l'objet d'un profilage ethnique, est-ce seulement son imagination ? La pièce soulève sans prétention des questions comme la culpabilité collective ou le délit de faciès, avec une justesse émouvante, mais non sans humour.

SAINT-CHAMAND | Le club jeunes du centre social "La fenêtre" ont rencontré des artistes Les jeunes du quartier s'approprient le théâtre



Les jeunes ont apprécié le théâtre.

Les ados du club jeunes du centre social La Fenêtre ont assisté à la pièce "J'appelle mes frères" mercredi 25 juillet. C'est à la patinoire qu'ils ont pu s'approprier ce spectacle qui a rencontré un vif succès durant le festival. À la fin du spectacle, ils ont échangé avec la metteuse en scène, Noémie Rozenblatt, et les comédiens sur la pièce et son propos.

Une pièce qui est aussi un projet participatif mêlant un groupe de onze amateurs avignonnais aux quatre comédiens

sur le plateau. Le spectacle est à la fois percutant et urbain, il avance au rythme d'Amor, personnage tonique, déboussolé, hésitant. C'est le récit d'une crise identitaire, mais aussi la possibilité d'un apaisement. Dans chaque ville, un groupe d'amateurs rejoint la troupe sur scène, afin d'étendre les interrogations au-delà des enfants de l'immigration.

Un moment que tous les jeunes ont trouvé enrichissant et qui les a ouverts à des questions plus vastes et plus diverses.

Poésie et théâtre lancent la "Saison France-Israel"

Premiers temps forts de la manifestation à Maison Blanche et à La Friche

C'est une saison plus qu'une année. Construite comme la programmation d'une maison de culture, elle se diffuse dans deux pays, croise toutes les disciplines, revient sur des histoires riches et terribles, sur le parcours d'artistes et d'intellectuels des deux pays, et regarde vers la jeunesse, l'innovation et la création contemporaine. Ainsi est orchestrée la Saison France-Israel 2018. Elle est organisée et mise en œuvre, côté israélien, par le ministère des Affaires étrangères, le bureau du Premier ministre, les ministères de la Culture, de l'Agriculture, de l'Économie, des Affaires stratégiques, du Tourisme, de l'Industrie, des Sciences, le ministère pour les Affaires de Jérusalem et l'Ambassade d'Israël en France. Et du côté français, par l'Institut français avec le soutien des ministères de l'Europe et des Affaires étrangères, de la Culture, de l'Économie et des Fi-

Dans un spectacle trilingue, 5 comédiens d'ici, 5 autres venus de Tel Aviv.

nances, de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation et l'Ambassade de France en Israël. Autrement dit, c'est un lien tout aussi politique que culturel qui se confirme et s'entretient.

Lancée mercredi au Grand Palais, à Paris, en grande pompe, la



"Speed LevinG", un regard sur les méthodes codifiées qu'ont les femmes et les hommes pour se rencontrer. / PHOTO DR

saison observe un maillage du territoire français qui n'oublie pas le Sud. À Marseille, le *Tour du jour en 80 Mondes*, réalisé par la compagnie Mot pour Mot, sera dévoilé jeudi à 18h30 à Maison Blanche (mairie des 9^e et 10^e arr.). Le parrain de ce parcours de performances poétiques est Ronny Someck. Celui dont la fa-

mille a quitté l'Irak pour Israël, qui a étudié à Tel Aviv, écrit de nombreux livres de poésie, obtenu plusieurs prix, a nourri son œuvre de blessures, fêlures et stigmates d'arrachements. "Ronny Someck est pratiquement le poète national actuel, commente Anita Mazor, ministre auprès de l'Ambassade d'Israël à

Paris en charge du sud de la France. Il dessine aussi, enseigne. Il sera là et la déclinaison de ses poésies sera le support de cette journée".

Depuis le 7 mai, une dizaine de comédiens travaillent *Speed LevinG* à La Friche, en immersion dans l'œuvre d'une autre figure de la culture israélienne, Hanokh Levin, sous la direction de Laurent Brethomé. Familier de la langue de cet auteur, il a réalisé un montage à partir de quatre pièces cabaret, avec par petites touches musicales, des chansons empruntées à son travail. Cette approche des textes d'Hanokh Levin s'est concrétisée avec la complicité de sa traductrice française, Laurence Sendrowicz. Sur le plateau de l'IMMS (Institut méditerranéen des métiers du spectacle) à La Friche la Belle-de-Mai, cette mise en rapport d'humains par paires, pour une simple rencontre et plus si affinités, sera portée, dans un spectacle trilingue surtitré, par cinq comédiens de l'Eracm (école régionale d'acteurs de Cannes et Marseille), et cinq autres de Nissan Nativ Acting Studio, venus de Tel Aviv. Croisement des méthodes de travail, des influences et des émotions, pour une création universelle.

O.B.

"Speed LevinG", entrée libre et gratuite sur réservation au 04 88 60 11 75, les vendredi 8 juin, samedi 9, lundi 11, mardi 12 à 20h, le mercredi 13 à 19h, à IMMS Friche la Belle-de-Mai. À Cannes le 16 juin, à Paris au Théâtre de l'Aquarium du 21 au 24 juin et à Avignon, à la Manufacture, du 17 au 26 juillet.

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°4 ETIENNE

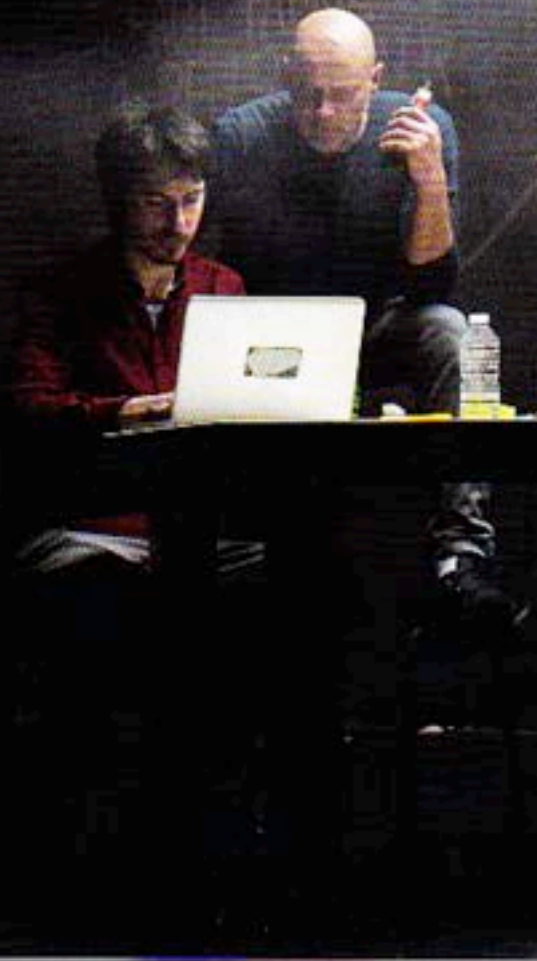
LEVER DE RIDEAU / EN IMAGES

LES LANCEURS D'ALERTE DE *HEROE(S)*

Projet collectif de Philippe Awat, Guillaume Barbot et Victor Gauthier-Martin

Trois metteurs en scène-acteurs issus de trois compagnies : Philippe Awat (compagnie Le Feu Follet), Guillaume Barbot (compagnie Coup de Poker) et Victor Gauthier-Martin (compagnie Microsystème). Trois générations différentes, trois visions du théâtre. Artistes en résidence au Théâtre de Chelles entre 2015 et 2017, ils se sont réunis en collectif pour s'interroger sur la délinquance du monde et créer un objet théâtral singulier en écho au monde moderne. Attentats, démocratie dégradée, pouvoir de l'argent, Panama Papers, Paradise Papers, mouvements sociaux... Pendant deux ans, ils ont tenu «un journal de bord d'artistes en exil». Ils ont enquêté, noté, satirisé, gribouillé. Leur projet : «Dans le sillon de Depardon, faire du théâtre avec des paroles recueillies fait de notre travail de jeu habituel et habités. Sur scène, tels des lanceurs d'alerte, ils écrivent frénétiquement des mots-clés ou des slogans sur des tableaux noirs, explorent diverses formes de narration théâtrale. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait donc être une coïncidence.

À voir à la Manufacture à Avignon, du 6 au 26 juillet.
En résidence au Théâtre, scène nationale de Mâcon, en mars 2019. Une tournée est en préparation.





Claude Brozzoni Le chemin de Troie

La véritable histoire du Cheval de Troie raconte la nuit où tout a basculé pour les troyens, piégés par les assaillants grecs venus récupérer la femme de Ménélas enlevée par Pâris. Sans l'horreur de cette nuit qui conclut la guerre, on ne peut pas comprendre l'errance d'Ulysse qui va mettre dix ans à retrouver le chemin de l'apaisement, sa maison à Ithaque.

La véritable histoire du Cheval de Troie

Théâtral magazine : Pourquoi monter ce texte, *La véritable histoire du cheval de Troie* ?

Claude Brozzoni : J'avais déjà monté l'Iliade d'Homère et j'étais en train de monter *Le voyage d'Ulysse*, quand j'ai réalisé qu'il me manquait quelque chose entre les deux, la fin de la ville de Troie qu'Homère raconte en quinze lignes dans l'Odyssée. Cette nuit d'horreur était importante pour comprendre le voyage d'Ulysse, ce qu'il devient après des années de guerre. Il va lui falloir dix ans pour se débarrasser des horreurs de la guerre et rentrer chez lui. On en a fait une petite forme de théâtre musical de 50 minutes qu'on a jouée dans des écoles et des appartements.

Le texte se présente comme un récit. Le récit, c'est la forme que vous avez gardée ?

Oui c'est un homme face à vous qui raconte son histoire. Il est accompagné par de la musique et des chants en macédonien. Il n'y a rien, juste un tapis comme un de ceux sur lesquels on raconte des histoires.

Comment avez-vous écrit le texte ?

Je suis parti de l'Odyssée et du chant numéro deux de l'Énéide. J'ai donné à l'acteur la totalité du texte et une fois qu'il s'est inscrit en lui, j'ai enlevé des choses qui ne me paraissaient pas nécessaires en tout cas par rapport à mon projet. Je travaille sur la personnalité de l'acteur. C'est lui qui dirige le spectacle dans le rythme, dans le souffle.

Ce chemin d'Ulysse, il vous touche ?

Bien sûr. Moi mon chemin, c'est le théâtre. J'y suis arrivé par hasard. J'ai fait des études d'ingénieur. Mais quand ma mère est décédée, je suis parti en Angleterre, j'ai voyagé, j'ai fait des tas de choses, et un jour en revenant voir mon père en Haute-Savoie, j'ai croisé mon prof d'arts plastiques du lycée qui m'a proposé de venir faire du théâtre avec lui. Je serai arrivé une minute avant ou une minute plus tard, je passais à côté. J'ai dit OK. Et au bout de deux ou trois ans je me suis rendu compte que le théâtre m'enracinait, m'ouvrait les yeux au monde, à la politique, à l'engagement. Voilà pourquoi

c'est devenu un chemin qui m'a amené à l'intérieur de moi-même et m'a fait retrouver ma dimension mystique et spirituelle et à certains moments, m'emmène dans des déserts.

Quels déserts ?

Celui de la vie par exemple. Le désert c'est un endroit où on ne sait pas où on va. Donc un endroit où on est perdu à moins de se rencontrer soi-même en s'écouter, en écoutant ce qui nous environne. C'est la recherche de la suite. Il faut retrouver la maison, comme Ulysse. Et c'est difficile quand on est seul. Quand Ulysse arrive à Ithaque, il est tout nu, il n'a plus rien.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ **La véritable histoire du Cheval de Troie**

texte Homère/Virgile, mise en scène et adaptation Claude Brozzoni, avec Guillaume Edé, musique Claude Gomez
Théâtre La Manufacture, 2 rue des Écoles à Avignon, 04 90 85 12 71, à 13h25, du 6 au 26/07 (sauf 12 et 19/07)

la terrasse

juillet 2018

Entretien / Arturas Areima

Under Ice

LA MANUFACTURE / DE FALK RICHTER / MES ARTURAS AREIMA

Créé au Vilnius City Theater, en septembre 2016, primé la même année au Festival Fringe d'Édimbourg, la mise en scène d'*Under Ice** signée par Arturas Areima est reprise à La Manufacture. Une réflexion sur la déshumanisation des sociétés néo-libérales.

Quels principaux aspects de notre époque souhaitez-vous mettre en lumière à travers votre mise en scène d'*Under Ice* ?

Arturas Areima : La pièce de Falk Richter est centrée sur la problématique de l'ingénierie. Le capitalisme et le consumérisme sont en train de transformer notre monde contemporain en un espace d'aridité. Un espace soumis à de perpétuels bruits et mouvements : les rythmes effrénés auxquels nous sommes soumis en permanence, le déferlement des données économiques et statistiques...

Qu'est-ce qui vous semble le plus frappant dans cette pièce ?

A. A. : Le climat d'anxiété qu'elle révèle, qui est le fruit de la réalité quotidienne dans laquelle nous vivons. Je crois que nous nous laissons enfermer dans nos existences de tous les jours et même, pour certains d'entre nous, que nous nous perdons dans la vacuité



d'un monde sans perspective et sans repère. Nous ressentons constamment une pression qui nous enjoint d'être productifs, de répondre aux assignations des indicateurs chiffrés régissant notre société. Cela, au lieu

de laisser libre cours à nos aspirations naturelles. Ce climat d'anxiété est mis en place de façon totalement artificielle. Il est organisé de telle sorte que nous ne puissions pas établir son origine.

Quel regard portez-vous sur le mode d'écriture de Falk Richter ?

A. A. : Son écriture – qui ne joue pas sur une narration psychologique, mais sur l'exposition de fragments de sens et de motifs surgissant de notre inconscient – peut être reliée à un processus de séduction politique. Il est important de comprendre que ce processus n'a rien à voir avec des agissements

« Nous ressentons constamment une pression qui nous enjoint d'être productifs. »

et des manipulations qui se déploieraient au grand jour. Il modèle et transforme notre monde à travers un système de personnalisation systématisé. Le principal objet de cette séduction est d'élargir et de diversifier les offres afin qu'un choix ample de possibles soit accessible à chacun d'entre nous. Notre spectacle s'adosse à ce processus : il donne à entendre la pièce de Falk Richter en faisant en sorte d'écarter toute forme de réticence, en veillant à gagner à sa cause toutes les consciences.

Entretien réalisé et traduit de l'anglais par Manuel Ploiat Soleyman

* Spectacle en lituanien, surtitré en français et en anglais.

Avignon Off, La Manufacture, 2 rue des Écoles
Du 8 au 24 juillet à 19h30.
Relâche les 12 et 19 juillet.

la terrasse

juillet 2018

Entretien / Philippe Awat, Guillaume Barbot et Victor Gauthier-Martin

HEROE(s)

LA MANUFACTURE / DE GUILLAUME BARBOT D'APRÈS UN TRAVAIL COLLECTIF / MES PHILIPPE AWAT, GUILLAUME BARBOT ET VICTOR GAUTHIER-MARTIN

Une table de travail, des ordinateurs, une cuisine, un vidéo projecteur, des murs remplis d'inscriptions... C'est *HEROE(s)*, une création collective à travers laquelle trois comédiens-metteurs en scène nous parlent de « *la déglingue du monde* » et des combats des lanceurs d'alerte.

Qu'est-ce qui vous a décidés à vous réunir en collectif pour créer ce spectacle ?

Philippe Awat, Guillaume Barbot et Victor Gauthier-Martin : Au départ, nous étions tous les trois artistes en résidence au Théâtre de Chelles (ndlr, en Seine-et-Marne). Très vite, nous avons éprouvé le désir de nous réunir pour créer un objet théâtral singulier en écho au monde moderne. Nous avons alors appris à travailler ensemble. Avec trois visions du théâtre, trois expériences, trois savoir-faire aussi. Nous nous savions différents mais complémentaires. L'idée d'une création collective à trois metteurs en scène était assez casse-gueule pour nous donner envie de tenter l'aventure.

Qu'avez-vous souhaité éclairer du monde

contemporain à travers cette création ?

P. A., G. B. et V. G.-M. : Notre projet s'est axé autour du sentiment nouveau d'être en danger en bas de chez nous. Dans le sillon de Depardon, nous avons souhaité faire du théâtre avec des paroles recueillies loin de notre terrain de jeu habituel. Dès mars 2016, la France s'est retrouvée dans les rues contre la loi travail. Les citoyens ont voulu reprendre leur histoire – l'Histoire – en main. Nous avons écrit sur cela. *HEROE(s)* n'apporte aucune solution mais des explications. La déglingue du monde commence lorsque les lois ne sont plus appliquées. Si les règles d'une société sont bafouées, tout se déglingue. À partir de ce constat simple, on découvre une nouvelle figure du héros : le lanceur d'alerte, un citoyen sorti de l'ordinaire pour le bien commun. Nous



© Sylvain Duffard

« Si les règles d'une société sont bafouées, tout se déglingue. »

en avons rencontré. Leurs histoires sont passionnantes. Là, le sujet prenait corps : parler des travers du monde par le biais de leur humanité, de leurs combats.

Diriez-vous que *HEROE(s)* est un spectacle documentaire ?

P. A., G. B. et V. G.-M. : Non. Ce spectacle n'a pas vocation à être savant ou à remplacer un reportage. *HEROE(s)* est très documenté, bien sûr, et permettra à certains d'apprendre

beaucoup de choses sur l'évasion fiscale, les comptes offshore, la démocratie économique, les destins des lanceurs d'alerte... Mais l'essentiel est ailleurs. C'est un spectacle avant tout sur trois humanités, trois acteurs/metteurs en scène devenus simples citoyens. Des hommes qui, un peu perdus face à tout ce qui se passe, cherchent avec humour et tendresse à comprendre le monde dans lequel ils vivent.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

Avignon Off. La Manufacture, 2 rue des Écoles.
Du 6 au 26 juillet 2018 à 10h20.
Relâche les 12 et 19 juillet. Tél. 04 90 85 12 71.
www.lamanufacture.org

la terrasse

juillet 2018

Entretien / Claude Brozzoni

La Véritable Histoire du cheval de Troie

LA MANUFACTURE / TEXTES VIRGILE ET HOMÈRE / ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE CLAUDE BROZZONI

Claude Brozzoni adapte et met en scène les chants des antiques aèdes pour une rencontre entre les spectateurs, un comédien-chanteur et un musicien, sans aucun artifice, dans la pure beauté d'un conte à dire.

Qui sont Enée et Tchavalo ? Pourquoi les présenter comme ceux qui immigreront aujourd'hui ?

Claude Brozzoni : Enée est le fils du mortel Anchise et de la déesse Vénus. C'est un des héros de la guerre de Troie. Il est chanté par Virgile dans *L'Énéide*, dont il est le personnage central. Tchavalo est un musicien des rues, un personnage venant d'Europe centrale et qui voyage souvent dans mes spectacles. Il est la musique, le souffle, le vent et la liberté. À eux deux, ils racontent le chant II de *L'Énéide*, la dernière nuit de Troie, le massacre de ses habitants et la fuite des quelques rescapés, puis la longue et épuisante traversée de la

Méditerranée... Ils sont les héros antiques, mais aussi tous les héros anonymes qui fuient la guerre dans leur pays au péril de leur vie, affrontant le rejet des hommes qui vivent dans le confort de leurs sociétés.

Comment avez-vous adapté les textes qui inspirent ce spectacle ?

C. B. : J'ai simplement travaillé sur le texte original de Virgile, dans la version de Paul Veyne, en respectant son écriture et sa poésie. Il me semble important, dans le théâtre, que les "personnages sur la scène" aient une belle langue, quelles que soient leurs origines. Elle peut être crue et violente, mais toujours belle,



© D. R.

« Il me semble important, dans le théâtre, que les "personnages sur la scène" aient une belle langue. »

car elle représente le souffle intérieur et les sentiments des personnages.

Pourquoi montrer le monde « du côté des perdants » ?

C. B. : Dans tous mes spectacles, je me suis

placé de ce côté, certainement à cause de mes origines. Mes parents étaient des immigrants italiens ayant fui leur pays dans les années 30. Mon père était maçon et ma mère femme de ménage. Depuis le plateau, et au travers des textes de poètes contemporains, comme Peter Turrini, Mahmoud Darwich, Laurent Gaudé, Bertolt Brecht, ou anciens, comme Shakespeare, Hugo, Sophocle, Homère, j'ai toujours parlé de la souffrance des populations. Parce que je pense encore et toujours, qu'un jour viendra, où tout pourra changer et que nous serons à même de mieux nous respecter et enfin devenir les « gagnants » de nos vies.

Quel est le rôle de la musique dans ce spectacle ?

C. B. : La musique a toujours été très importante dans mon travail, car elle dit, mieux que toutes les formes parlées, les sentiments qui habitent nos cœurs. Elle est le souffle de ce que nous avons de meilleur. Ici, elle est offerte par l'accordéon. Elle raconte les joies, les peines, mais aussi le voyage. Musique de l'exil et de la route, elle est un peu comme l'Ithaque que recherche Ulysse. Elle est la maison de ceux qui n'ont pas encore trouvé leur maison.

Propos recueillis par Catherine Robert

Avignon Off. La Manufacture, 2 rue des Écoles.
Du 6 au 26 juillet, à 13h25; relâche les 12 et 19 juillet. Tél. 04 90 85 12 71.

la terrasse

juillet 2018

Entretien / Élise Chatauret

Ce qui demeure

LA MANUFACTURE / TEXTE ET MES ÉLISE CHATAURET

Élise Chatauret interroge la mémoire et la construction de l'histoire à partir des entretiens menés avec « une amie très chère qui a 93 ans ». Un spectacle qui interroge le lien entre la parole et la vie.

Quelle est votre méthode de travail ?

Élise Chatauret : Mes pièces partent du réel, des événements qui s'y produisent, mais surtout des histoires qui s'y racontent. Ma méthode de travail est empirique, née du désir de porter à la scène les gens et leurs paroles. Au fil des spectacles s'est inventé pour moi un protocole de travail. Je choisis un sujet, j'enquête et je mène des entretiens. Mes spectacles s'élaborent ensuite à partir de toute la matière documentaire recueillie. Puis l'écriture s'émancipe peu à peu pour questionner le potentiel théâtral des matériaux et œuvrer à

E. C. : Interroger et questionner ce qu'est la vie d'une femme à 93 ans me permet de creuser une réalité que j'ignore et de comprendre d'autres existences que la mienne. On parle très peu de ce que c'est que vieillir, il y a comme un angle mort dans nos sociétés sur ce sujet, et comme toutes les choses dont on ne sait rien, on imagine que c'est très grave. Or, c'est un moment de passage qui contient aussi sa joie et mérite absolument d'être vécu. C'est aussi cela que raconte le spectacle. J'ai découvert en écrivant le texte que la question centrale des entretiens était peut-être celle-ci : qu'est-ce qui demeure d'une vie, qu'est-ce qui reste ? Je pourrais dire que le spectacle tout entier est une réponse à cette question. En l'occurrence, pour mon amie, ce sont des choses apparemment anecdotiques tout comme de grands événements : la sensation de la robe de sa grand-mère contre sa peau, quelques secondes de bonheur un soir d'été à côté de ses enfants endormis, mais aussi le cycle des guerres...

Comment s'agencent, à la fin, mémoire individuelle et mémoire collective ?

E. C. : Le spectacle mêle la grande Histoire et les souvenirs biographiques les plus infimes, sans hiérarchie et sans logique, par touches et impressions. Cette dramaturgie lacunaire permet à chaque spectateur de créer des liens avec sa propre histoire. La mémoire est monteuse par excellence, elle réinvente tout et creuse des failles dans le continuum de l'histoire, comme le théâtre, où l'imaginaire et la réalité cohabitent de la façon la plus libre qui soit.

Propos recueillis par Catherine Robert



© MC2

« Comprendre d'autres existences que la mienne. »

une forme de porosité entre document et fiction. Les entretiens bruts, eux, ne disparaissent jamais, ils refont surface en périphérie, ressurgissent et nourrissent une recherche active sur le récit et la parole rapportée.

Pourquoi avoir choisi de travailler avec une très vieille personne ?

Avignon Off. La Manufacture, 2 rue des Écoles.
Du 6 au 29 juillet, à 10h05 ; relâche les 12 et 19 juillet. Tél. 04 90 85 12 71.

la terrasse

juillet 2018

Propos recueillis Maxence Rey

Anatomie du silence

LA MANUFACTURE / CHOR. MAXENCE REY

Après une pièce de groupe percutante, Maxence Rey crée un espace-temps singulier où l'expérience tient de l'immersion et du lâcher-prise.



© Delphine Micheli

« Le dispositif créé permet au spectateur de cheminer, avant de pouvoir s'arrêter et s'asseoir. Par ce dispositif, nous interrogeons la manière de pouvoir ralentir les rythmes internes des spectateurs pour pouvoir accueillir l'ensemble de la proposition, qui travaille vraiment sur un rapport au ralentissement, à la lenteur, à la densité dans le corps. J'ai invité le créateur lumière de la compagnie Cyril Leclerc, qui est aussi plasticien, à inscrire au plateau une installation plastique et visuelle, qui devient un élément scénographique, mais également un élément de cheminement, de déambulation du spectateur.

Métamorphoses imperceptibles

Le spectateur pénètre l'espace et découvre l'installation de Cyril, puis il va cheminer et découvrir un corps allongé dans l'espace. Nous invitons alors les spectateurs à s'asseoir

dans les gradins du théâtre et à accepter un moment de "dépôt" de littérature et de poésie écrite. Nous interrogeons l'endroit de tensions entre présence et absence, humain et inhumain, animé et inanimé, unité et fragments, à travers un corps qui va s'ériger, au gré de métamorphoses imperceptibles et continues, qui vont s'agencer, tant pour déconstruire la figure humaine que pour la recomposer, la muer en matière vivante. L'enjeu est de ramener ce corps à un statut de matériau, vivant, brut, malléable, qui en même temps raconte quelque chose de viscéral, d'archaïque. »

Propos recueillis par Nathalie Yokel

Avignon Off. La Manufacture, 2 rue des Écoles, Château de Saint-Chamand. Du 10 au 16 juillet à 19h35, relâche le 12. Tél. 04 90 85 12 71. Durée: 1h30 trajet en navette compris.

la terrasse

juillet 2018

Retour à Calais

LA MANUFACTURE

Avec un film sur l'engagement de Guy Alloucherie, une lecture et une exposition, La Manufacture offre un regard sensible sur la jungle de Calais.



© Martine Cendre et Cie HVDZ

Photo illustrant le projet No Border de Guy Alloucherie.

On connaît le théâtre documentaire réalisé par Guy Alloucherie à partir de paroles collectées auprès des habitants du bassin minier. Et ses veillées créées à partir de rencontres entre des artistes et des populations. Son engagement à Calais, lui, est resté très discret. C'est sur Facebook que Pascal Keiser, le directeur de la Manufacture, en a pris connaissance. « Magnifiques, ses textes posaient la question de la démission collective face à ce qui se passait là-bas. J'ai très vite eu l'intuition qu'il y avait quelque chose à faire sur le sujet », explique-t-il. Pour ses interventions sur place, le metteur en scène fait appel à d'autres artistes, comme l'auteure, plasticienne et performeuse Nadège Prugnard.

No Border, dans la jungle de Calais

Avec des photographies de Martine Cendre et Julie Romeuf, des textes de Guy Alloucherie lus par Lorraine de Sagazan et Mohamed

El Khatib, le film *Guy Alloucherie. No Border, dans la jungle de Calais* documente cette expérience. Réalisé par les étudiants de l'École Supérieure d'Art d'Avignon (ESAA), ce documentaire projeté en continu ouvre un cycle de films consacrés à des artistes, que l'on pourra voir chaque année à Avignon. Le 12 juillet à 19h30 aura aussi lieu à la Manufacture intramuros une lecture du spectacle *No Border* de Nadège Prugnard, inspiré de son travail à Calais. Et à l'ESAA, une exposition d'œuvres du photographe Henk Wildschut donne à voir la transformation des camps en ville informelle à partir de 2015.

Anaïs Heluin

Avignon Off. La Manufacture, salle École Supérieure d'Art d'Avignon, 1 avenue de la Foire. Du 10 au 22 juillet, en continu de 11h à 18h. Tél. 04 90 85 12 71.

la terrasse

juillet 2018

Arab Arts Focus

LA MANUFACTURE / FOCUS ARABE

En partenariat avec le D-CAF, festival multidisciplinaire indépendant du Caire dirigé par le metteur en scène Ahmed El Attar, la Manufacture organise un Focus Arabe. À travers cinq créations, on découvre un pan de la création arabe actuelle méconnu en Europe.



Convaincu du rôle que peut jouer le théâtre dans le développement de la société égyptienne et, plus largement, du monde arabe, Ahmed El Attar mène de front ses créations personnelles et la direction de l'événement international qu'il a créé en 2012 en plein centre du Caire. Le D-CAF ou « Downtown Contemporary Art Festival », devenu le festival le plus réputé d'Égypte pour son exigence, aussi bien en termes de forme que de propos. Grâce à La Manufacture, le metteur en scène profite de sa présence au Festival d'Avignon, où il présente sa nouvelle création *Mama*, pour inviter d'autres artistes dont il soutient la démarche. « *La création contemporaine arabe a très peu de visibilité en France et en Europe. Les jeunes, surtout, peinent à se faire connaître à l'extérieur de leurs frontières* », constate Ahmed El Attar. Autrés de quelques artistes confirmés, c'est eux qu'il met à l'honneur dans son Focus Arabe, comme il l'a fait en 2017 au Fringe à Edinburgh. Pour Pascal Keiser, directeur de La Manufacture, ce Focus Arabe participe d'une ouverture à l'international initiée de longue date. « *Il est important que le Off sorte de l'espace francophone* », dit-il. « *D'une grande exigence, les cinq créations proposées par Ahmed El Attar y ont toute leur place* ».

La création arabe au Château

Organisé du 8 au 24 juillet au Château de Saint Chamand, une des deux nouvelles salles ouvertes par La Manufacture en « centriphe-

rie » d'Avignon, ce Focus Arabe s'ouvre avec deux pièces : l'une venue du Liban, l'autre du Maroc. Dans son seul en scène *Jogging* (du 8 au 15 juillet), la grande dame du théâtre libanais Hanane Hajj Ali fait du récit de ses exercices quotidiens pour lutter contre l'ostéoporose et la dépression un prétexte pour parler de Beyrouth. Une ville qui, selon elle, « *détruit pour reconstruire et reconstruit pour détruire à nouveau* ». Quant au chorégraphe Taoufik Izeddou, il vient au Château avec une performance inédite : *Délire parfait*, où il poursuit avec le musicien Mathieu Gaborit son exploration des états de transe. Place ensuite aux nouvelles générations. Du 16 au 24 juillet, le danseur et chorégraphe égyptien Mohamed Fouad questionne dans son solo *Without damage* les effets de la marchandisation de l'art sur l'artiste. Avec la performance interactive *Gesturing refugees*, où elle met en mouvement le vécu collectif des réfugiés, on découvre Farah Saleh, une danseuse et chorégraphe palestinienne. À l'École Supérieure d'Art d'Avignon enfin, aux mêmes dates, l'installation *Aussi loin que le bout de mes doigts m'emmènent* de la libanaise Tania El Khoury offre une expérience individuelle sur le thème de la frontière.

Anaïs Heluin

Avignon Off. La Manufacture, Château de Saint Chamand, 3 av. François-Mauriac.
Du 8 au 24 juillet. Tél. 04 90 85 12 71.

!

INTERNET

Avignon 2018. "La Manufacture" : plus internationale que belge

Pascal Keiser, ingénieur de formation et spécialiste reconnu dans les projets entre culture et numérique a joué un rôle important à Mons dans ce cadre de "Technoclté" et de Mons 2015. Mais depuis 2001, sous diverses formes managériales il dirige aussi dans le Off d'Avignon "La Manufacture" un lieu longtemps considéré comme le 2^e lieu belge d'Avignon avec 3/4 productions belges pour 7/8 au lieu officiel, les Doms. Cette année seulement 2 spectacles belges et une programmation plus internationale. Il nous explique cette nouvelle option et le rôle social qu'il donne au numérique à Avignon et en banlieue parisienne. **INTERVIEW.**

La Manufacture 2018 : Une programmation plus internationale

C'est vrai, confirme Pascal Keiser, que depuis 2/3 ans il y a moins de spectacles belges mais l'année prochaine vous aurez peut-être la surprise d'en retrouver davantage. La Manufacture intéresse un grand nombre de compagnies internationales qui veulent s'exposer en Avignon hors du IN. Cette année avec des Marocains, des Libanais, des Égyptiens, une Palestinienne d'un camp de réfugiés établie à Édimbourg Farah Saleh, une autre sur la situation des femmes chiites au Liban. Mais aussi un spectacle israélien d'Hanoch Levin, un Lithuanien assez radical, un grand metteur en scène chinois, Meng Jinghui, la "référence" pour la génération théâtre 25/40 ans. Dans "Badbug" d'après "La Punaise" de Maïakovski, il propose un théâtre d'avant-garde qui mêle les disciplines, théâtre, musique, chant. Pour nous, cette présence chinoise est très importante puisqu'elle rejoint notre combat pour la démocratie comme ce "focus arabe" organisé ici dans un quartier sensible, dont nous reparlerons.

Je crois que le festival OFF doit s'internationaliser et ne plus être seulement francophone.

La "marque" Festival d'Avignon qui déborde sur le Off est tellement puissante que les programmeurs viennent du monde entier et il faut en tenir compte. C'est une réalité économique pour la vente internationale des spectacles qui s'accélère grâce au surtitrage devenu courant au théâtre (malgré les réticences du public français). Les programmeurs viennent de toute l'Europe mais aussi des États-Unis et même de Nouvelle-Zélande ! C'est aussi un enjeu politique et de défense de l'humanisme européen, puisqu'en Chine comme dans le monde arabe il y a de la censure et le

festival d'Avignon est un havre de paix et de défense des valeurs démocratiques.

"Micro-Folie" : une culture artistique numérique dans les quartiers périphériques

Ce qui m'intéresse, poursuit Pascal Keiser, dans l'utilisation du numérique ce sont les "technologies chaudes", l'application "sociale" du numérique. A Mons, Technoclté organisait 5000 formations dont 3000 demandeurs d'emploi permettant une réinsertion par le numérique. Dans la programmation numérique de Mons 2015 des projets participatifs comme "Café Europa" "Street Review" essayaient de casser les



barrières plutôt que de faire un musée numérique à l'usage des initiés ou des "geeks".

J'ai beaucoup travaillé à Mons avec Didier Fusillier, qui dirigeait le Manège de Maubeuge. Quand il est devenu Président de la Villette, il m'a demandé de travailler à un "musée numérique de nouvelle génération" avec les directeurs de 8 musées nationaux français (le Château de Versailles, Le Louvre, le Centre Pompidou, etc.). On a donc créé un outil très intuitif utilisable facilement par un public large. La vocation initiale était d'installer ce musée dans les cités du Nord de Paris, dans les Zones de sécurité prioritaires (ZSP), des zones où les enfants sont dans la rue à partir de 4 ans et où certains ados vont en Syrie. L'idée n'est pas de remplacer les musées nationaux mais de donner l'envie de la culture. On a commencé à Sevran, en pleine banlieue parisienne, un projet "Micro-Folie", qui se veut l'anti "Google Art Project", qui n'est lui qu'un simple musée en ligne. Il y a une mise en scène dans un lieu avec un écran monumental de plusieurs mètres de large et un film de 15 minutes qui présente 60 chefs d'œuvre (dont la Joconde, des vues en 3D du Château de Versailles, Pierre Boulez à la Philharmonie etc.) et vous avez des tablettes avec des renseignements à la demande. Il y a un puzzle pour les plus jeunes et les mères de famille voilées participent au "jeu" entre écran et tablette. Et elles montrent fièrement à leurs enfants des tableaux de nus : elles sont fières parce que c'est Le Louvre et les "grandes marques" des musées nationaux qui viennent dans leur quartier alors qu'elles et leurs enfants sont "en dehors" de la culture. C'est donc un outil d'intégration très fort. Ici à Avignon avec les responsables du Festival IN, le projet a été développé à la Fabrica, un des grands lieux du festival IN, dans un quartier dit "sensible" d'Avignon. Et ce fut un énorme succès pendant un mois et demi, en novembre-décembre 2017, dans une énorme salle vidée de son gradin. Cela a amené à la Fabrica un public de "non-théâtres", qui redynamise le lieu.

Mission Manufacture : donner le goût du théâtre dans la banlieue pauvre

J'estime, poursuit Pascal Keiser, que le théâtre a un rôle social important et pour le développer notre équipe peut compter sur la Mairie centrale et certaines mairies de quartier. Une de nos salles, "la Patinoire", est installée dans un quartier dit "à problèmes", très pauvre par rapport à la moyenne européenne, avec un

taux de chômage effrayant pour la jeunesse, de l'ordre de 75%. Le centre social local est à côté de la Patinoire et on a décidé de travailler ensemble. On essaie de casser ce côté apartheid culturel de fait. Je n'aime pas trop le terme "banlieue", mais c'est quand même un peu ça à Avignon aussi. Il y a 10 000 habitants dans le centre et 90 000 en périphérie. Or ces 90 000 n'ont pas accès au festival alors qu'ils sont à côté. D'où, cette année, notre projet "**Oxygène**". On a installé une nouvelle salle à Saint-Chamand, dans la salle polyvalente du centre social. C'est là qu'on présente le **focus arabe** dont j'ai parlé, en cogestion avec la mairie de quartier, le centre social, le collège et l'association des habitants. Ce projet déborde pendant l'année, en dehors du festival, dans des résidences. Pendant le festival on a engagé cinq jeunes du quartier ce qui leur donne un travail officiel rémunéré, une bonne carte de visite sur leur CV. Les mères du quartier sont aussi associées et les habitants ont un accès gratuit à nos spectacles pendant le festival grâce à la mairie de quartier, qui nous donne la salle gratuitement. On utilise les médiateurs du centre social pour donner aux habitants, jeunes ou vieux, l'envie de venir voir ce focus arabe et après ils rencontrent les artistes. Pour ces populations d'origine marocaine ou algérienne, le fait d'avoir un "focus arabe" est une fierté. L'effet paradoxal encourageant, c'est qu'après avoir vu les spectacles arabes, beaucoup nous ont dit qu'ils voulaient voir d'autres spectacles non-arabes. Sur 3000 adultes et adolescents dans ce quartier, 250 sont venus voir gratuitement les spectacles. Au total on touche entre 300 et 400 personnes de ce quartier avec les figurants d'un des spectacles.

Le rôle de l'Europe ?

Ce projet "**Oxygène**" vient d'être lauréat d'un financement Europe Créative via le projet "Centriphérie", qui s'intéresse à des projets en périphérie de ville, de région ou du continent dans 9 pays. Mais l'ensemble du budget de la Commission Européenne pour la culture (2014-2020) est de l'ordre de 1.500 millions d'euros. C'est le prix d'un avion de chasse, donc ces sommes sont pour moi ridicules. Il n'y a pas de lobby culturel européen alors que l'Europe économique se définit globalement par ses lobbys. On est dans un moment où, s'il n'y a pas de lobby, on ne peut pas agir en Europe.

Christian Jade

Réfugiés au théâtre : Avignon sur le pont

Porté par une génération d'acteur.rices engagé.es, le festival *Off* d'Avignon présentait cette année un nombre inédit d'oeuvres consacrées à la question migratoire. Que peut le théâtre quand la scène politique part à la dérive ? Vaste question que nous sommes allés poser dans l'un des 133 théâtres du plus grand festival de spectacle vivant au monde.

Il est 19h quand nous gagnons la rue des écoles, et malgré la chaleur avignonnaise, les comédien.nes tractent encore. En déclinant gentiment un énième prospectus, nous entrons dans le jardin de la **Manufacture**, « le *In* du *Off* » comme certain.es s'amuse à l'appeler. Ce théâtre très prisé des festivalières et festivaliers est spécialisé dans les créations contemporaines et engagées. Ce soir encore, le jardin est rempli de spectateur.rices muni.es de leurs billets. Toutes et tous viennent assister à la lecture du spectacle *No Border*, écrit par **Nadège Prugnard**, qui a passé deux ans dans la « Jungle de Calais ». Mais c'est avec **Pascal Keiser** que nous avons rendez-vous. Car pour cette nouvelle édition du festival *Off* d'Avignon, le président de la Manufacture a décidé de présenter une série de spectacles bien particuliers.

Les planches du salut

Cette année encore, la programmation de la Manufacture est en lien direct avec l'actualité. Pendant que le Festival *In* d'**Olivier Py** explore « *le genre, la transidentité, la transsexualité* », le collectif de la Manufacture, dans le *Off*, a choisi de nouer un partenariat avec le **Focus Arabe des Arts** (AAF), chargé de promouvoir à l'international des spectacles issus du monde arabe. Ainsi, sur la scène de la Manufacture, de la **Manufacture-Patinoire** et du **Château de Saint-Chamand**, ce sont en tout sept spectacles (dont cinq présentés par l'AAF) qui mettent au cœur de leur propos le monde arabe et/ou la question migratoire. Une volonté du collectif de s'engager sur ce sujet en particulier ? Peut-être, mais c'est avec un sourire bienveillant que Pascal Keiser, le président aux faux airs d'**Adrien Brody** mentionne avant tout le travail des artistes : « *Notre programmation est le miroir de la proposition artistique de l'année. Beaucoup d'artistes, d'auteurs, de metteurs en scène, de photographes se sont emparés de cette problématique qui, il faut le reconnaître, est assez oubliée par les médias depuis un an* ». Il mentionne plus particulièrement la « Jungle de Calais » et son démantèlement à la fin de l'année 2016, que les journaux ont beaucoup moins couvert que la confondante « crise des réfugiés ». Il rappelle alors la projection du film de **Boris Kommendijk** *No Border*, **Guy Allouche**, ainsi que la présence de l'exposition, *Ville de Calais* de **Henk Wildschut** à l'école d'art, quatrième lieu investi par la Manufacture pendant le festival.

Lecture, expositions, projection, spectacles, mais aussi performance figurent au programme de la Manufacture pendant cette soixante-douzième édition du festival d'Avignon. Une diversité bienvenue pour tenter d'aborder tous les aspects de la question migratoire, mais aussi pousser le spectateur hors de sa zone de confort. Questionner, interroger, déstabiliser, c'est notamment ce qu'essaie de faire **Farah Saleh**, chorégraphe palestinienne et artiste associée de *Dance Base* à **Édimbourg** avec son spectacle, *Gesturing Refugees*, présenté à Saint-Chamand.

« Le théâtre est une convocation, à un endroit donné, de spectateurs. C'est une forme de représentation très physique, qui la rend différente de tas d'autres médias et contenus. »

Pour s'y rendre, rendez-vous devant la Manufacture avant d'embarquer dans la navette gratuite mise à disposition. Une fois descendus du bus, on traverse la pinède sous le chant des cigales, on jette un oeil à la buvette à l'entrée et on pénètre enfin dans le bâtiment qui héberge également une bibliothèque de quartier. Farah Saleh nous rejoint dans le hall. Difficile d'entendre sa voix fluette au départ, mais rapidement, le silence se fait. La chorégraphe nous explique – en anglais – qu'avant

d'entrer dans la salle, elle a pour mission de nous préparer au mieux à notre futur statut de migrant.e. Fuir son pays ça n'arrive pas qu'aux autres... Mieux vaut y être préparé.e. Tout sourire mais sur un ton ferme, elle nous invite à lui remettre nos papiers d'identité : « *C'est important de ne rien posséder sur soi qui indique votre pays d'origine car en cas d'arrestation, les autorités ne sauront pas où vous renvoyer* ».

Chacun.e reçoit ensuite un petit sac plastique où mettre son téléphone portable – pour le protéger au cas où le bateau se renverse. Elle nous apprend également à siffler, deux doigts sous la langue, pour alerter les secours en cas de problème une fois embarqué.es. Un dernier verre d'eau – « *elle est potable, j'ai vérifié* » – et on y va.

Dans la salle, les chaises sont disposées sur scène. On remplit un questionnaire absurde (marque de notre shampoing, couleur de nos premiers draps, etc) qui servent à nous répartir en deux groupes. Deux projecteurs diffusent alors en simultané trois témoignages de danseurs et chorégraphes réfugiés, vraisemblablement enregistrés lors d'entretiens Skype. C'est par l'écoute, la parole mais aussi le corps que le public



s'approprié, en plus de leur histoire et de leurs traumatismes, les questions qui ont traversé ces trois hommes depuis leur départ : dois-je réellement remettre mes papiers d'identité à cette personne, à quels souvenirs me raccrocher pendant les moments les plus difficiles, vais-je oublier ce que c'est qu'aimer, ce que c'est que rire ? Ainsi, en cet après-midi de canicule, sur la scène du Château de Saint-Chamand, on associe le geste à la parole pour mieux comprendre et mieux se souvenir. On ne se contente pas de lire le récit de l'autre, on le vit.

Pourtant, à la sortie du spectacle, le mot qui revient le plus n'est pas « empathie » mais « perplexité ». Nombreux sont celles et ceux qui ne comprennent pas bien ce qu'ils sont venus voir, souvent déçus de ne pas avoir assisté à un spectacle de danse, confortablement installés dans les fauteuils rouges des gradins. Nous profitons du trajet retour pour récolter les témoignages. Sous les pins, un groupe de soixantaines se dépêche de regagner la navette. L'un d'eux laisse libre cours à quelques suggestions : « *On nous aurait mis dans une barque qui aurait été articulée mais là...* ». Une autre exprime ce qui l'a gênée le plus : « *Elle parle anglais, plein de gens ne comprenaient rien* ». Dans le bus, une femme, dissimulée derrière ses grandes lunettes de soleil noires, remarque notre micro et s'empare : « *J'imagine qu'au départ, l'idée c'est de dire que les gens sont triés sur des critères stupides, que la gestuelle est liée à des traumatismes passés, mais bon, j'appelle ça un spectacle paresseux* ». Ses quatre amies acquiescent. Nous nous adressons à l'une d'elles : quel est le but du théâtre alors ? Elle hésite puis répond, sûre d'elle-même : « *C'est un geste artistique qui permet de retransmettre une émotion à un public, de faire en sorte qu'il soit touché par cette émotion, qu'il se l'approprie* ». Elle fait une pause avant d'ajouter, en baissant la voix et le regard : « *Peut-être qu'on est frustrés comme eux ont été frustrés* ». Frustrés, en colère, perdus face à une langue inconnue ou qu'on ne maîtrise pas... En effet, il semble bien que l'espace d'un instant, Farah Saleh ait réussi son pari, faire de nous des apprentis migrants.

Les écritures du réel

Mais est-ce bien là le rôle du théâtre ? On est en droit de se poser la question au regard de la déception du public venu voir la chorégraphe cet après-midi là. Selon Pascal Keiser, le théâtre est un « *remède à l'amnésie médiatique* ». Certes, mais cela doit-il nécessairement passer par les larmes ? La presse informe, le théâtre émeut ? Le président de la Manufacture préfère donner sa propre définition du genre : « *Le théâtre est une convocation, à un endroit donné, de spectateurs. C'est une forme de représentation très physique, qui la rend différente de tas d'autres médias et contenus. Toutes les tensions, malheurs, inégalités du monde se traduisent avec beaucoup plus de force. Parfois c'est compliqué pour certains esprits réducteurs de comprendre qu'on est face à des personnages et pas face à ce que pensent les personnes sur scène et ça, ça maintient une tension théâtrale qui est très forte* ». L'homme sait de quoi il parle, lui qui a été au cœur de la polémique l'année passée en programmant le spectacle *Moi, la mort, je l'aime comme vous aimez la vie*, cette pièce de théâtre adaptée du texte de **Mohamed Kacimi** consacrée aux dernières heures de **Mohamed Merah** et mal accueillie par certaines familles de victimes. La ministre de la culture israélienne avait même réclamé à son homologue française l'interdiction de la pièce. Un terroriste comme sujet principal d'une pièce de théâtre ? Hors de question. Pourtant à l'époque, le président de la Manufacture avait à peine levé un sourcil. La polémique est demeurée au pied des remparts. Car voilà bientôt vingt ans que la Manufacture défend une idée du théâtre contemporain, novateur, engagé et qu'elle est devenue, depuis Avignon, l'un des lieux de prédilection des « *écritures du réel* ». *Gesturing Refugees* est l'un des exemples les plus parlants de cette année.

19h30, la lecture va commencer, on laisse Pascal Keiser - faux nonchalant, vrai débordé -, à son téléphone portable puis on traverse le jardin pour entrer dans la salle. En passant devant la buvette on imagine un panneau « *Allez pleurer ailleurs* ». Remède à l'amnésie médiatique, support de réflexions et débats, ici le théâtre dit, il ne contemple pas. **Julie Tirard**

Avignon Off 2018 : spectacles à ne pas manquer

TTT Hedda

Jeune femme timide, Hedda rencontre un homme sûr de lui. Elle tombe amoureuse, l'épouse, a un enfant. Vie de couple, de famille et de rêve jusqu'à ce jour fatal où l'homme lève la main sur sa femme. Hedda fait sa valise puis la vide. La refait. La revide. Elle reste. Et prend un billet sans retour pour l'enfer.

Ce monologue âpre, dur, concret navigue en eaux troubles. Refusant la binarité ordinaire, coupable versus victime, il passe par la bande et s'enfonce, dès lors, dans l'innommable en suggérant qu'au-delà des coups physiques, persiste la possibilité d'un amour réciproque. C'est tendancieux mais terriblement efficace pour que naisse une écoute tendue, aigüe, inconfortable.

L'actrice Lena Paugam porte ce texte tout en cassures et ruptures avec une vivacité de chaque seconde qui l'ancre dans un perpétuel présent. Aussi, lorsqu'elle s'effondre à la fin, dans un état plus proche de l'animalité que de l'humanité, on s'effondre avec elle (intérieurement). Rien ne résiste à la violence lorsqu'elle se fait systématique.

Cette violence conjugale est encore trop souvent une affaire privée où se mêlent le silence et l'effroi. Ce silence est ici brisé par cet incroyable spectacle. Salulaire.

Joëlle Gayot

6 au 24 juillet. 14h45. Relâche le 19 juillet. Théâtre La Manufacture.

Avignon Off 2018 : spectacles à ne pas manquer

TT Un homme qui fume, c'est plus sain

Les lycéens ont primé le Collectif Bajour lors du dernier Festival Impatience, en décembre 2017. Sans doute séduits par la fougue des acteurs formés à l'École du Théâtre National de Bretagne. Car ils affrontent la scène avec appétit, se font confiance, et jouent ensemble... jusqu'à reconstituer une finale de foot au geste près, sans tomber dans le grotesque !

Pourtant, l'ambiance n'est pas toujours à la fête dans cette remontée des souvenirs familiaux au sein d'une nombreuse fratrie, à l'occasion de l'enterrement du père. Affections mais vacheries et tabous glissés sous le tapis...

Inspirés par les textes de Jean-Luc Lagarce comme du *Retour à Reims* de Didier Eribon ou de leurs propres contributions, tous dessinent leurs personnages avec profondeur. Ils font entendre des voix singulières dans une symphonie bien composée. **Emmanuelle Bouchez**

Du 6 au 26 juillet, 11h50, à La Manufacture, relâche le 16 juillet.

Avignon Off 2018 : spectacles à ne pas manquer

TT Letzlove-Portrait(s) Foucault

Letzlove, comme un titre qui aurait l'air de parler d'amour... Mais n'est que l'anagramme derrière laquelle le philosophe Michel Foucault cachait Thierry Voeltzel (« le jeune homme de 20 ans » rencontré à l'été 1975), pour la publication, chez Grasset (1), de leur conversation libre et serrée, alors menée pour témoigner de 1968.

Un beau matériau pour le théâtre où deux archétypes semblent s'affronter — le maître et l'élève, ou le jeune amant et son mentor —, avant d'apparaître telles deux pensées cheminant côte à côte, se croisant, s'éloignant ou s'approchant, dans un incessant mouvement.

Pour faire résonner ce contrepoint, l'acteur-metteur en scène Pierre Maillet a choisi d'être Foucault et se tient dans les gradins, arbitre tout-puissant, quand le jeune homme — le comédien Maurin Olles —, reste sur scène, seul dans l'arène... Où, en patte d'éph et col large, il sourit, calme et amusé par les questions de son aîné, laissant sourdre la pensée sans réserve. Il est la jeunesse, la candeur, la fougue et la ferveur de ces années 1970 où « tout est politique » : le travail comme le sexe, l'amour ou la famille... Une époque revit qui peut parler à la nôtre.

Emmanuelle Bouchez

Du 21 au 26 juillet, 23h, à La Manufacture.

Avignon Off 2018 : spectacles à ne pas manquer

TT On aura pas le temps de tout dire

Une tête grisonnante dépasse d'un petit bandonéon. Seule boule de lumière dans l'ombre. Elle souffle, soupire, patiente avec douceur. Elle capte notre regard, nous intrigue, nous amuse. Un concentré de l'art des clowns, « *ces héritiers des riens du tout* » comme l'écrit Gilles Defacque, qui justement se tient là devant nous, sur scène depuis trois minutes ou depuis l'éternité. Arpentant les planches depuis quarante ans, le fondateur à Lille, dans les années 70, du Théâtre du Prato (aujourd'hui l'un des dix pôles nationaux de cirque), revient en solitaire pour raconter son aventure artistique et humaine. Depuis sa naissance, dans la Somme, à Friville-Escarbotin, jusqu'à sa découverte du Nord (belles séquences sur la langue populaire où se niche la mémoire de la mine), en passant par ses premiers pas de baladin... dans le OFF d'Avignon, cruel – déjà – pour les débutants. Il va son chemin, en simple veste noire, entre poésie, mime, musique, chanson. Il campe le désarroi roué d'Auguste sous la menace d'un Monsieur Loyal (impitoyable dieu du cirque) en voix off (la sienne aussi !). Il est vaillant, drôle, et sobre. La classe...
Emmanuelle Bouchez

Du 6 au 26 juillet, 13h55, à La Manufacture, relâche le 19 juillet.

Avignon Off 2018 : spectacles à ne pas manquer

Ce qui demeure

Traduire l'épaisseur du temps, croiser les changements de sensibilité d'une époque à l'autre, et tisser des rencontres pas factices entre les générations, c'est l'enjeu du spectacle – réussi – de l'auteure- metteure en scène Elise Chatauret.

Il fut notre coup de cœur du 9ème Festival Impatience, en décembre dernier. Parce que deux femmes - que presque soixante ans séparent -, y dialoguent avec pudeur par le truchement du théâtre et d'une bande enregistrée (vrai témoignage de la vieille dame utilisé par petites touches). Elles y mesurent leurs bonheurs (vécus ou espérés), leurs espoirs versus leurs déceptions, leurs amours, leurs combats... Les deux actrices, subtiles, s'appuient avec grâce sur le fil musical d'une violoncelliste.

Cette histoire du 20ème siècle ainsi redessinée par la lorgnette de l'intimité touche, fait rêver, nous aide à recolorer nos propres souvenirs.

Emmanuelle Bouchez

Du 6 au 26 juillet, 10h, à La Manufacture. Relâche les 12 et 19 juillet

LES LANCEURS D'ALERTE, CES HÉROS DU 21^{ème} SIÈCLE

Créé en janvier au Théâtre de Chelles, puis présenté au Théâtre de la Cité Internationale, Heroe(s) est l'un des succès du Off, présenté dans le cadre de la programmation de la Manufacture.

Phillipe Awat (Cie Le Feu Follet), Guillaume Barbot (Cie Coup de Poker), Victor Gauthier-Martin (Cie Microsystème); ces trois metteurs en scène, trois acteurs, trois directeurs de compagnies indépendantes ont écrit ce spectacle pendant deux ans. Un trio explosif pour décrire le monde d'aujourd'hui. Ils sont accompagnés sur scène par le violon électrique de Pierre-Marie Braye-Weppe.

Ils noircissent un énorme tableau noir. Ils inscrivent au fur et à mesure du spectacle les conclusions de leur enquête. C'est au lendemain des attentats du Bataclan, qu'est né *Heroe(s)*. Il questionne les faits d'actualité, de cette guerre menée contre Daesh jusqu'à l'émergence des lanceurs d'alerte, ces héros du 21^{ème} siècle qui dénoncent les dérives du monde capitaliste. Les trois acteurs sont allés à la rencontre des lanceurs d'alerte pour étayer leur propos. Le spectacle en est d'autant plus saisissant.

Ces trois artistes sont bien plus que des Pieds Nickelés comme ils aiment à se définir. Ils fabriquent un théâtre en Etat de siège, comme un lieu de refuge. Avec un humour féroce, avec une acuité journalistique épatante, avec un regard cynique et critique, ils décrivent des évidences : "*Le capitalisme a besoin de guerre pour se nourrir*". Et rappellent des chiffres éloquentes comme celui de l'évasion fiscale en France : 250 milliards par an placés dans les paradis fiscaux.

Heroe(s) n'est pas uniquement un brûlot politique, c'est un spectacle citoyen.

Stéphane Capron

Du 06 au 26 juillet à 10h20 - Relâches les 12 et 19 juillet, La Manufacture – Rue des Écoles

FALK RICHTER BOUILLONNE SOUS LA GLACE

Une troupe lituanienne rend explosif *Under Ice* de Falk Richter présenté en happening trash dans le Off d'Avignon à La Manufacture.

On pénètre doucement dans les pensées comateuses d'un homme vissé sur un fauteuil. « *A l'autre bout était le ciel, qui se précipitait contre l'horizon. Moi, j'étais ici, avec ma tête beaucoup trop lourde...* » déclare-t-il comme dans un murmure presque inquiétant. Cerné de micros qui amplifient comme ils déforment son message adressé dans le vide, il se met à hurler son désespoir, sa solitude, son épuisement, que personne ne semble entendre. Quelque chose de sourd et d'anormalement trouble transpire de la salle de conférence qui tient lieu de décor. Le sol est jonché de cadavres de bouteilles d'eau en plastique. Derrière une table, deux hommes sont postés en costume cravate façon cadres supérieurs ou consultants d'entreprise, plus tard l'un d'eux arborera un simple slip ou une robe de travesti. Leurs têtes se dissimulent sous des casques de moto en signe d'indifférence générale et de possible protection au chaos profus. L'espace est néanmoins saturé de sons et d'images qui défilent sur des écrans de télévision. Tout s'emballe, explose, dégénère, sous la houlette du metteur en scène lituanien Artūras Areima, jeune artiste multi-récompensé, dont la présence à la Manufacture d'Avignon est la première apparition en France.

L'artiste pulvérise l'univers de Falk Richter. Né en 1969 à Hambourg et bien connu au festival d'Avignon avec des pièces comme *Das System* ou *My secret Garden*, le dramaturge appartient à une génération ayant appris la méfiance mais pas la résignation face à la dérive de notre civilisation occidentale. Il fait un théâtre qui ne sait que s'ancrer d'une manière aiguë, accrue, dans la réalité contemporaine, qui scrute les failles et les perversités d'une société libérale et aliénée aux lois du marché et de la compétitivité. La violence des rapports humains y est décrite sans concession et exacerbée par la mise en scène secouante de Artūras Areima empreinte d'un réalisme de départ qui se dissout dans l'esthétique d'un trip sous acide.

Étourdissants, les comédiens Rokas Petrauskas, Dovydas Stončius, Tomas Rinkūnas se prêtent aux provocations les plus folles dans un registre de jeu hyper performatif pour dire l'état du monde. L'extrême férocité du propos n'écarte pas une certaine forme de jubilation.

Christophe Candoni

La Manufacture (Château de Saint-Chamand) DU 08 AU 24 JUILLET À 10H30

ANIMA ARDENS, LE TRIP TRIPAL D'UNE TRIBU MÂLE

Onze danseurs totalement nus entrent déchaînés dans la transe d'*Anima Ardens*, un spectacle du belge Thierry Smits. L'éloquence du corps incandescent fait l'intérêt d'une performance radicale qui se présente comme un rite exutoire.

La nudité frappante des interprètes n'est pas de l'ordre de la banale exposition d'hommes livrés au regard comme jetés en pâture. Plastiquement belle, elle n'est pas le vecteur d'une séduction aguicheuse mais le signe d'une humanité originelle, essentielle, dans son complet dépouillement. Dans leur plus simple appareil, les danseurs originaires des quatre coins du monde assument crânement le dénuement de leurs corps brassés, mélangés.

Ils apparaissent d'abord voilés d'un drap façon statues marmoréennes, quasiment immobiles, puis l'emportement intranquille ne cesse de progresser pendant une heure tendue et débordante d'une énergie tripale. Alors, le côté lisse et attendu d'un happening *new age* est vite balayé au profit d'une performance beaucoup plus forte et brute qui décontenance.

Sur la scène d'une blancheur glacée, les corps paraissent eux brûlants. Ils se plient, de déplient, se tordent, se balancent, s'entrelacent et finalement exultent avec une sorte de frénésie sauvage et indisciplinée. Outrée, exacerbée, leur présence expressive se veut pitre parfois, souffrante aussi. Dans un état de permanent dépassement de soi qui confine au délire, ils doivent faire preuve à la fois de solidité, de concentration, d'endurance et de lâcher-prise. Ce point d'équilibre est largement trouvé par ces impressionnants danseurs. Portée par la création sonore chaotique de Jean Fürst et Francisco López, **la performance est puissante et vibrante**. Elle célèbre l'individu et la communauté avec vigueur et vitalité.

Christophe Candoni

Du 06 au 15 juillet à 10h20 - Relâches les 8 et 12 juillet, La Manufacture, La patinoire

Avignon off 2018 : Spectacles à voir absolument ! Coups de cœur.

***Cendres* : les marionnettes jouent avec le feu**

À chaque création, le collectif Plexus solaire fascine par son art de la marionnette. Avec *Cendres*, la compagnie menée par la Norvégienne Yngvild Aspeli nous attrape avec le récit d'un jeune pyromane qui incendie la maison de ses voisins. Une histoire inspirée du roman *Avant que je me consume*. Plexus solaire confectionne des marionnettes de taille humaine, impressionnantes, et les manie avec une précision redoutable. Le collectif a le souci des détails, comme dans ce loup-garou qui symbolise la folie. Une incroyable performance de ces trois marionnettistes virtuoses. Immanquable !

Jusqu'au 26 juillet, 18 h 05, à La Manufacture.

***Le voyage de Miriam Frisch* : road movie dans les kibboutz**

On mange sur des plateaux de carton et des assiettes en porcelaine, on vote par consensus des motions absurdes autour de deux tables en bois, on regarde les photos d'une Allemande partie découvrir les kibboutz en Israël... et en finir avec les fantômes de la culpabilité. Et finalement, sans crier gare, avec toujours le sourire au coin, on se retrouve à s'interroger sur le déterminisme de l'Histoire, la responsabilité des nouvelles générations, etc. tout en dégustant une omelette maison. Un ovni théâtral sur lequel on peut embarquer sans crainte !

Mise en scène par Linda Blanchet. Jusqu'au 26 juillet, à 17 h 55 à La Manufacture.

***Portrait de Ludmilla en Nina Simone* : réincarnation**

Avez-vous déjà écouté le monologue d'Agnès de *L'École des femmes* de Molière et son « le petit chat est mort » accompagné au ukulélé ? Saviez-vous que le mari de Nina Simone la battait et qu'elle s'appelle Simone, car elle adorait l'actrice « Simone Signoret » ? Et qu'en 2018 il y a encore si peu de Noirs dans les conservatoires français, voire aucun, au ballet de l'Opéra ? On se régale avec le nouveau spectacle de David Lescot qui accompagne à la guitare l'actrice multi facettes Ludmilla Dabo. Des digressions jamais moralisatrices, de la spontanéité à revendre. Ce portrait de la chanteuse de « My Baby Just Cares for Me » ou encore « Grapefruit » offre un stimulant retour sur la lutte pour les droits des minorités.

Olivier Ubertalli

**Gilles Defacque, un clown est mon ami ... dans la mise en abîmé d'Eva Vallejo à La Manufacture**

Autant de chaises comme autant de stations d'un long chemin de traverses et de péripéties d'un clown qui "n'aurait pas eu le temps de tout dire". De quoi mettre en scène le portrait éclaté de Gilles Defacque, directeur du Prato, à Lille. Le spectacle est signé par la compagnie "L'interlude T/O" (Eva Vallejo & Bruno Soulier). Notre ami est facétieux. Pas que. Il est triste. Pas que. Complexe, alors

On ne lui verra un nez rouge qu'une fois pendant ce spectacle délocalisé par La Manufacture à quelques encablûres d'Avignon dans une salle de sport qu'un France-Croatie ne remplirait pas. Accompagné au piano par Bruno Soulier, auteur de la partition et virtuose d'un marquage à la culotte musical, esseulé sur sa piste rectangulaire, il est en noir comme son T-shirt, ses tentures et son mur du fond. Et en blanc, comme ses cheveux et comme ses moustaches.

Pas dupe du off ...

Le privilège de l'âge et du temps de parcours. "Il"? Étrange personnage, volontairement perdu, dans la fragmentation de ce portrait d'acteur né un 9 août de fin de guerre mondiale - la deuxième -, dans ses souvenirs et ses textes. Pas dupe pour un sou d'un off, de celui-ci qui culmine à 1500 spectacles, comme des autres. D'ailleurs, **Gilles Defacque** a écrit à sa maman un 8 juillet d'autrefois : *"Hier nous avons eu une personne qui nous dit qu'elle allait parler du spectacle à une autre personne qu'elle connaît à Lyon et qui m'a dit qu'elle pouvait connaître quelqu'un qui pourrait être intéressé par faire venir le spectacle chez elle ..."*

Les grains de sable du contre emploi ...

Et cet Auguste-là a du pain sur cette planche qui aurait pu être surréaliste (un poncif) en d'autres temps. De clown, il n'aurait donc que le nom surtout quand le dossier de presse ajoute *"Auteur, comédien, metteur en scène de spectacles qui explorent les formes les plus multiples du rire et de la poésie, dans des solos, grandes formes en salle ou chapiteau, formes à géométries et terrains variables."* De fait, clown classique il est, circassien il est comme le démontre son travail au Prato (le Théâtre International de Quartier Pôle National Cirque - Lille) qu'il dirige depuis sa création en 1973. Mais interfère ici le parti pris de mise en scène d'Eva Vallejo, habituée des dialectiques texte-musique-mouvement. Elle le dirige à contre-emploi dans les méandres éclatés de ses palabres et de ses gestes. Elle ne lui accorde son nez qu'une fois et jaunit les rires d'un spectateur confronté à la perte de ses repères de piste, à ces errances voulues de pitre erratique. Et il émeut, un faux air à la Dali, l'œil rond, dans l'infini de ses textes, dans sa recherche acrobatique d'un micro à pied qui se dérobera toujours, dans le diapason éclaté des références que la metteuse en scène se picoré, oui picoré, dans la bibliographie de ce créateur de *"nombreux spectacles"*, *"fou de littérature et de poésie"*.

Un autrement facétieux boulot de clown ...

Paradoxalement c'est cette incohérence, ce porte-à-faux *"malaisant"*, ce changement de registre permanent - la disruption mise en scène - ces imperfections et ces incongruités qui touchent. Nous voilà, spectateurs coinçés par ces coq-à-l'âne dans notre peine à sourire. À la folie du monde j'oppose mon silence, mon mur de papier, mon amusée et douloureuse incompréhension. Même le texte qui finit par s'envoler ! Au pays de l'absurde comme raison d'être, je t'emmerde, Monsieur Loyal, laisse-moi à ma mise en abîmé et à mon introspection, à mes fragments, à mes gouffres silencieux. À mon concertina pour souffler, quand-même ! Et au bassin minier et à ses douleurs. Ch'ti aussi je suis...

Un autrement boulot de clown, amuseur et homme bien tourmenté "au *"cœur qui se dévisse"* et *"dont le nom s'écrit en gifles majuscules"* aurait chanté Piaf. Pas étonnant qu'on ne lui voit le nez rouge qu'une fois. Un clown est mon ami en scène ... **Philippe Lefait**

Du 6 au 26 juillet 2018 à 13 h 55 à La Manufacture / Avignon (relâche 12 et 19 juillet)

culturebox

Instants magiques à Avignon : aujourd'hui, un petit-déjeuner théâtral !

S'enfoncer dans Avignon encore un peu endormis et pénétrer dans la jolie cour du Musée Angladon. Celui-ci accueille jusqu'au 25 juillet 2018, un drôle de spectacle : un savoureux petit-déjeuner théâtral...

Autour d'un grand comptoir en bois, prennent place une vingtaine de festivaliers encore ensommeillés, les soirées sont longues ; mais la convivialité du lieu nous réveille.

Deux jeunes femmes alertes et souriantes, toques sur la tête, s'enquièrent de notre nuit, nous proposant thé ou café dans de délicates tasses en porcelaine dépareillée. « Il m'est arrivé quelque fois de croire jusqu'à six choses impossibles avant le petit déjeuner » raconte l'une d'elles. Et la voilà égrainant en écarquillant ses grands beaux yeux bleus, une liste de rêves des plus inquiétants, en s'interrogeant sur leur signification.

Dans cet hémicycle du petit matin, les deux comédiennes-gastronomes de la compagnie Dérézo, Véronique Héliès et Anaïs Cloarec, passent avec poésie et espièglerie du coq à l'âne : petit tour des journaux du matin sur un ton décalé, brèves de comptoir, chansons et poésie se mêlent avec légèreté sur le ton de l'improvisation.

Des considérations minuscules et culinaires de Mr Schott à Lewis Carroll, en passant par Proust et sa madeleine, cette agréable parenthèse gustative et littéraire ouvre encore davantage notre appétit théâtral. Nous voici prêts pour une nouvelle journée marathon !

Sophie Jouve

13 juillet 2018

Festival d'Avignon OFF : "Maloya", enquête d'identité

Le conteur, comédien et metteur en scène réunionnais Sergio Grondin nous propose sa vision, son regard sur le maloya. Un hommage aux grands noms d'un genre en perpétuelle lutte pour ne pas disparaître, doublé d'une recherche intime.

Commençons par la fin : Le conteur est sur la scène, derrière lui défilent à toute vitesse des mots et des images qui se concluent par le terme MALOYA. Tout au long du spectacle, il a disposé sur le sol des dizaines d'étiquettes où sont inscrits des noms, des prénoms.

Identité réunionnaise

Ceux des grandes figures que Sergio Grondin a rencontrées ou dont il a recueilli la parole ou dont il a remis en lumière les propos lors d'interviews réalisées au préalable. Toutes évoquent le maloya : oui, la tradition, oui, la musique, oui, la danse... Mais avant et surtout, ce maloya qui fonde l'identité créole réunionnaise ; le maloya, la vie. Le maloya, l'âme.

Le maloya en questions

Tour de force orchestré en douceur par le conteur-comédien-auteur Sergio Grondin, avec la complicité du metteur en scène David Gauchard et du compositeur électronique Kwalud : que l'on soit féru de maloya ou néophyte, impossible de ne pas se laisser porter par ce documentaire qui prend sous nos yeux les aspects d'une pièce de théâtre ou d'une conférence intime mise en scène.

La voix de Sergio Grondin

On entend finalement peu de maloya mais on écoute, projetés en fond de scène ou dans la voix de Sergio Grondin, les grands noms – artistes ou spécialistes de ce pan de la culture et du patrimoine de La Réunion – témoigner de ce qui fait le maloya.

Musique de combat

Tour à tour lyriques ou approchant de façon intime de cette question, les intervenants nous font réaliser petit à petit à quel point ce qui était à l'origine une musique de combat et de résistance face à l'oppression (le maloya est né sous l'esclavage) est devenu, en grandissant, un genre musical à part entière et a su exploser ses propres frontières historiques, géographiques, sociologiques et politiques.

Sergio Grondin a le souci de ne pas perdre ses spectateurs : tout est chapitré, les mots-clés apparaissent en fond de scène, issus du vocabulaire créole ou français propre à l'univers du maloya sur fond de musique électronique qui ne dépareille pas pour autant.

Au nom du fils

Tout l'amour et le respect que porte Sergio Grondin à son pays et à ses défenseurs, se traduit dans cette quête. Car « Maloya » est avant tout une quête... Et voilà qui nous ramène au début du spectacle : c'est parce que son fils Saël est né que s'est posée la question de la façon dont il s'adressait à lui ; le choix des mots, le choix de la langue... Le français ? Le créole ?

Histoire du pays

Ce qui a l'air d'une question toute simple est conditionné par un contexte, par l'Histoire du pays, par l'histoire d'une famille. De toutes ces questions -et les réponses qui en découlent-, Sergio Grondin nous propose ce point de départ : les premiers noms posés sur le sol seront ceux des siens.

Prétextes, raison fondamentale à cette quête, à cette recherche des éléments qui font, qui fondent l'identité d'un homme et des hommes dans un temps et un lieu précis : maintenant et ici, à la Réunion, dans l'Océan Indien et pourtant en France.

Un voyage édifiant

A travers ses questionnements intimes, Sergio Grondin non seulement interroge son histoire – qu'est-ce qu'être père ? Qu'est-ce qu'être artiste ? Qu'est-ce que la transmission ?...-, mais aussi celle de la Réunion multiculturelle – qu'est ce qui fait la spécificité d'un pays ? Sa culture ? Son patrimoine ? Son rayonnement ? – et au passage, au fil de ces histoires, de ce conte, il nous dresse le portrait du maloya et rend un vibrant hommage à ces hommes et ces femmes qui accompagnent, font et sont le maloya... Un voyage édifiant, instructif et émouvant. **Patrice Elie**

Dans *Cent mètres papillon*, un one-man-show hors normes et très physique, Maxime Taffanel conte l'histoire d'un nageur en devenir. Difficile parcours que celui de l'excellence sportive.

Une jolie performance d'acteur et de... Nageur! D'emblée on est captivé par l'histoire de ce nageur qui se prépare à une compétition. Maxime Taffanel joue deux rôles: celui qui s'entraîne et celui qui entraîne. L'élève et le coach. Et tout est juste! À croire que Maxime a toujours baigné dans ces bassins olympiques où se forment mais aussi se déforment les champions. Il a la carrure du sportif, les mimiques du comique et la profondeur de l'acteur.

Alors cette histoire on y croit, et plus encore, elle passionne. On vibre à voir cet aspirant champion passionné par son sport qui en aime les sensations de «glisse» mais qui est pourtant en proie aux doutes et aux questionnements. Ce même adolescent livré aux humeurs de son coach, comme un enfant face à des parents qui ne comprennent pas qui il est, ni ce qu'il veut devenir. Alors l'élève prend sur lui, apprend à encaisser, à ne rien laisser paraître. Jusqu'au jour du choix où il affronte son entraîneur et décide d'abandonner sa carrière de sportif et son objectif de devenir un grand champion. Pourquoi? Simplement pour goûter au fruit défendu de la liberté et s'emparer de son vrai destin. Un cheminement qui est un exemple de force et caractère à la fois émouvant et réconfortant. Nous avons vu ce spectacle mis en scène par Nelly Pulicani au Printemps des comédiens à Montpellier où il a remporté un très vif succès.

François Deletraz

Du 6 au 26 juillet, 15h30, La Manufacture

5 juillet 2018



Le off d'Avignon : la radicalité du chorégraphe belge Thierry Smits

Créé en 2016 à Bruxelles, ce spectacle est resté plus d'un mois à l'affiche. Il débarque enfin en France dans le off. Saisissant.

Nous avons été sidérés par Anima Ardens qui signifie «âme brûlante» de la compagnie bruxelloise Thor. Nous l'avons vu au Sziget festival à Budapest l'an dernier. Un spectacle qui avait été donné auparavant à guichets fermés à Bruxelles pendant un mois et demi. Il est enfin en France dans le off d'Avignon du 6 au 15 juillet.

L'étonnant parcours à l'esthétique sidérante de 12 danseurs nus, qui évoluent dans un rituel conçu par Thierry Smits, chorégraphe radical pour ne pas dire provocateur qui inlassablement défriche de nouveaux territoires à chacune de ses créations. Celle-ci est fidèle à sa règle. Un ballet coup de poing auquel on adhère ou que l'on déteste mais qui, en tout cas, ne laisse pas indifférent.

Grâce à une bande-son puissante de Francisco Lopez que complètent les voix et les respirations des danseurs, on entre dans un autre univers à la fois d'une très grande esthétique mais qui aussi parfois violent. Peu à peu les danseurs quittent leur voile blanc pour nous confronter à la nudité et nous emmener dans une sorte de transe collective.

Cette pièce est superbement interprétée par des artistes d'horizons, d'écoles et de cultures différents. On est là face à une sorte d'apothéose naturelle de la danse. **François Delétraz**

Avignon, La manufacture du 6 au 15 juillet à 19h50.

!

Le Monde.fr

17 juillet 2018

L'ARBRE AUX CONTES

Un voyage au cœur de l'intime, le temps d'un week-end

Je ne connaissais pas du tout le travail et l'univers de Sergio Grondin et de sa compagnie Karanbolaz. Comme je l'ai déjà dit, j'ai été voir deux de ses spectacles dans le « off » en grande partie parce qu'ils parlaient de l'île de La Réunion. Et franchement, ça a été une très agréable découverte, à la fois pour *Maloya*, spectacle qu'il met en scène avec David Gauchard et qu'il interprète au côté du musicien Kwalud à La Manufacture, et pour *Kala*, spectacle qu'il a mis en scène, interprété par la conteuse et comédienne Léone Louis (compagnie Baba Sifon), à la Chapelle du verbe incarné.

Une fois encore, la dimension intime, personnelle est omniprésente dans ces deux spectacles qui se nourrissent, tout en les dépassant, des existences de ces artistes. Ainsi, le point de départ de *Maloya* est le sentiment qu'a ressenti Sergio Grondin lui-même en devenant papa et en s'apercevant de la difficulté qu'il éprouvait à s'adresser à son fils nouveau-né en créole (qui est pourtant sa langue maternelle). De cette expérience individuelle, très spécifique, il a su tirer une création à portée universelle, une réflexion d'ordre plus général sur ce qui fonde l'identité même d'un peuple, d'un territoire en collectant les témoignages de membres de sa famille et de personnalités locales autour du maloya, ce genre musical propre à l'île de La Réunion, à la fois chant, musique et danse, inscrit depuis 2009 dans la très sélective liste du Patrimoine culturel immatériel de l'humanité certifiée par l'Unesco.

J'ai particulièrement aimé la façon dont Sergio Grondin restitue sur scène tous ces témoignages collectés en amont du spectacle, grâce à un astucieux système de traduction quasi simultanée du créole au français et avec des petits cartons où sont indiqués les prénoms des personnes interrogées. C'est le mélange, la fusion de toutes ces paroles individuelles qui parvient à créer une réflexion plus vaste, plus générale sur la disparition ou la préservation d'une langue (le créole) face à la puissance unificatrice d'une autre (le français). **Cristina Marino**

LA MANUFACTURE 2 Bis rue des Ecoles 84000 AVIGNON – À 12H : DU 6 AU 26
JUILLET – RELÂCHES : 12, 19 JUILLET 2018

Le Monde.fr

20 juillet 2018

THEATRE AU VENT

L'élégance de la simplicité ! Telle est la marque de ce spectacle mis en scène par Claude BROZZONI qui nous livre la véritable histoire du cheval de Troie par la voix d'un messenger, le correspondant d'une guerre antique qui hélas fait écho aux guerres d'aujourd'hui.

De nombreux chroniqueurs se sont relayés pour faire du cheval de Troie, un épisode prodigieux de la Guerre de Troie. Le principal support de communication était la transmission orale, et nous pouvons imaginer que ce sont des générations de aèdes qui sont à l'origine de l'Illiade d'Homère.

Guillaume EDE incarne cet aède qui lui-même incarne un rescapé de la guerre de Troie qui a pour mission de témoigner des terribles circonstances de la chute de Troie.

Parole donc aux vaincus, aux victimes des guerres, celle que les poètes n'ont pu ensevelir alors même que le récit de cette guerre apologise le destin glorieux des Grecs.

Guillaume EDE joint toujours le geste au poème très mouvementé du récit parcouru de très beaux chants macédoniens. La composition musicale de Claude GOMEZ à l'accordéon souligne merveilleusement la portée intimiste du récit, ses coutures à vif, cette tristesse qui s'emporte pour redonner du souffle à l'espoir.

Sur leur beau tapis d'orient, l'aède et le musicien captivent les spectateurs avec une histoire d'autrefois qui parle de la nôtre, soulevant avec délicatesse les rideaux de nos mille et une nuits ! **Evelyne Trân**

LA MANUFACTURE 2 Bis rue des Ecoles 84000 AVIGNON – À 13H25 : DU 6 AU 26 JUILLET – RELÂCHES : 12, 19 JUILLET 2018

Le Monde.fr

THEATRE AU VENT

1er juillet 2018

L'homme peut bien apprivoiser le temps, il bénéficie pour ce faire de l'oubli fort heureusement. Ainsi accouplés le temps et l'oubli sont à l'origine de créatures lunaires, de clowns, tels Gilles DEFACQUE apprivoiseur de temps sur scène, juste le temps qu'il prenne forme et selon ses humeurs, se verbalise, se chosifie, se chantonne, devienne musical.

Les peintres connaissent bien cette relation entre l'espace et l'objet. Il est toujours question d'apparition, l'avant, l'après fusionnent, il y a forme et soudain l'émotion !

Clown, acteur, auteur, chef de troupe, Directeur du Théâtre LE PRATO à Lille, Gilles DEFACQUE donne l'impression de graviter autour d'un espace défini par sa propre respiration, jalonné de surprises, d'étonnements, de ravissements, d'étrangetés multiples parce que son tableau est imaginaire ou bien il est son véhicule de traverse.

Sur la scène devenue mer, Gilles DEFACQUE n'est pas seul, un musicien, Bruno SOULIER, suit tous ses gestes, boit peut-être ses paroles, en tout cas il s'en inspire pour faire jaillir sa propre respiration musicale.

La metteuse en scène Eva VALLEJO, heureuse d'accompagner ce personnage hors normes, parle d'un portrait de Gilles DEFACQUE en 20 tableaux. Nous ne les avons pas dénombrés car nous nous sommes laissés emporter par les mouvements de son journal de bord.

La vérité est que cela fait tellement de bien d'entrer quelque part sans montre, sans calculatrice et ne pas craindre de s'oublier le temps d'un spectacle inouï, d'une rencontre fabuleuse avec un artiste magicien, marchand de sable de l'imaginaire.

Belle vision de ce clown dont le visage s'accorde si bien avec son accordéon, qu'ils ne forment qu'un, le temps de laisser s'échapper un silence puis le cri de cœur réjoui de l'artiste.

Evelyne Trân

LA MANUFACTURE À 13H55 : DU 6 AU 26 JUILLET – RELÂCHES : 12, 19 JUILLET 2018

La Provence

Ce qui demeure (un vrai coup de cœur)

Ce qui demeure convie les spectateurs dans la cuisine – dont les bruits sont comiquement amplifiés dans la première partie du spectacle – d'une très vieille dame invitée par Elise Chatauret, la metteuse en scène, à faire retour sur sa vie passée, sa jeunesse en particulier. Il s'agit de savoir ce qui reste après tant d'années, sujet très touchant traité à la fois de manière incarnée et distancée lorsque l'enregistrement de la voix de cette femme ne se fait pas entendre et entre en résonance avec l'Histoire, la guerre comme la condition des femmes étant évoquées.

Le jeu d'acteur sublime ce noble projet, noble par les questions intimes et existentielles qu'il soulève, et deux jeunes comédiennes remarquables portent à tour de rôle la parole de cette femme. À leurs côtés une violoniste nous fait frissonner : la mélodie qu'elle fait entendre accompagne avec justesse cette traversée personnelle, mais aussi collective. Chacune des femmes sur scène, avec une sincérité et un médium qui leur sont propres, tâche de rendre compte de la démarche rétrospective de la femme de 93 ans, dans une restitution qui n'est pas simplement documentaire mais profondément vivante.

Louise Vayssières

Ce qui demeure à 10h jusqu'au 26 juillet (relâche les 12 et 19 juillet),
La Manufacture Patinoire, 2 bis rue des écoles.

12 juillet 2018

Cendres (on aime énormément)



"Cendres" c'est un comédien, des marionnettes et de la vidéo, ce sont deux histoires. Une histoire ancienne, de 1978, un jeune homme dans le sud de la Norvège incendie des maisons. Il est le fils d'un couple aimant semble-t-il, son père est commandant des pompiers. L'autre est d'aujourd'hui. Un romancier en mal d'inspiration s'empare de la première histoire. Lui aussi n'a pas pu dire à son père qu'il est écrivain. L'écrivain, c'est le comédien,

tous les autres ce sont des marionnettes, admirables, quasi humaines.

Quand les gens regardent brûler leurs maisons on croirait leurs visages vivants. Les angoisses du pyromane et de l'écrivain sont palpables, la bête qui les dévore est terrifiante. Ce spectacle quasi muet est techniquement parfait, manipulations, éclairages, vidéo, si exacts que tous ces artifices s'effacent au profit de la poésie, des angoisses, des défaites et des triomphes des protagonistes de ces histoires croisées. **Alain Pécoult**

Cendres, mise en scène de Yngvild Aspeli. du 6 au 26 juillet à 18h05, relâche les 12 & 19, à la Manufacture Patinoire, 2 bis rue des écoles,



Le voyage de Miriam Frisch (on aime)

Dans ce spectacle, les spectateurs sont invités à retracer le voyage de Miriam Frisch, une jeune allemande partie sept semaine en Israël pour faire l'expérience du kibboutz, d'une vie en communauté où le maître mot est le partage. Le partage, la compagnie Hanna R l'a mis au centre de son dispositif scénique : le public s'installe sur scène autour de deux grandes tables et le pain et le vin lui sont fournis. Ce dispositif rend intelligemment compte de l'utopie dont il est question dans la pièce et une scène est marquante à cet égard et révèle le lien recherché entre les acteurs et les spectateurs, lorsque les comédiens s'attablent et proposent de repenser en sept minutes les fondements de la société et d'énoncer les règles de vie commune, dont la première est le consensus. Au-delà du dispositif, le matériau documentaire et intime – puisque nous accédons à diverses considérations personnelles de Miriam Frisch – est très justement porté par quatre jeunes acteurs. Ils sont parfois synchronisés pour restituer la voix de la jeune femme et d'autre fois, ils se complètent et s'ouvrent à la polyphonie des rencontres qui ont parsemé ce surprenant voyage. **Louise Vayssières**

Le voyage de Miriam Frisch jusqu'au 26 juillet à 17h55 (relâche les 12 et 19 juillet), à la Manufacture, 2 bis rue des écoles.

12 juillet 2018

"Speed LevinG", La Manufacture, Avignon

Dans "Speed Leving", Laurent Brethome prend des individus (hommes et femmes) isolés dans la banalité de la vie. En bordure de désœuvrement ou d'ennui, de rêverie au mieux. Le metteur en scène emprunte les dialogues aux nouvelles d'Hanokh Levin qui décrit le quotidien, des vieilles personnes délaissées de Tel Aviv, et les transpose dans un monde jeune et contemporain.

Toutes ces personnes pour briser leur isolement délaissent leur humaine condition, leur trivialité coutumière. Au siège des toilettes, dans la baignoire, à l'ordinateur, sur un fauteuil, au lit... Les paroles sont ressassées : blasées et basiques. Tous partent à la rencontre de l'autre. En speed dating comme on dit.

Et leurs postures, souvent, sont celles de la société du spectacle. Sur scène, ils entrent en parade. Ils entrent en chorégraphie et dans les automatismes, l'énergie, les pulsions, ils deviennent images d'eux-mêmes. Sourires forcés de Narcisses qui mieux se vantent pour bien se cacher leur vente de soi. Vite fait, bien fait. L'espoir est partagé, la désillusion immédiate.

Cette forme d'encan moderne serait pathétique, si elle ne se révélait pour le spectateur réellement drôle. Tant les comédiens l'endossent avec une déconcertante facilité et une vitalité joueuse et précise.

Le metteur en scène a confié les rôles à des comédiens français et israéliens qui jouent dans leur langue maternelle.

Tous les dialogues sont surtitrés et le jeu, prend par cette réalité matérielle comme une scansion. Le temps d'une lecture concomitante à l'action, le temps d'un bémol, d'une surprise ahurie, le temps de laisser un fragment de temps, le temps laissé pour comprendre les mots de l'autre. De déchiffrer, gestes contradictoires aidant, les desseins cachés de l'autre. La mise en scène est pleinement facétieuse et enlevée.

On ne peut mieux impliquer le spectateur et le rendre complice des événements. Dans cette expérience de théâtre, le rire est explosif et communicatif. Dans "Speed LevinG", il est donné le spectacle de la condition humaine et sa farce perpétuelle.

Où il est montré l'absurdité d'un monde. Quand on n'en connaît pas les codes de communication. Que l'on n'en connaît pas les mots, ni les gestes de la séduction, ni le temps nécessaire à l'apprentissage du tact.

Le spectateur applaudit très fort.

Jean Grapin

WebThéâtre

Théâtre, Opéra, Musique et Danse

**On n'aura pas le temps de tout dire
Un moment de grâce et de bonheur !**



Sur le grand plateau, un petit monsieur auréolé de sa crinière blanche vient vers nous. Il vient avec sa petite chaise et va jouer de son petit instrument de musique. Voici le début d'un grand spectacle, de ceux qui vous accompagnent et que l'on veut partager avec ses amis.

Gilles Defacque est un personnage atypique, inutile de vouloir le « caser », de lui mettre une étiquette, elles ne collent pas sur lui. Que peut-on espérer d'un homme qui est né dans une salle de Balcatch-cinéma « Le Mignon Palace » ? Clown, poète, auteur, metteur en scène, comédien, directeur du Prato à Lille. Eclectisme et humanité forgent ce comédien atypique. Rien d'étonnant à ce qu'il croise la route de deux créateurs dont nous attendons chaque création avec gourmandise, Eva Vallejo et Bruno Soulier. Ce trio de talent nous offre ce voyage en pays Defacque.

On ne peut pas définir ce spectacle, car il est indéfinissable. Il faut se laisser porter par la poésie du personnage. Bruno Soulier accompagne au clavier les déambulations du comédien, il est un partenaire musical et attentif. Ce Portrait d'un acteur nous livre des extraits de son journal. Nous avons l'impression d'être avec un ami, et nous entamons une conversation à bâtons rompus. Il nous parle de tout et de rien, donc de l'essentiel. De pirouettes poétiques, en cascades avec porte manteaux et chaises de différentes tailles, nous suivons cet homme à la voix de conteur. Le journal d'un jeune comédien à sa mère pendant le festival d'Avignon est un régal. Un petit air de concertina, un pas de deux tout seul, de « Parlures » en « Parlures » selon le titre de ses livres, nous aimons beaucoup ce spectacle qui est le journal sensible « d'un quelqu'un ».

Gilles Defacque, Eva Vallejo et Bruno Soulier nous offrent l'un des plus beaux spectacles du OFF. **Marie-Laure Atinault**

Festival Avignon Off à 13h55 à la Manufacture Tél/ 04 90 85 12 71

26 juillet 2018

COUP DE COEUR

Exodus

Les visages de l'expatriation

Un spectacle court et dense dans l'exiguïté d'un camion aménagé en mini-théâtre. Une série de témoignages simples d'émigrants d'hier et d'aujourd'hui racontés sans pathétique. Une remise en place claire des idées préconçues. Une forme scénique d'une limpidité et d'une efficacité absolues.

Tant d'informations, vraies ou fausses, ont été répandues à propos de la crise des migrants que les avis les plus contradictoires cohabitent et s'opposent suscitant autant l'empathie que le rejet. En 40 minutes, le *Théâtre d'1 jour* fait place nette pour une réflexion débarrassée de tous préjugés en abordant des exils puisés autant dans d'authentiques histoires familiales du XXe siècle que de réalités dramatiques immédiates.

Un début en forme de conte rappelle l'aventure du spectacle « *La Volière de Dromesko* » qui fit des tournées internationales dans les années 1990 avec un spectacle dans lequel des oiseaux avaient un rôle capital. La morale en est que des volatiles passent aisément des frontières, repartent et reviennent. C'est d'ailleurs le rappel sonore des bruits d'ailes d'un envol qui, symboliquement, clôturait cette représentation.

Une autre aventure servira de toile de fond pour la suite, celle, narrée par Patrick Masset, d'une couple (ce pourrait être ses parents) qui part s'installer au Canada, sans doute vers 1950, afin de travailler. Pour échapper à des exploiters sans scrupules (cela ne date pas d'aujourd'hui), les époux filent vers Vancouver. De petits métiers en labeur plus élaborés, ils fondent une famille. Eux et les enfants paraissent dans ces vieux films super8 qui témoignent d'années heureuses que les rejetons devenus adultes regretteront une fois tout le monde revenu en Belgique. S'intercale aussi tel dialogue téléphonique démontrant que, en dépit d'apparences de sérénité, la personne restée à l'étranger sans les siens se retrouve dans une solitude insupportable.

D'autres démonstrations viendront s'intercaler sur un montage vidéo d'images d'archives: celle du musicien venu d'Irak et atterri à Liège qui finit par s'interroger sur la générosité paradoxale de l'accueil alors que la Fabrique Nationale d'Herstal exporte des armes dans les pays en conflits au Moyen Orient ; celle des chiffres statistiques des morts en mer sur rafiots de trafiquants d'êtres humains en Méditerranée depuis 2000 ; celle, mêlant dessin animé d'océan houleux et marionnette, pour rappeler Aylan, gamin kurde photographié décédé sur une plage turque par Nilufer Demir ; celle de la brève et bruyante intervention de douaniers durant la représentation... Une des séquences finales, inattendue, montre un Elvis Presley pas encore déchu, chantant « *If I Can Dream* » (Laissez mon rêve devenir réalité).

Derrière des épisodes relatés en langage simple, toute la complexité des problèmes soulevés par l'émigration sont abordés. La variété des formes utilisées et la fluidité de leur déroulement facilite la démonstration. Parole ou musique en direct, voix off ou bande son, films, ombres chinoises, effets optiques et modification de l'espace à travers des écrans de tulle, marionnette... chaque trouvaille scénique contribue à l'efficacité d'un message certes militant mais formellement abouti. L'ensemble a été conçu pour être joué partout, surtout là où il n'y a pas de théâtre, dans le but de conscientiser un maximum de citoyens.

Michel Voiturier

Théâtre du blog

11 juillet 2018

J'appelle mes frères, de Jonas Hassen Khemiri, traduit du suédois par Marianne Ségol-Samoy, mise en scène de Noémie Rosenblatt

« J'appelle mes frères et je dis : il vient de se passer un truc complètement fou. Vous avez entendu ? Un homme. Une voiture. Deux explosions. En plein centre. J'appelle mes frères et je dis : Non personne n'a été arrêté. Personne n'est suspecté. Pas encore. » Contraire à toutes les règles de commencer une critique par l'accroche du spectacle. Mais, comme c'est la meilleure formulation pour en donner une idée, on la garde...

Jonas Hassen Khemiri, d'abord romancier (*Un Oeil rouge, Montecore*), est passé à la scène avec *Invasion !*, un immense succès en Suède, et créé en France en 2008 par Michel Didym (voir *Le Théâtre du Blog*). La question ? Toujours la même : qui suis-je, avec mes cheveux noirs dans ce pays de blonds, quel est mon pays, et ma nationalité ? La question de l'identité, rebattue, vidée de son sens et bourrée d'idéologies suspecte, prend ici une autre réalité, brute, au carrefour du théâtre de l'intime, et du politique.

Amor, étudiant suédois "issu de l'immigration", habite une ville traumatisée par un attentat (qui n'a fait aucune victime, apparemment). Et, au fur et à mesure de ses déambulations, il se sent suivi, harcelé, soupçonné par la police. Les jeux même avec celle qu'il aime et qui ne lui rend pas la pareille, quoi qu'il en pense, tournent à la persécution. Ses devoirs envers ses «frères», de sang ou non, l'accablent de culpabilité : acheter une mèche de perceuse devient un calvaire, comme reconnaître que le «frère» vendeur n'a rien à faire de cette parenté. Amor vit une journée de cauchemar, se sent coupable de tout, et pourquoi pas de l'attentat, jusqu'à ce que...

La mise en scène sert avec une grande précision, l'humour et la radicalité de la pièce. Autour de Slimane Yesfah (Amor), Priscilla Bescond, Kenza Lagnaoui et Maxime Le Gall (artiste associé lui aussi à la Comédie de Béthune), et un chœur de onze amateurs. Le travail avec eux, commencé à Béthune, se renouvelle dans chaque ville de représentation. Et il est essentiel au spectacle, ces amateurs représentent, ensemble et individualisés, cette ville fantasmée, effrayante, qui hante Amor. Noémie Rosenblatt a travaillé précisément sur l'électricité qui passe entre les corps, sur la perception d'un espace qui peut être neutre ou très hostile. Et, si mon prochain passe trop près de moi, il n'est plus un prochain, mais devient une dangereuse force d'intrusion...

Un auteur fort, une pièce où nous affrontons nos angoisses, celles des banlieues intégrées qui vivent avec, au moins une double identité. Ici, la direction d'acteurs est serrée et généreuse, et la scénographie à la fois minimale et riche (Angéline Croissant). Que demande le peuple ? Noémie Rosenblatt, après le Conservatoire national, s'est formée à la mise en scène comme assistante d'Eric Lacascade, et de Cécile Backès, et s'est associée avec trois autres jeunes compagnies dans une société de production, Le Bureau des filles : partager l'administration et la diffusion des spectacles permet de mieux les travailler. Simple bon sens artisanal, essentiel en ce temps où il faut réinventer les conditions de la création artistique. On dit bravo à ces jeunes femmes, pieds sur terre et imaginatives, et on se dit qu'on reverra vite Noémie Rosenblatt qui a déjà convaincu pas mal d'institutions. En attendant, allez à la Manufacture. **Christine Friedel**

La Manufacture, La Patinoire, à 15h55, jusqu'au 26 juillet.

Théâtre du blog

Festival d'Avignon :

La véritable Histoire du cheval de Troie, adaptation de *L'Illiade* d'Homère et *L'Enéide* de Virgile et mise en scène de Claude Brozzoni

C'est le trentième spectacle de la compagnie Brozzoni créée en 1989. On se souvient, entre autres, d'*Eléments moins performants*, et de *Médée Kali*. Ici, Enée et son ami Tchavalo, une valise à leurs pieds, (Guillaume Edé, comédien-chanteur et Claude Gomez, accordéoniste) sont à la recherche d'une terre accueillante où poser leurs bagages après leur fuite de Troie qui a été détruite. Leurs compagnons, dont le plus grand nombre a échappé de justesse à la mort, sont effrayés par les rivages de la Méditerranée où ils voient des Grecs partout.

C'est dit, le metteur en scène, ce qu'on appelle une petite forme, celle d'un conte, où à travers le mouvement, le jeu, la voix et la musique, un moment où le verbe se fait chair, souffle et voix. Cette histoire raconte comment à la fête des dieux, où la déesse Eris ne fut pas invitée et où on donna la fameuse Pomme d'or à Vénus, ce qui provoquera l'enlèvement de la belle Hélène par Pâris. Après avoir vainement assiégé Troie pendant dix ans, les Grecs eurent l'idée de construire un cheval géant en bois où se cacha Ulysse et des soldats. Malgré les avertissements de Cassandra, le cheval est tiré dans l'enceinte de la cité et les Troyens font alors une grande fête. La nuit, bien imbibés de vin, ils se sont endormis, et les Grecs sortirent du cheval et ouvrirent alors les portes de la ville pour permettre à l'armée de massacrer tous les hommes et d'emmener en esclavage toutes les femmes. Et les enfants mâles furent eux aussi tués pour éviter une éventuelle vengeance.

Troie sera détruite et ce fut la fuite sur les mers. « Enfuie-toi Enée, c'est l'heure inéluctable, il n'y plus de Troyens ! (...) Permettez-nous de tirer nos vaisseaux sur le sable. Nous sommes paisibles ! »

Un chant, suivi d'un long silence de deuil partagé par le public, met fin au spectacle. A une époque où les migrants sont chassés sans pitié d'une frontière à l'autre, on peut méditer sur cette *Véritable Histoire du cheval de Troie*... « Il me semble important, dit Claude Brozzoni, que les personnages sur la scène aient une belle langue. » Et ici, vous l'aurez compris, cela ne nuit pas au message....

Edith Rappoport

La Manufacture, rue des Ecoles, Avignon, jusqu'au 26 juillet, à 13 h 25, relâche le 19 juillet.

T. : 04 90 85 12 71



Théâtre du blog

19 juillet 2018

Le Voyage de Miriam Frisch, mise en scène de Linda Blanchet

Nous sommes assis autour des trois côtés d'une table, et autour de deux autres longues tables en surplomb, pour assister à ce voyage en Israël, d'une jeune allemande, Miriam Coretta Frisch, née à Francfort le 12 février 1987. Elle fait un séjour de sept semaines dans un kibboutz l'été il y a six ans pour comprendre comment la vie collective fonctionne de l'intérieur, et comment on peut arriver à un consensus.

« J'ai rencontré Miriam dans un atelier d'écriture à Francfort, dit Linda, une de ses amies et je l'ai interviewée en 2012, 2015 et 2016. « Partir en Israël pour recommencer quelque chose. Il y a longtemps que je m'intéresse à quelque chose en dehors du capitalisme. Je veux qu'on mange ensemble et qu'on partage tout. (...) Nous sommes tellement heureux que notre fille et notre fils aient décidé de rester à Salséa. Une nouvelle langue dans cette coopérative agricole. Miriam est le deuxième allemand que j'aie connu ! ». On nous annonce qu'on va nous transmettre des recettes de cuisine et on nous distribue des boîtes, une belle assiette, et des photos. « J'espère que ma mère sera encore en vie quand j'aurai des enfants, il est possible de vivre sans histoire. Aux chiottes le passé ! Qui est pour l'oubli ? »

Miriam Frisch raconte une sorte de quête d'identité et d'héritage mental, ce qui est sans doute le but de ce voyage initiatique. Le spectacle mêle témoignages, fiction et musique. Il y a aussi des projections de part et d'autre de la table. Entre autres, un film où on voit Hanna Arendt qui veut garder sa langue maternelle allemande et qui a besoin de prouver que le temps amène du changement.

Puis on nous sert un morceau d'une bonne omelette que nous dégustons avant de sortir.

Un bien étrange spectacle à ne pas manquer, avec de bons acteurs comme Calypso Baquet, Maxime Coggio, William Eddimo, Cyril Texier et Angélique Zaini. **Edith Rappoport**

La Manufacture, 2 rue des Ecoles, Avignon jusqu'au 26 juillet, à 17 h 50. T. : 04 90 85 12 71.



Théâtre du blog

19 juillet 2018

Maloya de Sergio Grondin, David Gauchard et Kwalud, mise en scène de David Gauchard

Sous l'impulsion du conteur Sergio Grondin, la compagnie Karanbolaz retrouve une parole réunionnaise, forte et fière, pour mettre en scène des spectacles populaires. Avec *Maloya*, leur troisième réalisation en commun, Sergio Grondin, le musicien Kwalud et le metteur en scène David Gauchard privilégient une écriture collective. A partir de collectes de témoignages et d'entretiens avec les habitants, musiciens, etc., les maîtres d'œuvre analysent les rouages du Maloya, une langue identitaire qui désigne aussi la musique traditionnelle de la Réunion et en est le symbole culturel et historique. Mais ce mot subit une mutation sémantique, à cause de la mondialisation indifférente à la préservation des identités.

Ces créateurs défendent donc le concept d'Edouard Glissant: une «mondialité» roborative qui, à l'inverse de la mondialisation, reconnaît la présence de cultures différentes mais vécues dans le respect de l'autre. Comment se départir des problématiques locales pour accéder à l'universel ? Ainsi, si le Kabar, lieu de célébration de la mémoire des ancêtres, est aussi celui de la parole dans toute sa diversité. Cette recherche identitaire, menée à la fois sur le territoire puis sur le plateau, évoque d'abord l'âme du Maloya, plutôt que sa tradition, à travers une enquête documentaire. Avec des relevés précis de vies, et un état d'esprit qui va de l'intime, à l'universel.

Sur le plateau nu, le musicien Kwalud joue rock, jazz, hip-hop, électro, pendant que le conteur Sergio Grondin arpente la scène vide, encore étonné que ce soit en français qu'il ait adressé ces mots à son nouveau né : « *Bienvenue Saël, ta maman et moi, on est heureux de te voir !...* »

Une phrase devenant une obsession pour le jeune père qui ne comprend pas pourquoi elle lui est venue aux lèvres, spontanément en français et non en créole, sa langue maternelle parlée encore par 98% de la population réunionnaise. Danyel, un ami sexagénaire lui explique que, si sa génération a vécu, préservée du monde extérieur, celle de l'interprète est née « avec ce fameux monde du décor... dans ce monde-là, eh ! Bien c'est simple, la langue maternelle, elle n'existe pas. » Se pose une question paradoxale sur l'identité : l'enfant, né au monde, est-il obligé d'appartenir à une langue, à une région, à un peuple, à un drapeau ?

Un témoignage collecté parmi d'autres, résonne de façon similaire, avec Stéphane, né dans le Vaucluse, mais habitant depuis des années la Réunion : est-il Réunionnais ? Il est né de père inconnu, et l'idée de filiation est restée abstraite pour lui d'autant qu'à son tour père adoptif d'une petite fille thaïlandaise, il a lancé loin encore l'idée de racine. L'amour parental pour un enfant est ce qui importe : une force interactive, et ces parents-là avouent pourtant qu'ils seraient heureux que leur fille apprenne le thaï, un choix qui est laissé seul, à sa liberté et à sa convenance

Messenger d'une parole décidée et fort de ses convictions, Sergio Grondin nous conte en créole, une langue vive, imagée, gourmande et joyeuse qu'il traduit aussitôt en français, le cours circonstancié de son histoire ... Pour sauvegarder la langue et la laisser libre de se frayer tel passage ou tel autre, traçant sur le sol des lignes imaginaires, des territoires secrets, il place régulièrement, en guise de petits cailloux repérables comme ceux des contes de fée, les prénoms des hommes et femmes qui dessinent le Maloya: une mémoire et un patrimoine.

Mais aussi une leçon de choses et de vie, un paysage géopolitique, tenant lieu de *Défense et Illustration de la langue créole*, un humble et beau manifeste poétique, ici mis en scène avec efficacité. **Véronique Hotte**

La Manufacture, 2 rue des Ecoles, Avignon, jusqu'au 26 juillet à 12h.

Théâtre du blog

2 juillet 2018

On aura pas le temps de tout dire, portrait d'acteur#1,

Conception/adaptation d'Eva Vallejo/Bruno Soulier, acteur/textes de Gilles Defacque

Il s'agit sans doute officiellement du seul Théâtre International de quartier : le théâtre du Prato, à Lille, qui est aussi pôle national cirque. Ce genre d'appellation contrôlée donne un peu le vertige, comme si on était en train de se balancer en haut d'un mât chinois. Pour arriver au Prato, dans le quartier populaire des Moulins, on prend le métro, par exemple, à la gare Lille-Flandres ; on survole les quartiers, les rues, les friches urbaines, et la majesté des constructions industrielles vides comme des coquilles, et belles de leur gloire pas si ancienne.

Et on arrive à ce qui fut une filature. Mais ici l'on file la métaphore, la gestuelle, les mots, la musique, sous la haute bienveillance de Gilles Defacque, l'un des fondateurs (1973) d'une maison où sont passés les clowns de tous les pays, Ronny Couteure, la Compagnie de l'Oiseau-Mouche, et les textes de Samuel Beckett. Mais n'oublions pas le titre du spectacle que vous allez voir : *On aura pas le temps de tout dire*.

Donc, Gilles Defacque a été professeur de lettres, et puis les lettres, tout en finesse, pointues, pleines d'esprit, l'ont aspiré corps et biens, ce qui fait qu'il est devenu clown, acteur, arpenteur de plateaux et piéton de cirques. Ce *Portrait d'acteur#1* (sous-titre du spectacle) s'est construit – on a envie de dire, comme pour une plante, «a poussé», en symbiose parfaite entre l'acteur-clown, Eva Vallejo qui l'a mis en scène avec le compositeur Bruno Soulier qui sur le plateau, l'accompagne, l'environne, le guide, le surprend, l'écoute.

Presque rien sur le plateau, sinon l'indispensable laboratoire musical, quatre ou cinq chaises de différentes tailles héritées de spectacles précédents, des micros pas toujours commodes –mais ça, c'est le destin du clown-, et des lumières suggestives. L'acteur peut entrer, tout replié sur son concertina, l'emblème du clown. Gilles Defacque nous offre un Auguste discret, souffrant à peine de l'ironie de son nom. L'Auguste n'est jamais à sa place, il ne tient pas debout, du moins il est en perpétuel déséquilibre, ce qui le met sans cesse en mouvement, du coup il a inventé le mouvement perpétuel. Aaah, trouvaille, hein ? Le clown est inquiet, d'autres diraient intranquille. C'est avec ça que se raconte une vie d'acteur, tantôt du côté du journal intime, partagé, telle la première aventure dans le off Avignon, tantôt du côté de la métaphysique, l'âme même du théâtre : être ou ne pas être, là est bien la question. Le Gilles que vous aurez devant vous se la pose sans fausses pudeurs, sans le moindre cabotinage. Sans complaisance, non plus. Il parcourt sa vie d'artiste avec une nostalgie légère, un humour délicat, bref avec une grande élégance et une vraie poésie.

On pourrait citer des extraits de son écriture, mais elle est née d'abord de la parole et du geste, sur le plateau (même si on peut la lire : *Parlures 1 et 2*, éditions Inventit/Muba, *La Rentrée littéraire*, éditions La Contre-allée, entre autres, ou dans les très beaux cahiers édités par le Prato). Pas moyen de faire autrement : il faut aller l'écouter-voir. **Christine Friedel**

A 14 h30 à la Manufacture (patinoire) à Avignon, du 6 au 26 juillet. T. : 04 90 85 12 71

**« Le petit déjeuner » : le délicieux réveil de la compagnie
Dérézo se déguste au Musée Angladon à Avignon**

Cela ne peut se passer qu'à Avignon. Rendez-vous à 9 heures du matin dans la très jolie cour du Musée Angladon pour Le petit déjeuner, un temps suspendu où les madeleines sont aussi théâtrales que moelleuses.

La compagnie brestoise aime proposer des pièces hors cadres. Pour le Off d'Avignon, elle est à l'affiche de la Manufacture. Le spectacle se déroule dans un lieu magnifique, la cour du Musée Angladon qui accueille en ce moment une exposition Morellet. Imaginez-vous entrer et devant vous une grande table d'hôtes est dressée. Une trentaine de tabourets l'entoure et habillées en chefs, la tête coiffée d'une toque, Anaïs Cloarec et Véronique Héliès prennent de nos nouvelles, exactement comme au bistrot du matin.

Le café coule à flots dans les jolies tasses en porcelaine et, de viennoiseries en jus d'orange, et de tartines en œufs durs, nous entrons dans leurs brèves de comptoirs littéraires (Proust et sa madeleine !), mais pas que. On vous lira votre horoscope, on vous racontera des rêves... mais pas que !

« Les citoyens doivent se réveiller », ce n'est pas elles qui le disent, c'est Camus ! Avec un humour délicieux elles papotent, entre elles et avec nous, et puis nous avec nos voisins. Elles réenchangent les matins, forcément difficiles à Avignon ! Cet acte très poétique est, dans le cas de cette performance, très philosophique. Arriver à vivre pleinement alors que l'on va mourir, éternel problème posé depuis la naissance du monde, est un combat ! Alors, le metteur en scène Charlie Windelschmidt a trouvé cette solution : un jus d'orange pressé, un bon café, Barbara et Lewis Carroll et le monde devient moins agressif. **Amélie Blaustein Niddam**

Du 6 au 25 juillet à 9h et 10h30, au Musée Angladon. Durée 40 mn.

« Artefact », Joris Mathieu met en virtuel le réel au Off d'Avignon

Qu'un robot connaisse Shakespeare par cœur, quoi de fou ? C'est vrai, un robot peut tout apprendre non ? Le directeur du CDN de Lyon repousse les limites de l'éthique théâtrale et pose de bonnes questions.

Artefact doit se vivre comme une installation performative, et elle est très pertinente. Pensée comme une déambulation, elle nous divise en deux groupes : vert et rouge. Et chaque groupe va vivre sa version de l'histoire, persuadé que sa perception du projet est la bonne. Trois temps donc : pour nous ce fut d'abord, et cela nous semblait bien, la rencontre entre Joris et sa nouvelle pote, une chatbox. Le robot est bien tombé car son interlocuteur l'emmène sur le chemin de la culture. Mais elle s'en fout, elle n'existe pas vraiment. Puis nous assisterons à un poème et pour finir, ce qui nous semblait évident, la révélation de l'outil.

Mais alors qui joue ? Kuka, le robot très agile, ou Joris Mathieu qui a pensé ce parcours ? Le plus fou est la docilité avec laquelle on supporte cet acte qui vient annihiler l'humain. Mais cela, Thomas Jolly le montre très bien, la vacuité n'a pas attendu le XXI^e siècle. Les oreilles casquées, nous obéissons à une voix robotique, et nous regardons des projections s'intégrer dans des décors réalisés par des imprimantes 3D.

C'est un théâtre de marionnettes qui se déroule devant nous, mais où le marionnettiste a un bras articulé. Les robots remplacent souvent les hommes, ce avec talent, en médecine par exemple, pour des opérations chirurgicales que la main de l'homme ne peut pas atteindre. On s'amuse, mi effrayé mi médusé à l'idée que cette idée envahisse les plateaux.

C'est intelligent, et pour le moment, aucun risque, les comédiens attaquent mieux LA tirade d'*Hamlet* qu'une voix métallique. Pour le moment...

Amélie Blaustein Niddam

Du 10 au 22 à l'École Supérieure d'Art d'Avignon, 1 Avenue de la Foire. Accessible à pied, (500m des remparts par la porte Saint-Charles).



Les « Heroe(s) » lancent l'alerte à la Manufacture

C'est l'histoire de trois gars qui ne savent pas quoi faire le lendemain, le jour d'après. Ce 14 novembre-là. Comme Philippe Awat, Guillaume Barbot et Victor Gauthier-Martin sont metteurs en scène, ils ont pensé un spectacle, une résistance à leur façon.

Ces trois-là sont connus des services. Philippe Awat de la Cie Le Feu Follet, a créé *Pantagleize, Le Roi Nu, La Tempête, Ma mère m'a fait les poussières...* Guillaume Barbot, Cie Coup de Poker, *Club 27, Nuit, On a fort mal dormi, Amour...* Victor Gauthier-Martin, Cie Microsystème, *Gênes 01, Docteur Faustus, Round'up, Sous la glace...* Ils se sont rencontrés lors d'une résidence au Théâtre de Chelles et semblent être amis, à la vie, à la mort. Régis Royer campe le rôle de Victor jusqu'au 14. Pierre-Marie Braye-Weppe les accompagne à la musique.

Au commencement, ils ont l'idée d'un projet fou, un spectacle déambulatoire de près de trois heures, portables et sacs interdits. Des points de rendez-vous sont posés dans tout Avignon. C'est drôle, et cela donne très envie. L'idée de *War and Breakfast*, nom du projet initial, est de questionner le mot « Guerre ». Mais voilà que la réalité dépasse la fiction. Les terrasses, le Bataclan... le froid net sur Paris vide, prostré, et la peur, panique, tout le temps au moindre pétard. Eux comme nous vivons comme cela depuis que « ça » a basculé. « Ca », c'était la paix. Alors, quoi faire ?

Un jeu direct, sans emphase théâtrale

Ils se mettent à table, l'un cuisine un peu. Et ils enquêtent, cherchent sans trouver de quoi alimenter leur spectacle. Échec total jusqu'au jour où le sujet se décale. Et si l'ennemi ce n'était pas les terroristes mais ceux qui les financent ? Ils s'intéressent alors aux évasions fiscales et découvrent qu'il est bien trop facile d'ouvrir un compte offshore.

Le jeu est direct, sans emphase théâtrale. Ils nous parlent, en leur nom, et nous font partager leurs avancées. Ils sont incollables sur les « Panama Papers » comme sur les « Paradise Papers » et nous font réaliser à quel point les lanceurs d'alerte sont des héros, dont les missions vont être compliquées par la loi sur le secret des affaires qui impose le silence à la presse sur des sujets sensibles. *Heroe(s)* est le récit de leurs recherches, très journalistiques. Cela ne changera pas l'état du monde, mais permet, et c'est déjà bien, de le regarder en face.

Du 6 au 26 juillet à la Manufacture à 10h20

Amélie Blaustein Niddam

Michel Foucault et Thierry Voeltzel refont le monde au Off d'Avignon

La comédie de Caen a eu une bonne idée : inviter Pierre Bourdieu, Stéphane Hessel, Nina Simone et Michel Foucault à venir nous parler. Quatre performances autour d'une figure donc. Pour nous ce fut le dialogue espiègle entre l'auteur de Surveiller et punir et « le garçon de 20 ans ». Jubilatoire.

Jusqu'au 26 juillet, la Manufacture se transforme et avance dans la nuit avec un dialogue sans censure entre le philosophe et son jeune amant. Pendant près de deux heures, de 23 heures à 1h du mat', on entre dans leur trip et leur idée de mise en scène simple, efficace et pertinente.

Le texte est extrait et composé d'après le livre de Thierry Voeltzel *20 ans et après* publié en 1978 aux éditions Verticales et augmenté d'une préface en 2014. Ce livre n'est pas signé de Michel Foucault qui pendant tout l'entretien ne dévoile jamais qui il est. C'est l'histoire d'une rencontre. Nous sommes en 1975, « un jeune homme fait du stop sur l'autoroute en direction de Caen. Le conducteur qui s'arrête a un look inhabituel : un homme chauve, avec des lunettes cerclées d'acier, un polo ras du cou et une curiosité constante pour son jeune passager » nous rappelle le résumé de la pièce.

Pierre Maillet se planque dans le public, dans l'escalier. Il n'est éclairé que d'une lampe de metteur en scène et passe des diapositives qui seront longtemps vierges d'images. On devine un sourire et une ligne de visage. Une voix surtout, claire et drôle qui nous rappelle le ton des émissions de télé de la fin des années 70. Jacques Martin n'est pas loin.

Pleine lumière, Maurin Ollès campe à merveille « le garçon de 20 ans » puisque c'est ainsi que « Michel » le nomme. Son jeu fait pas mal penser à la tessiture Nordey. Direct, sans ambages. Il campe à merveille l'idée de l'innocence de la jeunesse. Il répond à toutes les questions et nous découvrons le monde tel qu'il était il y a un peu plus de 40 ans, ahuris par la concordance des temps. Le gamin est un militant, qui travaille à l'hôpital et qui raconte la crise de l'institution, déjà. Il dit la difficulté à se montrer comme homosexuel dans l'espace public, déjà, encore, toujours.

L'air du temps nous arrive, aidé par la voix de Mick Jagger qui tourne sur la platine vinyle, déjà, encore, toujours. Cette platine qui, avec deux chaises, constitue tout le décor dont l'acte principal est la lumière dessinée en rectangle autour du comédien. Façon simple et efficace, de dire que lui est la diapositive de son époque.

Cette discussion performative est souvent très drôle, particulièrement grâce au jeu cynique de Pierre Maillet qui ose tout demander avec délice. On sort de là avec l'envie de lire tout Foucault, totalement séduits par la performance de ce duo étonnant.

Le *portrait Foucault – Letzlove* est à voir jusqu'au 26 à la Manufacture à 23h.

Amélie Blaustein Niddam

« Anima Ardens » : Thierry Smits et son rituel 100% mecs s'imposent à la Manufacture

Le chorégraphe belge est un quasi inconnu en France, grave erreur. Son écriture drôle et exigeante des corps est à voir jusqu'au 15 juillet seulement à La Manufacture.

Ils sont onze et n'ont pas le look des joueurs de l'équipe de France. Pour le moment, c'est le bal des fantômes et c'est hilarant. Un pauvre drap blanc recouvre le corps nu de chacun des garçons et ils respirent, bruyamment. Quand ils se mettent vraiment à poil, on les découvre solides. Cette danse-là s'inspire autant des rituels chamaniques que de gros trips sous de mauvaises drogues ! Le chorégraphe ose tout ici : les faire courir à quatre pattes comme les faire partouzer de façon plus transpirante que chez Mette Ingvartsen.

Les biographies des danseurs sont époustouflantes. Linton Aberle, Ruben Brown, Davide Guarino, Michal Adam Gorál, Gustavo Monteiro, Oskari Nyyssölä, Emeric Rabot, Nelson Reguera Perez, Oliver Tida Tida, Eduard Turull Montells et Duarte Valadares viennent de compagnies du monde entier. Ils incarnent totalement cette recherche sur l'être ensemble dans des contextes fous.

C'est jubilatoire à bloc. Et à part se marrer beaucoup, on reste soufflés par la beauté de cette étoile que leurs corps allongés sur le ventre amènent ou par ces marches si physiques. Smits explore les possibilités d'une unité : que des mecs, tout nus. Cela fait-il un seul corps ? Non, mais cela fait rituel, et c'est bien là qu'ils veulent nous emmener, vers ce geste de transe qui prend des sens différents selon le territoire d'où l'on vient.

Pour le moment, pas de date parisienne, mais le spectacle fera escale à Charleroi Danse le 6 avril 2019.

Amélie Blaustein Niddam

Du 7 au 15 juillet à 9h et 19h50, La Manufacture

critique - La Véritable histoire du Cheval de Troie : Mythologique - Avignon Off - (09/07/18)

Lorsque l'on pénètre dans la salle, c'est à peine si l'on remarque un homme debout, son manteau sur le bras, sa valise à la main et coiffé d'un petit chapeau. C'est lui qui prendra la parole et ne la lâchera plus pour enraciner l'histoire de tous les exodes, de toutes les errances dans le grand récit mythologique de la guerre de Troie. Vous savez, cette longue histoire à rebondissements de Pâris, le fils du roi Priam, de ses amours avec Hélène de Sparte à la suite de quelques échanges avec un trio de déesses sur le mont Ida, de la guerre de Troie et de la chute de la fière cité grâce au stratagème du fameux cheval. La plus grande ruse militaire de l'histoire antique grecque



aura eu raison de ses habitants et lancera les survivants sur les routes et les mers.

Clair, fascinant, le comédien Guillaume Edé connaît son Odyssée sur le bout des doigts et présente un jeu de mimes et de chansons au risque d'un peu de cabotinage. Une interprétation à la fois soignée et excessive que Claude Brozzoni dans sa mise en scène aurait gagné à modérer. A ses côtés Claude Gomez accompagne brillamment de son accordéon le propos, assis sur un vaste tapis d'Orient coloré. Quelques petits bateaux de papier, dérisoires origamis de feuilles blanches, montrent la faiblesse des embarcations de malheur à bord desquelles dérivent les errants de Méditerranée. Presque plus folklorique que captivant, le monologue ponctué de danses, de chants joyeux ou déchirants est le point de départ d'une réflexion pour tout public sur les perpétuelles questions de guerre et de migration. Un spectacle à la fois docte et distrayant.

François Varlin

La Véritable histoire du Cheval de Troie

Textes de Virgile & Homère. Mise en scène et adaptation Claude Brozzoni.

Avec Guillaume Edé et Claude Gomez (musique)

Avignon, Théâtre La Manufacture, du 6 au 26 juillet à 13h25, relâche les 12 et 19 juillet

Durée : 55 mn. Tout public à partir de 9 ans.

04 90 85 12 71

www.lamanufacture.org

CHANTIERS DE CULTURE

Gilles Defacque entre en piste, Avignon 2018

Directeur du Prato, cet étonnant Théâtre International de Quartier sis à Lille, Gilles Defacque entre en piste à La Manufacture d'Avignon. Le clown, poète et comédien s'excusant au préalable, puisque *On aura pas le temps de tout dire !* Le récit d'une vie consacrée aux arts de la scène, contée avec humour et sensibilité, entre confidences retenues et passions partagées. Sans oublier *Hedda*, *On n'est pas que des valises* et *Chili 1973, rock around the stadium*.

Une chaise, un bandonéon, une partition, sans les moustaches une tête à la Keaton... Il s'avance dans la pénombre, hésitant et comme s'excusant déjà d'être là, lui l'ancien prof de lettres devenu bateleur professionnel, surtout passeur de mots et de convictions pour toute une génération de comédiens ! Rêve ou réalité ? Il faut bien y croire et se rendre à l'évidence, pour une fois le passionné de Beckett n'a pas rendez-vous avec l'absurde, c'est bien lui tout seul qui squatte la piste et déroule quelques instantanés de vie sous les projecteurs... Comme un gamin, Eva Vallejo, la metteuse en scène et complice de longue date, l'a pris par la main et Bruno l'accompagne en musique.

Pas de leçon de choses ou de morale avec Defacque, il fait spectacle du spectacle de sa vie. Comme entre amis, sans jamais se prendre au sérieux mais toujours avec panache et sens du goût. Goût du verbe poétique, de la gestuelle sans esbroufe, du mot placé juste, de l'humour en sus, le sens profond du spectacle sans chercher le spectaculaire : simple ne veut pas dire simpliste, poétique. Un garçon bien que ce Gilles des temps modernes, plutôt Pierrot lunaire qui nous fait du bien, de sa vie à la nôtre, jouant du particulier pour nous faire

naviguer jusqu'aux berges de l'universel : comme lui, croire en ses rêves, vivre de vivre de ses passions sur scène pour quelques-uns et d'autres rives pour beaucoup...



Mes amours, mes succès, le désespoir et les heures de gloire... Éphémères peut-être mais des temps si précieux quand le plaisir de la représentation allume ou embrume l'œil du spectateur, d'aucuns l'ont chanté bien avant lui,

il le déclame en un talentueux pot-pourri : les débuts de galère en Avignon, « M'man, peux-tu m'envoyer un petit bifton ? », la salle presque vide mais la tête pleine d'espoir puisque le copain a dit qu'il connaît une personne qui lui a dit « qu'elle allait parler du spectacle à une autre qu'elle connaît et qui m'a dit que cette personne pouvait connaître quelqu'un que ça pourrait intéresser ». Il est ainsi Defacque, une bête de cirque qui se la joue beau jeu, habitué depuis des décennies à braver tempêtes et galères, ours mal léché mais jamais rassasié de grands textes ou autres loufoqueries qui font sens, pour que rayonne sa belle antre internationale de quartier ! *Le Prato* ? Une ancienne manufacture de textile, majestueuse, où l'on sait ce que veut dire remettre l'ouvrage sur le métier. Le poète a dit la vérité, le clown aussi, allez-y donc voir, il n'est pas encore mort ce soir !

Jusqu'au 26/07 à 13h55, La Manufacture.

À voir aussi :

Hedda : Sur un texte de Sigrid Carré-Lecoindre, la violence conjugale se donne à voir et entendre sous les traits de Lena Paugam. De la presse presque unanime, « un spectacle sidérant dont le public sort en état de choc »... On y raconte l'histoire d'un couple qui observe, au fil des jours, la violence prendre place sur le canapé du salon, s'installer et tout dévorer.

Jusqu'au 26/07 à 14h45, La Manufacture

Yonnel Liégeois

Festival d'Avignon Off : un chorégraphe égyptien à découvrir !

Présenté au Caire en mars 2018, le spectacle de Mohamed Fouad intitulé « Without damage » est à l'honneur du Festival d'Avignon Off.

Comme dans toute reconstitution policière digne de ce nom, des silhouettes de cadavres ont été dessinées à la craie sur le plateau. Lorsque débute la pièce, le chorégraphe et danseur est à même le sol et dessine autour de lui, à la craie aussi, un cercle qui semble autant l'emprisonner qu'il ne dessine la rotation même de la terre. Puis la verticalité succède à l'horizontalité et Mohamed Fouad fait la démonstration de toute la prouesse technique qui est la sienne. L'impression d'être pourtant sur le fil du rasoir ne nous quitte pas ; le danseur privilégiant des couloirs étroits pour esquisser le mouvement d'un corps toujours prêt à chanceler, peut-être sous l'afflux d'une balle perdue, allez savoir !

Une fausse interaction

C'est alors que la pièce opère un virage à 180 degrés. Le danseur interrompt sa danse et adresse au spectateur la liste de tout ce que le spectacle ne sera pas. « This is not about » scande anaphoriquement le début de chaque phrase et, en effet, il ne sera question ni de guerre, ni de Donald Trump ni du craquant du dernier morceau de poulet KFC. Le spectateur est alors mis à contribution. Si le spectacle doit continuer, il lui faudra payer de sa poche. La légèreté semble de mise, mais en filigrane, on comprend peu à peu qu'il s'agit de nous offrir en miroir le portrait d'une société dans laquelle non seulement tout se rétribue ou s'achète, mais où règne une corruption généralisée qui prend les faux airs du divertissement le plus inconséquent. Lorsque le chorégraphe invitera une spectatrice à le gifler, moyennant une maigre rétribution, le spectacle prendra la forme non d'une reconstitution policière mais d'un dévoilement de la façon dont la police s'immisce dans la vie de ceux qui en oublient le pouvoir arbitraire et, parfois, meurtrier.

Rendre visible le non-visible

Pas de dommages collatéraux puisqu'il s'agit, bien entendu, d'une pièce dansée. Mais la dialectique opposant le visible au non-visible, le licite à l'illicite, opère tout au long de la pièce. Les interdits sont d'autant plus forts qu'ils ont été intériorisés. Sous couvert de comédie, Mohamed Fouad nous parle de tous les sujets qui fâchent en terre d'islam et dans la plupart des pays arabes : du désir féminin – admirable seconde partie « plus sexy » avertit le danseur, épousant des poses timidement lascives ou se déhanchant avec une rare sensualité –, de l'homosexualité ou de la possibilité de s'embrasser simplement en public. Après que quatre des spectateurs eurent été invités à se coucher à l'emplacement des silhouettes de cadavres dont on comprend alors qu'elles n'avaient pour fonction que de tuer la possibilité même du spectacle – autre nom d'une censure qui ne dit pas son nom –, le chorégraphe s'assoit face au public, devant un écran où défilent en gros plans les plus beaux baisers de l'histoire du cinéma.

Le danseur se met à rêver à un happy end que la société patriarcale et répressive vers laquelle tout fait signe lui interdit de vivre. Puis, il raconte, en arabe, un souvenir personnel lié à son premier séjour en Europe. Son seul désir : embrasser en public. Alors que la représentation du Caire réalisait ce rêve d'adolescent, les spectateurs d'Avignon imagineront ce qu'un tel interdit recouvre. **Absolument magistral ! Olivier Rachet**

Festival d'Avignon Off. « Without damage » de Mohamed Fouad, théâtre de la Manufacture, château de Saint-Chamand, du 16 au 24 juillet 2018.



Avignon Off 2018 : Notre sélection danse

(...) Un autre lieu très accueillant pour la danse est La Manufacture, qui double son intérêt pour la danse d'un engagement en faveur des droits de l'homme et surtout de ceux des migrants.

Des écritures radicales à La Manufacture...

Prenons Farah Saleh, cette chorégraphe palestinienne qui vit à Edinburgh (GB). Dans « Gesturing Refugees », performance interactive mêlant vidéo et danse, elle invite son public à se mettre à la place d'un.e réfugié.e, non sans le nourrir de témoignages réels ou fictifs. Spectacle hautement politique, évidemment.

La Manufacture présente également deux spectacles de la compagnie française Dyptik qui pratique la danse hip hop et interroge des dysfonctionnements de notre société avec une belle excellence artistique.

Et on y retrouve Maxence Rey dans son très beau solo « Anatomie du silence », composé en dialogue avec les arts plastiques, la nudité et la vérité de soi. Rey oppose son dépouillement au vacarme du monde et aux diverses pollutions que nous subissons au quotidien.

Nudité aussi chez Thierry Smits chorégraphe belge radical qui signe avec « Anima Ardens » une pièce pour onze hommes qui se dénudent et approchent de la transe, pour se libérer en formant une tribu éphémère.

Thomas Hahn



On n'aura pas le temps de tout dire

Quand on est clown, acteur, directeur du Théâtre du Prato à Lille, et qu'on a roulé sa bosse dans tous les théâtres et sur toutes les routes de France, qu'on a tourné au cinéma et qu'on est poète à ses heures, un plateau vide, un concertina dans les mains et juste une chaise d'école suffisent à planter un décor de rêve. Gilles Defacque plante son regard bleu dans les étoiles, les yeux écarquillés vers nous, et nous délivre ses rêves d'enfant, sa jeunesse dans les corons du Nord, ses angoisses d'acteur. Eva Vallejo le met en scène délicatement, l'accompagne dans son parcours de clown inquiet et nostalgique, lui qui fait du vide son monde, et son complice de scène Bruno Soulier, musicien aguerri et poète de la note, sculpte l'espace avec son piano déchaîné, rock ou blues, mélancolique ou tonique, pour border son chemin. Un voyage d'artiste qui s'invente des mondes pour nous y faire pénétrer, rêver, nous perdre, qui est le premier opus des Portraits d'acteur proposés par la compagnie L'Interlude. **Hélène Kuttner**
Manufacture, 13h55

18 juillet 2018

PLUSDEOFF

THÉÂTRE CONTEMPORAIN FESTIVAL D'AVIGNON

11 juillet 2018

UNDER ICE RADICAL ET PROVOCANT

Une salle de réunion au sol jonché de bouteilles en plastique vides. Se tenant debout derrière une table, deux hommes en costume et casqués, qui extraient d'un attaché-case de nouvelles bouteilles d'eau. Leur posture indique qu'ils sont les maîtres des lieux. Affalé dans un fauteuil, cerné de micros, un troisième homme en costume strict, qui semble au bout du rouleau. Monsieur Personne cauchemarde des bribes de son enfance. Cauchemar préférable à ce qui l'attend : les résultats d'une évaluation à laquelle il a été contraint de se plier vont lui être assénés, qu'ils soient positifs ou négatifs, avec violence.

La programmation de UNDER ICE à La Manufacture est la première en France pour le metteur en scène lituanien Artūras Areima. Son passage devrait laisser des traces tant il s'agit là, couplée au texte déjà acide de Falk Richter, d'une proposition radicale et provocante, propre à sortir de sa torpeur le spectateur le plus blasé et demandant aux trois acteurs (Rokas Petrauskas, Dovydas Stončius, Tomas Rinkūnas) un investissement total. Du théâtre qui, dans un mélange déstabilisant d'ultra-réalisme et d'onirisme vertigineux, agresse et ne laisse pas de répit, et dont la férocité répond à celle de la machine à broyer de l'humain qu'il traque. Âmes sensibles s'abstenir, quant aux autres, foncez-y !

Walter Géhin

LA MANUFACTURE (Château de St Chamand, trajet en navette) à 10h30, du 6 au 24 juillet, relâche les 12 et 19.

PLUS D'EFF

THÉÂTRE CONTEMPORAIN FESTIVAL D'AVIGNON

15 juillet 2018

J'APPELLE MES FRÈRES

UN SUJET DÉLICAT TRAITÉ AVEC ÉLÉGANCE ET INTELLIGENCE

« Un homme. Une voiture. Deux explosions. » La vie de Amor, un jeune homme pourtant sans histoires, diplômé et sociable, vient de basculer. Rien de tangible cependant, juste une présomption, celle que les regards qui s'attardent sur lui vont ou ont déjà changé, tandis que l'auteur de l'attentat est toujours recherché. Cette présomption lui est soufflée par ses origines : il est issu de l'immigration. Amor appelle *ses frères* (comprendre ses amis qui comme lui sont issus de l'immigration), leur conseille de rester chez eux, plus tard se ravise et leur conseille de sortir et de se fondre dans la masse. Le doute le gagne, il est de plus en plus convaincu qu'une suspicion l'entoure, que les yeux l'épient et le surveillent...

La pression de la société peut-elle faire douter de sa propre innocence ? À contexte sensible (l'auteur suédois Jonas Hassen Khemiri avait d'ailleurs eu le courage d'écrire le texte peu après les attentats de Stockholm), sujet délicat à aborder. La metteuse en scène Noémie Rosenblatt le fait avec élégance, sobriété et intelligence, n'imposant rien au spectateur, suggérant des pistes de réflexion. Le jeu de Slimane Yefsah apporte beaucoup de nuances au personnage de Amor, et le travail de Noémie Rosenblatt pour entourer les quatre acteurs qu'elle dirige (Priscilla Bescond, Kenza Lagnaoui, Maxime Le Gall, Slimane Yefsah) de onze amateurs, onze « Amplificateurs de voix » selon ses termes, des locaux de tous âges, est bluffant compte-tenu du peu de temps passé avec eux. Une pièce à voir absolument.

Walter Géhin

LA MANUFACTURE (extra muros, trajet en navette) à 15h55 du 6 au 26 juillet, relâche les 12 et 19.

PLUS D'EFF

THÉÂTRE CONTEMPORAIN FESTIVAL D'AVIGNON

16 juillet 2018

HEROE(S)

IMPARABLE

Une fois qu'il est poursuivi, discrédité, persécuté, embastillé, banni, le lanceur d'alerte se trouve inéluctablement confronté au doute quant à son engagement. Cela valait-il la peine de sacrifier sa vie ? Pourtant d'autres prennent le relais, l'hydre face à eux. Les coups qui lui ont été portés ont à peine fait chanceler le monstre, et si quelque tête couronnant son corps terrible et démesuré a été coupée, il présentera d'autres visages prêts à le défendre avec un acharnement décuplé. Le lanceur d'alerte est le héros tragique de nos temps modernes. Il a d'abord l'audience d'un héros de *blockbuster*, mais dans une trajectoire opposée à celui-ci, il finit par perdre.

Lors, à leur « modeste échelle », comme le diront humblement Philippe Awat, Guillaume Barbot et Victor Gauthier-Martin, les auteurs de *HEROE(S)* qui sont également sur scène, que peuvent faire trois artistes qui voudraient comprendre comment fonctionnent l'hydre et son système immunitaire ? Comment créer dans un contexte où le discours dominant voudrait que l'on arrête de réfléchir, pour motif de guerre et d'état d'urgence ? Les trois compères nous dévoilent sans fard le déroulement de leur enquête, entre rage et découragement, révolte et consternation.

Les mauvaises langues diront qu'ils ne nous apprennent rien que l'on ne sache déjà, nous les grands consommateurs d'information. Ce qu'ils nous apprennent est bien plus essentiel qu'un scoop à sensation : ils nous apprennent à rester debout, face à l'hydre.

Walter Géhin

LA MANUFACTURE (intramuros) à 10h20 du 6 au 26 juillet, relâche les 12 et 19.

PLUS D'EFF

THÉÂTRE CONTEMPORAIN FESTIVAL D'AVIGNON
7 juillet 2018

UN HOMME QUI FUME, C'EST PLUS SAIN

UNE TRAGÉDIE FAMILIALE CONTEMPORAINE AUX ACCENTS D'ATRIDES

En ethnologie, une fratrie se définit comme un groupe formé de plusieurs clans dont les membres considèrent être liés les uns aux autres par une règle de filiation qui ne tient compte que d'une ascendance, paternelle ou maternelle. La fratrie que forment Marie et ses six frères, réunie pour la première fois depuis de nombreuses années, répond à cette définition. D'abord parce que de leurs retrouvailles se dégagent implicitement des clans. Ensuite parce que de leur ascendance, ils n'évoquent que leur père, dont le décès est la cause de leur réunion dans la maison familiale. Il leur faut cependant se prêter aux dispositions de circonstance, s'entendre quant au discours qui sera prononcé, organiser une réception d'après funérailles... Puis les souvenirs d'enfance resurgissent. Ils se sont aimés, ils ont été heureux ensemble, les souvenirs prennent le dessus, pour quelques instants, sur ce qui les a séparés et dont ils ne veulent plus parler.

La mise en scène de Leslie Bernard, qui joue un huitième personnage dont il convient de taire l'identité pour préserver le *twist* de la pièce, dégage immédiatement des individualités marquées, mais marquées dans la nuance, sans tomber dans les archétypes. Le jeu est physique, voire viscéral, tandis que le texte, malgré quelques trous d'air, sonne souvent juste. Se situe dans la même justesse la structure de la pièce, une alternance passé-présent doublée d'une alternance de séquences légères et de séquences graves. Et dans cette tragédie familiale contemporaine aux accents d'Atrides, tombent un à un les murs du non-dit.

Walter Géhin

LA MANUFACTURE (extra muros, trajet en navette) à 11h50 du 6 au 26 juillet, relâche les 12 et 19.

Midi Libre

Avignon : Anima Ardens dans le Off

La pièce Anima Ardens est un cérémonial esthétique et tribal sur l'homme. Elle est donnée à La Manufacture pour le festival Off.



Vous souhaitez sortir des clichés habituels du Off, alors franchissez la barrière des préjugés. La beauté féminine a de la concurrence. Anima Ardens est un spectacle qui peut déranger, mais qui au fil des minutes fait l'apogée de l'homme.

Onze corps nus se livrent pendant une heure à un cérémonial esthétique et tribal. La création sonore du compositeur Francisco Lopez, faite de sons industriels et urbains, nous plonge dans l'atmosphère de vie de certaines peuplades.

Ces onze danseurs d'origine des quatre coins du monde, sur une chorégraphie du Belge Thierry Smits, effectuent des rites d'une surprenante créativité gestuelle. Corps qui s'entrelacent, contorsions, pyramides, souffle haletant, sueur, regards perçants, grognements sourds, ces artistes font revivre l'épopée de l'Human-Nu- té d'une manière surprenante.

Quelle technique de groupe et beauté corporelle ! On arrive à en oublier complètement la nudité

Anima Ardens à La Manufacture. A 19 h 50, relâche le 12 juillet

11 juillet 2018



« LE VOYAGE DE MIRIAM FRISCH », GOOD TRIP

Créé au Théâtre National de Nice en février 2017, « Le voyage de Miriam Frisch » met en scène une réflexion sur l'utopie collective et sur sa possible résonance avec notre monde actuel dominé par l'individualisme. Pour cela, il met en lumière l'expérience collectiviste des kibboutz en Israël, sans doute la seule au monde qui ait réellement perduré jusqu'à nos jours, malgré l'abandon progressif des préceptes d'origine.

Pour cela, Linda Blanchet a conçu un objet scénique très singulier. Ainsi les spectateurs (une quarantaine au maximum) sont installés à une longue table de bois, symbolisant le rite le plus collectif des kibboutz à savoir les repas pris toujours ensemble. C'est aussi le cœur de la scène autour duquel les quatre comédiens vont devoir évoluer lancés dans un défi théâtral exigeant une ultra concentration sur le jeu et le texte très écrit. La mise en scène au millimètre est synchronisée avec un dispositif complexe à base de divers matériaux collectés par la l'héroïne de ce voyage en Israël, Miriam Frisch, jeune allemande d'aujourd'hui, que Linda Blanchet a rencontrée et sollicitée pour concevoir son projet théâtral. Ainsi se succèdent des projections de vidéos ou de photos, des enregistrements de conversations audio ou Internet, des objets quotidiens, des aliments cuisinés pendant le spectacle, des morceaux de musique, ou des extraits de discours. Manipulant tout cela en même temps que leur texte, les comédiens doivent aussi se mêler aux spectateurs, les solliciter, les impliquer physiquement dans l'histoire qu'ils ont à raconter.

Ainsi se mélangent dans un équilibre aussi fragile qu'évident, réalité, fiction, scène, public, jeu, gestes spontanés, émotions personnelles. Un rêve éveillé, vécu et ressenti collectivement, ou plutôt une expérience utopique qui dure une heure et demi.

Avec « Le voyage de Miriam Frisch » Linda Blanchet a réussi son pari de metteuse en scène, celui de réunir dans une même intimité, les comédiens et le public, et au-delà de fusionner la fiction du théâtre écrite par avance et l'expérience vécue spontanément par chacun sur l'instant. Ce rapprochement a pour effet de conférer au texte et au message qu'il délivre, une puissance imparable. **Jérôme Gracchus**

LE VOYAGE DE MIRIAM FRISCH La Manufacture



« UNDER ICE », SATIRE PUNK DEGLINGUEE

Spectacle recommandé

L'entrée dans la salle est explosive, musique électro à fond, des centaines de bouteilles en plastique engloutissent la scène. À jardin, deux hommes debout casques sur la tête. En fond de scène 3 téléviseurs diffusant des images de dessin animé, de pub, de politiques, d'actualité... À cour, un homme avachi dans un fauteuil, croulant sous les micros. Nous devinons que nous allons assister à une expérience singulière.

L'homme dans le fauteuil, c'est Mr Nobody broyé par la constante recherche de productivité, de compétitivité de l'entreprise, de la société. Il murmure épuisé l'étroitesse de sa vie, puis crie viscéralement sa souffrance, sa folie, son envie de décoller. « J'ai crié au soleil mais il ne m'a pas entendu... Personne pour m'entendre. Je veux que quelqu'un m'entende ! »

Face à lui, les deux hommes au casque, (figures de l'entreprise) l'analysent, le traquent, le pressurisent. Face à sa détresse, eux, font l'apologie d'un système régi par les chiffres, la rentabilité, le culte de la performance. Un système en roue libre qui s'emballe, disjoncte dont l'homme n'a plus la maîtrise et finit par le rendre fou, le pousser à bout. Noyé par le plastique, acculé par les médias, mis à terre par l'entreprise. « Le monde que nous avons créé n'est pas fait pour nous. N'a plus besoin de nous. » « Étrange, ma voiture fait du shopping avec ma télé maintenant ! »

Under Ice est une satire corrosive, décapante sur le monde de l'entreprise mais aussi sur l'impuissance des politiques, sur la paupérisation de la culture, le non sens de la consommation, la petitesse des existences. Si les sujets ont souvent été traités, la démonstration, ici, est ultra percutante. Il y a une vraie recherche et originalité dans les angles d'attaque dramaturgiques, scéniques, visuels et sonores. Les idées sont explosives, trash, le jeu des comédiens totalement déglingués, le texte cinglant, pour venir nous percuter en plein ventre, nous déranger, nous balancer en pleine face toute l'hérésie de ce système. Image diffusée à l'excès, Musique saturée, corps hystérique, jeu aussi mental qu'extraverti... sans jamais tomber dans le gueulard, le brouillon. Tout cela est mené avec une vraie maîtrise, un vrai sens artistique à l'esthétique troublante !

Et quand on a assisté à cela en lituanien (surtitré en français quand même !), langue pour nous indécodable, certes ça déboussole un peu, mais cela apporte une force, un sentiment d'étrangeté supplémentaire à cette performance.

Ça claque ! C'est punk ! Et c'est très réussi ! On y fonce...

Marie Velter

« Under Ice » de Falk Richter, mise en scène Arturas Areima – A la manufacture 3 (Saint Chamand) jusqu'au 24 juillet à 10H30. En lituanien surtitré en français et en anglais.



Letzlove – Portrait(s) Foucault

Spectacle recommandé

Et après ?

Michel Foucault est une figure totem mondiale – n'enseignera-t-il pas à la prestigieuse Université de Berkeley ? – du monde intellectuel, de gauche, engagée et c'est donc toujours avec beaucoup de précautions que, d'une part, on utilise ses textes et que, d'autre part, on ose les mettre en scène, les dire à haute voix... Pourquoi ? C'est le cœur même du spectacle imaginé par Pierre Maillet autour des entretiens de Foucault avec Thierry Voeltzel qui le rencontra par hasard, lors d'un auto-stop vers Caen.

De cette rencontre est née une série d'entretiens publiés une première fois et qui fut un flop. Ils le furent une seconde, mais en mettant en avant le nom de Foucault. Ce sera un succès. L'ouvrage restera dans les annales. Une bonne partie de ce dialogue commandé par Claude Mauriac à Foucault sert de base à ce spectacle tout à fait d'à-propos. Il remet à l'avant de la scène les idées du philosophe et rappelle à notre souvenir la hauteur de sa pensée. Il est d'ailleurs frappant d'entendre dans cette conversation énumérer tout un tas d'utopies ou d'idées qui avaient cours dans les années 60 – 70 et qui sont non seulement tout à fait datées mais complètement démonétisées face aux échecs cuisants du communisme ou autres idées généreuses qui ont fleuri avant et à la sortie de la seconde guerre mondiale. Se bat-on encore pour savoir s'il est utile d'étudier Marx ou Mao ?

Ce qui est aussi frappant, c'est que, malgré la différence d'âge, de classe sociale entre les deux protagonistes, Foucault sait se rendre accessible. Selon Voeltzel, il s'intéresse à tout, est curieux de tout, théorise assez vite, sait reconnaître le bon du mauvais sujet de débat et cela transparait absolument dans le dialogue admirablement mis en scène par Pierre Maillet...

Cela vient de Foucault, de sa personnalité, de sa gymnastique intellectuelle hors-normes, mais pas seulement, cela vient aussi de la performance de Maurin Olles, jeune comédien sorti de l'Ecole de St Etienne, qui est en tout point remarquable. Il ne fabrique rien. Un jean pat d'eph et le voici jeune des années 70. Il apporte sa candeur à des paroles parfois crues, tout à fait dans l'air du temps post 68 mais qui maintenant seraient censurées par Facebook ou autres médias sociaux. Avouerait-on son goût et son attirance pour son frère cadet de nos jours ?

Pierre Maillet, comme souvent, sait faire simple. Il ne s'embarrasse d'aucun artifice qui l'encombrerait... Il va droit au but. Il nomme les choses simplement sans les illustrer par des effets.

Beaucoup de bonnes raisons d'aller voir ce spectacle tout à fait captivant et absolument pas ennuyeux...

Emmanuel Serafini

Letzlove – Portrait(s) Foucault – Pierre Maillet – La Manufacture – 21 – 26 juillet 2018.

LEBRUIT DU OFF

« SPEED LEVING » : LOVE, DATE & SPEED

Pour ce off 2018, l'auteur israélien Hanokh Levin est représenté dans un seul spectacle puisé dans son théâtre prolifique, provocateur, qui aura tant suscité la polémique dans son pays et qui s'ancre avec force et singularité dans la réalité du monde contemporain. Le metteur en scène Laurent Brethome propose avec « Speed LevinG » un montage joué et chanté d'extraits de quatre petites pièces du dramaturge.



Le metteur en scène choisit donc de monter une série de courts dialogues que les dix jeunes comédien(ne)s viennent presque toujours jouer au centre de la scène qui reconstitue un salon impersonnel avec fauteuil et table mais qui dans le fond ressemble à un « ring » sans corde tellement ces « conversations » sont des affrontements. Le choix des saynètes suit un fil rouge reflétant ce que retient le metteur en scène de l'œuvre de Levin. On comprend bien qu'il en extrait l'incommunicabilité entre les êtres, l'inefficacité de la parole, l'ultra-individualisme aggravé par la technologie et le culte du speed, véritable fléau de nos sociétés modernes et occidentales.

Cependant pour ce faire il choisit avant tout d'aborder ces thèmes sous l'angle des désordres sexuels souvent reliés à une scatologie très (ou trop) présente ; le point d'orgue en est la scène du récit de la soirée au théâtre « pipi, caca », mots répétés en litanie, chantés en boucle par toutes la troupe pendant cinq bonnes minutes ; on pourrait en saisir la vocation comique et potache apte à aller chercher les rires régressifs et jaunes du public, mais on peut craindre que ce leitmotiv soit réducteur et déformant quand on connaît la richesse et la profondeur de l'œuvre de Levin qui allait chercher la provocation dans des sujets autrement plus tragiques et frontalement politiques comme le meurtre gratuit, la profanation ou le viol.

Mais à part ce choix sans doute discutable, le spectacle offert est fougueux, vivifiant, ultra-rythmé, bénéficiant d'une scénographie convaincante, parfaitement adaptée au propos. On le doit évidemment aux dix apprenti(e)s comédien(ne)s à parité de sexe et de nationalité (française et israélienne) ; ultra-investis, très bien dirigés ils ne reculent devant aucune impudeur : ils simulent ainsi sans retenu vomissements, coït, défécations, flatulences, ivresse ; puis ils se mettent à poil, se giflent, se hurlent dessus, se déchainent en dansant, se fond des bras d'honneur, s'affrontent sans la moindre hésitation. Mais cela ne les empêche pas d'être également drôles, émouvants, et subtils. Il arrivent aussi presque à chaque fois à jouer avec justesse des personnages qui n'ont pas forcément leur jeune âge (on y parle beaucoup d'ex-mari, d'ex-femme signifiant une certaine expérience de vie).

L'autre défi réussi est l'alternance du français et de l'hébreu, rendant les scènes à la fois cocasses et étranges, l'écran des surtitres au dessus des têtes servant de guide autant au public qu'au comédiens eux-mêmes qui feignent de lire les traductions pour comprendre ce que vient de dire l'autre.

La cohérence du groupe est donc belle à voir procurant une force remarquable au jeu collectif d'autant plus que chacun reste en permanence à vue sur scène même quand il n'a rien à jouer. Toute la troupe est formidable même si certain(e)s arrivent à se distinguer du lot par un jeu plus affirmé et maîtrisé. Ils chantent aussi se passant le micro pour interpréter des chansons électro-pop (remarquable bande-son) sur les textes signés de Levin. Là encore des voix se détachent du groupe, notamment une jeune israélienne au chant magnifique et bouleversant qui interprète dans un tempo mélancolique, des paroles barrées où domine le thème du « au final chacun entube son prochain ». Le final voit la bande chanter en chœur évoquant une comédie musicale des années 80 du genre *starmania*.

A n'en pas douter « Speed LevinG » est un beau projet d'école pour dix apprentis comédiens talentueux et prometteurs et une belle découverte de ce Off . Souhaitons que sa réalisation réussie donne envie de découvrir d'avantage la riche théâtre de Levin. **Jérôme Gracchus**

« Speed LevinG » de Hanokh Levin – Compagnie le Menteur Volontaire avec les élèves comédien(ne)s de l'ERACM (France) et du NNAS (Tel-Aviv) – La Manufacture-Patinoire du 17 au 26 juillet (relâche le 19) à 19h50.



« BADBUG », OPERA ROCK SOVIETIQUE

Prissyppkine, ex ouvrier et ancien membre du parti, à la mentalité petit-bourgeoise, délaisse ses camarades ainsi que sa fiancée Zoia pour se marier avec une bourgeoise Elzevire, sa nouvelle petite amie.

Il ne tient pas compte des reproches de ses camarades prolétaires. Lui n'a qu'un désir, rechercher l'amour pour satisfaire son idéal de vie. Son ex compagne Zoia ne réussira pas à le détourner de ses ambitieuses visées. Prissyppkine apprendra son suicide. Nullement affecté, il invite ses camarades à son banquet de noces qui se transforme en tragédie : tous les invités meurent, dans le salon de coiffure où se déroulait la noce tout est détruit.

L'eau qui avait servie à éteindre l'incendie, en gelant, emprisonne Prissyppkine dans un bloc de glace, avec une punaise qui se trouvait sur la tête de Prissyppkine.

Cent ans plus tard, une équipe scientifique décide de le ramener à la vie. La punaise, également, profitera de cette décongélation. Qui de l'homme ou de l'insecte s'adaptera t'il le mieux à son nouveau milieu ?

Premier temps. Tout de go. Laissons au vestiaire nos présupposés, nos supposés, nos certitudes concernant ce que la réalité soviétique, depuis révélée, a été l'insupportable mystification de tout un peuple. Tout un chacun puisera dans ses souvenirs, son parcours.

Une douzaine de comédiens, dans une ambiance le plus souvent survoltée, mettent en scène la rupture entre Prissyppkine et Zoia, dont le point irréconciliable est l'absence de poitrine chez Zoia. Chorégraphie des années soixante, dans une ambiance « karaoké ». Irrésistible de drôlerie, un brin coquin aussi. A certains moments du spectacle on s'attend, parmi les spectateurs, à voir un poing levé et entendre l'internationale.

Le lyrisme militaire, ses parades, mis en scène avec la chorégraphie à la mode . « soviétique » est réussi. L'imaginaire révolutionnaire fonctionne à plein « régime ». Le groupe de musicien (excellent) joue du « heavy métal » soulignant les angoisses et les peurs, d'un autre temps...

Deuxième temps. « Ces cent ans sont le signe d'une rupture et laissent apparaître deux univers radicalement différents ». « le premier s'ancre dans la tradition industrielle soviétique, le second dans une ambiance plus marquée, moderne. »

Cent ans plus tard Badbug (punaise) a fait son nid. Le communisme est mort. L'individualisme triomphe. La mise en scène illustratrice, explosive, débridée, nous plonge dans les arcanes de notre société actuelle. Ça explose en intensité de vie, les acteurs –danseurs-chanteurs s'en donnent à cœur joie.

Sommes nous heureux de cette société là. L'individualisme, porté à son paroxysme. L'absence d'empathie avec son prochain. L'anomie ne nous guette t'elle pas?

« Maïakovski a dit du texte de Badbug qu'il était une angoisse tournée vers le futur » Meng Jinghui livre une version toute personnelle, moderne, actuelle avec la volonté, malgré la perte de nos idéaux, de valoriser un discours fédérateurs sur les valeurs universelles de l'amour, du don de soi, d'empathie. Meng Jinghui, figure du théâtre avant- garde chinois, livre une forme totale, stupéfiante, proche de l'opéra rock. Allez y !!! Courez. Un vrai moment jubilatoire.

André Michel Pouly

Badbug – Meng Théâtre Studio – mes Jinghui Meng – Théâtre musical – Théâtre La Manufacture – Du 6 au 22 juillet – relâche les 9, 12, 19 juillet.

LE BRUIT DUO OFF

« DANS L'ENGRENAGE » : VU D'EN HAUT

Après la présentation de *Le cri*, chorégraphié par Souhail Marchiche à la Manufacture et qui a su trouver son public en ouverture du OFF, autre opus de la Compagnie Diptyk *Dans l'engrenage*, cette fois-ci chorégraphié d'une main de maître par Mehdi Meghari, l'autre tête dansante et pensante de cette compagnie Stéphanoise qui, décidément, marque des points à Avignon...



Là où Souhail Marchiche laissait de côté le langage Hip-Hop au profit d'une écriture plus tournée vers la danse contemporaine, Mehdi Meghari fait le pari du hip-hop et réussit à créer une ambiance qui happe dès les premières minutes.

Sans aucun doute, il doit aimer les séries noires, les films à suspense, les univers de pègre, de tripots des années 30, la prohibition.... Tout ce dont il tire une ambiance haletante pour *Dans l'engrenage*.

Immobile devant une immense table, une jeune femme apparaît au fur et à mesure que les lumières la révèlent. Figée, immobile, tendue, s'appuyant sur des mouvements de pop in, elle est rejointe par six autres danseurs qui semblent s'unir comme les chevaliers de la table ronde – celle-ci est rectangulaire mais bon ! – Jeu de mains, tours de table, vont laisser place à un un contre six la laissant bien à part...

Cette table devient une troisième dimension où le chorégraphe n'a pas hésité à placer la danse. Les figures de hip-hop qui s'y passent sont parfaitement exécutées, le mouvement est très souple, la gestuelle féline... Une voix off exprime ce qui est sans doute au cœur du projet et cela fait mouche. On comprend de quoi elle parle mais c'est aussi universel... dans une approche entre danse traditionnelle, on reconnaît des pas de danse du Maghreb, du proche et du moyen orient, même, pourquoi pas, un sirtaki ou encore du flamenco avec ces frappes des mains qui reviennent comme une base du mouvement de cette pièce.

Les actions sont tout à fait rythmées, pas un instant de trop, pas un instant ne manque, c'est une mécanique redoutable qui rase tout sur son passage laissant loin derrière toute la danse qu'on a pu voir, ici ou là, dans le OFF.

Avec cette première pièce livrée de façon inconsciente et audacieuse à Avignon, Mehdi Meghari, déjà magnifique danseur de la compagnie Diptyk, se fait remarquer ici avec une œuvre à la fois riche, originale qui va faire parler d'elle longtemps, du moins c'est ce qu'on lui souhaite... Emmanuel Serafini

« Dans l'engrenage » – Mehdi Meghari – La Manufacture 17h45 – Du 15 au 24 juillet – relâche le 19



HEROE(S) », THÉÂTRE -TRÈS- DOCUMENTÉ

Spectacle recommandé

Sur le plateau les trois metteurs en scène, Guillaume Barbot, Philippe Awat et Victor Gauthier-Martin, avec Pierre-Marie Braye-Weppe à la création musicale et en live sont face au public en plein tâtonnement et en complète recherche artistique. Quel spectacle donner à Avignon ?

Proposant un jeu de piste improbable et incongru autour des remparts, le public s'amuse et rit avec eux. Peu à peu, le climat s'assombrit, les trois compères, qui semblent amis depuis toujours, en viennent à parler des attentats, de la peur qui s'installe dans nos esprits, de cette angoisse liée à l'impuissance que chacun peut ressentir au lendemain d'une tuerie aveugle, puis, de jour à jour, de cet autre sentiment bizarre lorsque la vie reprend son cours et que le drame passé s'efface progressivement.

Par petites touches, nos trois comédiens – chercheurs – metteurs en scène en viennent à se poser des questions sur ce quasi état de guerre que les états disent livrer au terrorisme et, de fil en aiguille, en tirant sur la pelote des événements, commencent à se poser des questions sur le financement de ces guerres et, bien évidemment, sur les grosses fortunes mondiales et sur l'évasion fiscale qui en découle.

S'ensuit durant plus d'une heure, une véritable enquête que ces trois comparses ont menée sur deux ans. Deux années de recherche acharnée sur tous les scandales financiers qui ont vu le jour, Panama Papers et autres, optimisation et fraude fiscale où l'on retrouve tous les fleurons de l'industrie mais aussi quelques grands talents de la pop ou même le Vatican. Ce détricotage à la mode journalistique met en évidence les vrais héros que sont ces lanceurs d'alerte qui sont avant tout des gens ordinaires qui permettent, peut-être pas de changer un monde à la dérive, mais à chacun d'entre nous de conserver l'espoir que les choses évoluent dans le bon sens, que n'importe quel quidam puisse dénoncer abus et fraudes à grande échelle tout en prenant des risques inouïs contre un système qui les écrase. Sûrement pas des héros façon Marvel mais bien ces héros du réel et du quotidien qui se battent contre des titans pour le bien de tous.

Trois comédiens – metteurs en scène et un musicien sur le plateau, jouant avec intelligence de tous les rouages ayant conduit le monde vers des dérives ultralibérales qui polluent nos démocraties au bénéfice d'un très petit nombre. Un très beau travail de recherche, entre espoir et désespoir, d'hommes ayant besoin de croire en l'avenir.

Un spectacle qui peut donner le tournis tant chacun peut se sentir impuissant devant cet ultra-libéralisme galopant, mais aussi la démonstration que le petit grain de sable qu'est un lanceur d'alerte, ce héros anonyme de tous les jours, peut enrailler cette machine infernale en se sacrifiant pour le bien commun, quitte à se faire broyer par le système. **Pierre Salles**

« Heroe(s) » – Mise en scène : G. Barbot, Ph. Awat, V. Gauthier-Martin – La Manufacture du 6 au 26 Juillet à 10h20



« LA VÉRITABLE HISTOIRE DU CHEVAL DE TROIE », UNE TRÈS VIEILLE HISTOIRE CONTEMPORAINE

Et si tout commençait quand tout a pris fin ? Si la ruse du perfide Ulysse – encensé par les vainqueurs, évidemment ! – qui avait eu le nez creux pour abuser les Troyens assiégés de faire l’offrande aux Dieux (se méfier toujours de ceux qui invoque le nom de leur Dieu pour commettre leurs saloperies) d’une monumentale idole creuse comme un gruyère pour dissimuler dans ses flancs la horde sauvage de ses guerriers pressés d’en découdre après dix longues années d’attente sous le soleil d’Asie Mineure, un peu comme le sont les cargaisons de CRS chauffés à blanc dans leur fourgon en plein cagnard avant de charger les manifestants, n’était que le début de la fin ? Cette histoire tragique s’il en est, c’est le survivant Enée – celui qui, accompagné d’Ascanius son fils et portant sur ses épaules son vieux père Anchise, a échappé au carnage pour après une longue errance méditerranéenne échouer sur les côtes du Latium – qui la prendra en charge. Accompagné par un aède accordéoniste, il la faire revivre avec force émotions et humour explosif.

Un homme debout, digne en sa posture d’exilé, pardessus sur le bras et valise à ses pieds, est là, silencieux. L’on comprend très vite que ce qu’il a à confier, gros d’une histoire qui dépasse le temps dont il va nous parler, est chargé de péripéties propres à nous prendre là où palpite l’humanité en nous. De ses lèvres, mais aussi de son corps chantant comme il en était des aèdes grecs, arriveront jusqu’à nous les accents envoûtants d’une histoire en recouvrant une autre, celle des exilés d’aujourd’hui ayant connu l’atrocité des massacres, l’errance en Mare Nostrum engloutissant plus d’un des valeureux anonymes embarqués avec lui, et « l’accueil » qui lui est réservé en Latium, l’Italie du Mouvement cinq étoiles et de la Ligue. Avec en point de mire, l’énergie indestructible et vivifiante de ceux qui, ayant survécu aux épreuves de l’exil, savent pertinemment, comme une vérité inscrite dans leur chair, que rien ne peut détruire l’appétit de vie et de justice.

Ode à l’amour et à la paix, cette belle performance musicale contée et chorégraphiée, empruntée aux récits de Virgile et Homère, annihile les frontières temporelles pour faire entendre les voix des exilés de toujours venant à la rencontre des psychés éveillées sur fond de mythologie. Comme le disait si bien Paul Ricœur « Le rêve est à la mythologie privée du dormeur, ce que le mythe est au rêve éveillé des peuples ». Ainsi mythologie antique et privée se confondent-elles pour chanter à l’unisson le désir ardent d’une humanité sans frontière. **Yves Kafka**

« La véritable histoire du cheval de Troie », textes de Virgile & Homère, mise en scène et adaptation Claude Brozonni, La Manufacture du 6 au 26 juillet à 13h25.

L'ŒIL DE L'OLIVIER

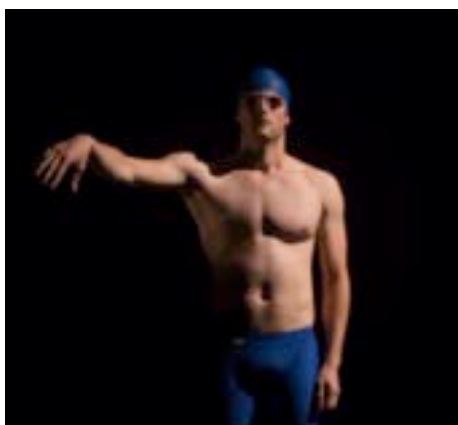
Cent mètres papillon, les rêves brisés d'un ado fonceur

Charmeuse, enchanteresse, l'eau de la piscine attire le jeune homme. Telle une maîtresse exigeante, elle l'engloutit, lui pompe, à son corps défendant toute son énergie et le laisse exsangue à côté du bassin. Plongeant dans ses souvenirs d'enfance, le jeune et talentueux Maxime Taffanel conte l'histoire d'une passion et d'un désamour, le récit d'un succès, d'un échec qui par touches construit l'homme en devenir.

Dans la pénombre, une silhouette apparaît. Droite, carrée, elle vacille dans les flots projetés en arrière-plan. La passion est trop forte, dévorante. Les eaux bleues captivent le jeune homme, le font chavirer. Il plonge, se love au creux de cet amour d'adolescent. Rien d'autre ne compte que la natation, la compétition. Obnubilé, obsédé, il se voit déjà sur le podium, remportant la médaille d'or. Sa carrière est déjà toute tracée. Il sera un sportif de haut-niveau. Athlétique, épaules larges, il est fait pour être nageur. S'entraînant sans relâche, ne comptant pas les heures, il s'épuise. Le succès est au rendez-vous contre toute attente, malgré les quolibets de ses camarades, il décroche la première place. Galvanisé par cette victoire, il se voit déjà

comme le nouveau Michael Phelps, son modèle. La vie n'est malheureusement pas aussi simple. À force d'efforts, nageant après une chimère, la « niaque » l'abandonne. Devant son coach dépité par ses résultats de plus en plus médiocres, terriblement lucide, un choix s'offre à lui : continuer ou renoncer ? Avec beaucoup de justesse, Maxime Taffanel s'empare de ce sujet particulier et universel : les ambitions contrariées. Ancien athlète de

haut niveau, sa musculature en témoigne, il connaît le sujet. Entre espoir et désillusion, entre joie et amertume, il signe un portrait touchant d'un adolescent qui se cherche, tente, tombe et se relève. Même si on aurait aimé qu'il



Une plongée dans les eaux troubles de la compétition © Ludo Leleu

creuse un peu plus les failles, les doutes de ce jeune homme à l'avenir à réinventer, le comédien captive par sa performance tout en délicatesse et énergie. Porté par la sobre mise en scène de Nelly Pulicani, il se donne à fond et évoque par quelques pas de danse frénétiques, acharnés les sensations de « glisse » qui l'ont toujours poussé à aller toujours plus loin en

vain.

Véritable plongée dans le journal intime de cet ado de 16 ans, ses interrogations, ses questionnements, *Cent mètres papillon* séduit par la fraîcheur candide de son interprète.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
Cent mètres papillon de Maxime Taffanel.
La Manufacture-rue des écoles. Jusqu'au 26 juillet 2018 - Tous les jours à 16H25, relâche le 12 et 19 juillet

L'ŒIL DE L'OLIVIER

Un homme qui fume... , dinguerie familiale

Le paternel vient de mourir. La fratrie de huit enfants se retrouve pour un dernier adieu. Très vite, les tensions font exploser le peu d'entente cordiale qui règne au sein de la maisonnée et révèlent les drames enfouis depuis longtemps. En s'intéressant à ces petits riens, ces secrets qui constituent les liens familiaux, le collectif Bajour trouve une matière hautement théâtrale et signe une comédie sociétale satirique des plus délectables.

Le jeune homme (étonnant Julien Derivaz), qui vérifiait les billets à l'entrée de la salle, investit la scène. Il harangue le public, lui demande si la pièce a commencé. Est-on d'ailleurs vraiment sûr de cela ? Brisant le fameux quatrième mur, il s'amuse des réactions des spectateurs et les entraîne imperceptiblement à plonger dans l'univers foutraque d'une famille tuyau de poêle. L'un après l'autre, les sept autres membres de la fratrie envahissent le plateau. Tous se battent pour profiter de l'unique bassine d'eau qui leur permet de se laver. L'ambiance est tendue.

Des années plus tard, tous se retrouvent dans la maison qui les a vus grandir. Leur père est mort. Si trois d'entre eux sont restés à Chollet, les autres ont fui depuis plusieurs années cette ville, leur famille, leurs attachés. Les rapports se sont distendus. Plus étrangers que frères et sœurs, ils retrouvent leurs marques, se rappellent du bon vieux temps. Une ombre cependant plane dans les airs. L'une des sœurs n'est plus là. Personne n'ose vraiment en parler. Pourtant, très vite, le secret de sa disparition obnubile leurs pensées et réveille de douloureux souvenirs.

Le collectif Bajour joue à la famille parfaite © Nicolas Joubard

Décortiquant les rapports sociaux au sein d'une fratrie, le collectif Bajour esquisse avec humour et autodérision le portrait satirique d'une société corsetée dans ses principes, ses règles. Issus des bancs de l'école du Théâtre

national de Bretagne, les huit comédien.ne.s utilisent les principes qu'on leur a enseignés pour mieux les détourner et changer la donne du théâtre de demain. Interrogeant le monde qui les entoure, questionnant l'art vivant, à l'instar des autres collectifs nés ces dernières

années, tels les Bâtards dorés, le Grand Cerf Bleu, O'so ou le Royal Velours, ils repensent le théâtre de demain. Refusant les artifices technologiques, ils reviennent au tréteau. Riches de leurs expériences, ils déclinent en matière dramaturgique leur regard sur l'actualité, la société et la politique.

Sous couverts de conter l'histoire d'une fratrie, nos huit comédien.ne.s – auteur.e.s parlent, avec franc-parler et verbe ciselé, de vie, d'amour fraternel, d'intimité. Ils n'éludent en rien les sujets les plus glauques, les plus noirs et nous entraînent dans une ronde folle où les ressentiments, les inimitiés et les affections se croisent et s'entremêlent joyeusement, intensément.

Dans le décor ouaté et chaleureux imaginé par Hector Manuel, comédien épatant, la troupe talentueuse et virtuose s'amuse et livre par bribes le récit collectif d'un drame familial. Orchestrant avec ingéniosité et vivacité, solo, duo ou scène de groupe, **Leslie Bernard** donne vie à une famille singulière autant que banale. Bravo !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Un homme qui fume c'est plus sain du Collectif Bajour
La manufacture – Patinoire. Jusqu'au 26 juillet 2018 -
Tous les jours à 11H50, relâche le 12 et 19 juillet



Le collectif Bajour joue à la famille parfaite

© Nicolas Joubard

L'ŒIL DE L'OLIVIER

31 juillet 2018

Dans l'engrenage, Fight-club en mode hip-hop

Dans une jungle humaine entièrement réinventée, les danseurs de la compagnie Dyptik se jaugent, se jugent et se mesurent. S'inspirant des rites qui régissent les gangs des cités, les codes qui encadrent les relations sociales, Mehdi Meghari esquisse une ligne chorégraphique, poétique qui refuse les frontières. Du hip-hop, à la transe, en passant par des mouvements empruntés à la danse contemporaine, il réinvente les règles de la danse urbaine.



La Compagnie Dyptik se « fight » sur scène
© Julie Cherki

La salle est plongée dans le noir. Lentement, un faisceau lumineux éclaire le visage fermé d'une jeune femme aux faux airs de Christine and the Queen. L'atmosphère est glaçante, intense. La danseuse bande ses muscles, semble se crispier. Ses mains s'accrochent sur la table placée devant elle. La tension est de plus en plus palpable, presque étouffante. Le lien avec le public se tend, rien ne transparait de ce qui va suivre.

La musique envahit l'espace. Les beats omniprésents électrisent les spectateurs. Le temps semble suspendu. Le reste de la troupe finit par la rejoindre. Commence alors un détonnant ballet, où chacun se mesure à l'autre. Est-on dans une salle de casino clandestine ? Ou tout simplement au cœur des relations humaines ?

Tout est question de perception. Les mouvements sont vifs, saccadés. Les gestes volubiles presque guerriers.

Puis, la table disparaît. C'est un autre tableau, un autre terrain de jeu qui apparaît. L'un après l'autre, chaque danseur, chaque danseuse se mesure à l'autre, tente d'autres pas, d'autres enchaînements plus sophistiqués, plus compliqués. Faut-il se fondre dans le groupe, en devenir le leader ou s'émanciper ? À chacun de faire parler son corps, ses émotions.

Empruntant au discours guerrier certaines postures, puisant dans les rites transcendants quelques mouvements, Meghari Meghari brouille les pistes du Hip-hop pour mieux définir un autre style de danse qui allie plusieurs techniques, plusieurs grammaires chorégraphiques. Le résultat est un ballet hypnotique porté par sept danseurs magnétiques. Un ballet déroutant qui allie avec virtuosité douceur et violence, danse pulsatile et arabesque gracile. Une « battle » énergique qui esquisse en filigrane les tensions qui régissent nos sociétés contemporaines.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Dans l'engrenage de Mehdi Meghari

La manufacture – château Saint-Chamand, 2 bis, rue des écoles 84000 Avignon jusqu'au 24 juillet 2018 tous les jours à 17h45, relâches le 19 juillet 2018
